

Notre oncle de Cincinnati

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD



NOTRE
ONCLE
de CINCINNATI

FLEUVE NOIR

NOTRE ONCLE
DE CINCINNATI

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection

Virus.

L'éternité pour nous (porté à l'écran sous le même titre).

Faux frère.

Haut vol.

Agonie.

Afin que tu vives.

Dernier convoi.

Un coup de chien.

Exhumation.

Chutes.

Les aveux.

Témoin unique.

Droit d'asile.

La mine.

Les détrousseurs.

La tentation.

Infortune.

Substitution.

Tel un fantôme.

Tatouage.

Les yeux fous.

Les intrus.

dans la collection « Espionnage »

Forces contaminées.

Mission D.C.

Fac-similés.

Brumes jaunes.

Mainmise.

La cellule imparfaite.

Équipages en alerte.

Commandos perdus.

Fonds dangereux.

Convois suspects.

Cargaison insolite.

Les égarés.

dans la collection « Grands Romans »

L'enfer des humiliés.

*Les nuits fauves.
À l'ombre du défi.
Le sang d'un été.
Les lendemains sauvages.
Noir est l'horizon.
La troisième moisson.
Les seigneurs méprisés.
Les épaves de l'oubli.*

G.-J. ARNAUD

NOTRE ONCLE DE CINCINNATI

ROMAN SPECIAL-POLICE

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

© 1968 « ÉDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Joseph Particci, Giuseppe pour sa femme Julia, balayait l'allée principale de la résidence lorsque la Mercedes du général président-directeur général Omer de Felice-Bozon s'arrêta à sa hauteur. Le vieux soldat descendit sa vitre et fit signe au concierge de *Trianon III* d'approcher.

— Mon ami, bonjour... Que fait cette voiture américaine sous les excelsa depuis trois jours ?

Bien que tête nue, Joseph Particci avait eu le geste d'ôter sa casquette et semblait la tenir devant lui, à deux mains.

— Bonjour, mon général. Elle n'y restera pas longtemps. Mon oncle m'a rendu visite... Mon oncle d'Amérique. De Cincinnati... O,I,O.

— Comment O,I,O. Il n'y a que des *i* et un seul *a*.

Particci sourit avec indulgence.

— C'est le nom de l'État, mon général. O,I,O. comme Massa... Comme le Texas. O.I.O.

— Ohio, vous voulez dire ? Ah ! elle appartient à votre oncle...

— Filippo Particci.

— Qui fait un séjour en France ?

— Voilà, mon général.

Le général soupira et contempla la tache vert pomme de la Buick Riviera sous le vert soutenu des pins excelsa.

— Ça choque... Ça choque terriblement.

Tout à la fois, il voulait parler des couleurs contrariées et de ce concierge qui avait un oncle d'Amérique assez riche pour pouvoir s'offrir ce genre de voiture.

— Allons-y, Pierre, dit-il à son chauffeur.

Joseph Particci l'accompagna d'un long regard rancunier. Ah ! elle le choquait, la Riviera.

Il balayait l'allée dallée en martelant ces mots.

— Concierge !

Miss Helen arrivait, entraînée par la meute des teckels en route pour leur promenade biquotidienne.

— La poussière ! Ils sont très allergiques à la poussière !

Il se figea, le balai aux pieds dans une attitude très militaire. La vieille fille anglaise, gouvernante des Duray-Didot, le toisa de son regard bleu acier.

— C'est bien tard pour balayer l'allée.

— On s'est couché tard. Mon oncle nous a payé le champagne.

Ce mot contraria miss Helen dans ce qu'elle avait de plus cher au

monde, la hiérarchie des valeurs.

— Du champagne !... Dom Pérignon, sans doute ?

Joseph s'épanouit de stupeur ravie.

— Comment avez-vous deviné ? Vous, alors !

La gouvernante filait au trot, vexée et tirée par la demi-douzaine de ses teckels. Particci se remit à balayer, souriant et satisfait. Sacrée miss Helen ! Il n'aimait pas bien qu'elle l'appelle concierge, mais ce n'était pas une mauvaise fille. Elle comprenait difficilement les Français, et pas du tout les Italiens.

Il alla récupérer les poubelles sur le trottoir, salua le concierge de la résidence voisine, *Palais-Royal IV*, joua les mal réveillés dans l'espoir d'attirer une question. Mais l'autre était myope comme une taupe et s'obstinait à ne parler que du temps, ne se rendait pas compte qu'il y avait devant lui un homme qui avait festoyé jusqu'à onze heures quarante de la nuit.

— C'est pas tout, dit le myope. Il faut que j'aille nettoyer les garages souterrains. *Ciao !* ajouta-t-il comme chaque fois et pour faire italien.

Haussant les épaules, Joseph Particci le quitta, très mécontent. Ne restait plus que le facteur comme dernière ressource. Il l'attendit en continuant son balayage. Lorsqu'il le vit, il se précipita vers lui, puis se souvint et acheva d'un air fatigué.

— Hé, Particci, ça ne va pas ?

— La gueule de bois, oui, répondit le concierge en se frottant les cheveux. Hier au soir, le tonton – vous savez, celui qui vient, d'Amérique ? – il a voulu qu'on s'amuse un peu. Je ne sais plus combien de bouteilles de champagne on a liquidées.

Le facteur l'écoutait, les yeux ronds.

— Hé ben, mon lapin ! Hé ben !

— Et puis un cigare long comme mon avant-bras... De vrais havanes d'Amérique...

— J'aime pas les cigares, dit le facteur. Les petits, oui ; mais pas les gros.

— Et le champagne ?

Le facteur fit une moue que Particci jugea grossière.

— Je crois qu'il en reste un fond de bouteille... Une coupe pour chacun.

— Bon, mais alors vite fait, hein ? C'est que j'ai pas fini, moi, et avec toutes ces nouvelles résidences... Comme j'ai dit au chef hier matin, il va falloir réviser ma tournée...

Joseph savait que sa femme faisait son ménage dans les étages. Sa fille était déjà partie à son travail et son fils à l'école. Ils pénétrèrent dans la loge, un bâtiment sans étage, juste à l'entrée de *Trianon III*.

— Doucement. Le tonton roupille encore.

Dans le réfrigérateur, il prit la bouteille de champagne, grimaça en

constatant qu'il en restait si peu. Il avait cru... Sur l'évier, il prit une coupe en train de s'égoutter et la remplit. Le facteur y plongea ses lèvres, releva la tête.

— C'est du brut, hein ? J'en ai bu une fois à la noce d'un copain. Moi, je préfère le demi-sec.

Mais il sécha la coupe tandis que Particci avait envie de lui briser la bouteille sur la tête.

— Bon. Le courrier. Tiens, une lettre pour Filippo Particci, dit Kusko, et ça vient de Cincinnati.

— C'est pour mon oncle, se redressa le concierge.

— Kusko ? C'est son nom ?

— Là-bas, ils se donnent des surnoms. C'est la coutume.

— Et tout ça pour les locataires, ajouta le facteur en sortant une grosse liasse de lettres de sa sacoche.

Il se dirigea vers la porte.

— Merci. On aurait dû boire à la santé du tonton. Il dort ?

— Jusqu'à onze heures. Ses ennuis d'argent le laissent tranquille, lui. S'il le voulait, il pourrait racheter toute la résidence et vivre encore comme un pacha.

— Bigre ! Et tout ça, c'est pour vous ?

Particci prit un air très digne.

— Le plus tard possible.

— Couvez-le bien alors, ricana le facteur en sortant. Une poule aux œufs d'or, ça se met en cage.

— Dites, dites...

Il le poursuivit jusqu'à l'entrée.

— Que voulez-vous dire par la poule d'or qu'on met en cage ?

— Que cet oncle, on ne le voit pas souvent. C'est à se demander s'il existe vraiment.

Particci le tira par un bras jusqu'aux excelsa.

— Et ça, ça existe ?

— C'est à lui ?

— Buick Riviera 1966.

Le facteur fit la moue.

— Elle n'est pas de l'année... Et puis, en occasion, ça vaut pas tripette.

Malgré tout, il s'en approcha, en fit le tour avec une lenteur qui pouvait passer pour de l'admiration.

— Et l'oncle est arrivé là-dedans de Cincinnati ?

— Du Havre seulement. Il a pris le bateau.

— D'habitude, les hommes d'affaires voyagent en jet, dit le facteur.

— Mon oncle n'est pas pressé. Il est à la retraite et peut bien passer quelques jours en mer sans manger de l'argent.

Le facteur finit par s'en aller, et son départ soulagea Giuseppe.

Personne ne le comprenait comme il l'aurait voulu. Les habitants de la résidence comme les petites gens.

Il prit son courrier et commença sa distribution dans les étages, jusqu'à ce qu'il rencontre sa femme dans le hall du troisième, en train de laver les dalles de marbre.

— Te voilà enfin. Le valet de chambre des Duray-Didot m'a demandé deux fois si le courrier n'était pas arrivé.

— Je ne peux pas aller plus vite que le facteur...

Soupirant, il alla sonner chez les Duray-Didot. Il détestait leur valet, homme d'une époque révolue qui avait le sens de la hiérarchie domestique.

— Ah ! concierge. Dix minutes de retard, aujourd'hui...

— Vous savez, le facteur, c'est un brave.

L'œil du valet s'arrondit sous le sourcil poivre et sel.

— Et alors ?

— Il n'y a pas d'heure pour les braves, répliqua Particci en se demandant où il avait bien pu entendre celle-là.

Cette fois, l'œil du valet se plissa de dédain.

— Vous lui faisiez admirer la Riviera de votre oncle. Je vous ai vu depuis le petit salon.

L'âme de Giuseppe Particci se rasséréna. Ce valet, malgré sa morgue, s'y connaissait en richesse, en luxe et en vie mondaine. Lui seul pouvait le comprendre.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

— Oui. Les pneus sont un peu trop lisses à mon goût, mais enfin... Mais ce n'est pas le genre de la maison.

Puis il se retira avec son paquet de lettres, laissant le concierge désemparé.

— Les pneus lisses ? Ce jaloux exagère.

Il continua sa distribution. Partout ailleurs, les femmes de chambre l'accueillaient avec un sourire. Il n'y avait que les Duray-Didot pour avoir un valet de chambre et une gouvernante anglaise. Lui préférait les petites femmes de chambre vives et cancanières.

Geneviève, des De Panelières, lui parla de la voiture de son oncle. Elle lui mit du baume au cœur, et il se laissa aller à quelques confidences.

— On m'a dit qu'il était très riche. Giuseppe sourit avec indulgence.

— Vous avez déjà vu un oncle d'Amérique qui soit pauvre ?

— C'est vrai, ça. Mais que fait-il toute la journée ? On ne le voit jamais sortir.

La jeune fille touchait là au point sensible. Malgré tous ses efforts, le vieil oncle Kusko refusait de quitter la loge, et passait ses journées dans sa chambre. Enfin, celle qu'il partageait avec Pietro, son petit neveu, âgé de dix ans.

— Il fait des recherches.
— C'est un savant ?
— Des recherches sur les plantes, surtout. Et sur les graines. Et sur le sucre.

— Tout ça ?
Giuseppe sourit gentiment une nouvelle fois.
— Vous me le présenterez ?
— Bien sûr. Un de ces jours, passez donc à la loge. C'est un homme qu'il faut avoir connu.

Au retour, il rencontra sa femme dans les escaliers entre le quatrième et le troisième étage.

— Il est réveillé ?
— Non.
— Donc, il n'y a personne dans la loge ? Et pendant ce temps, tu fais le joli cœur avec les bonniches ?

Il fut choqué.
— Les femmes de chambre, et je ne fais pas le joli cœur. Nous parlions de lui. J'ai l'impression qu'il intéresse et passionne tout le monde par son étonnante personnalité.

Sa femme s'appuya à son balai et le regarda en secouant la tête de gauche à droite.

— Et allez donc ! Mon Giuseppe est parti en plein délire.
— Tu sais que je ne veux pas que tu m'appelles Giuseppe. Nous sommes en France, nous sommes des Français.

— Quand je t'ai connu à Napoli, je t'appelais Giuseppe, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de ma vie, Français ou pas Français. Tu ne vas quand même pas renier tes origines, non ? Ton oncle, lui, y est très attaché. La preuve, il ne se lève jamais avant onze heures du matin.

Particci préféra descendre pour couper court à toute discussion. Il ne comprenait pas Julia. De quoi se plaignait-elle ? L'oncle Kusko payait généreusement sa pension et partageait la chambre de Pietro, enfin de Pierre, sans se plaindre. Bien sûr, il devenait envahissant avec son matériel et ses produits, mais ne devait-on pas tout pardonner à un chercheur ?

Juste comme il arrivait devant la loge, une camionnette s'engouffra dans l'entrée et stoppa devant lui.

— C'est le sucre, annonça le chauffeur. On le met où ?
— Le sucre ?

Puis il se souvint. Son oncle en avait fait une commande.

— Donnez-moi les boîtes ; je me débrouillerai.
— Les boîtes ! rigola le chauffeur.

Il contourna la camionnette, souleva la bâche.

— Les trois sacs, c'est pour vous.
Soudain mystérieux :

— Dites donc, vous avez des tuyaux sérieux ?
— Je ne joue jamais aux courses.
— Mais non. Sur la guerre. Il y a un général dans le coin ? Paraît que lorsque les gens achètent de grosses quantités de sucre, c'est qu'il y a menace de conflit international.

Particci soupira :

— Mais non. J'ai un oncle...
— J'avais un grand-père, c'était pareil. Un kilo par jour qu'il en bouffait. On avait beau le surveiller, il en avait les poches pleines. Paraît qu'à cet âge...

Jugeant inutile de discuter, Particci le conduisit jusqu'à la petite pièce qui lui servait de cave et de débarras.

— Mettez-les là.

— Gaffe à l'humidité et aux fourmis. Celles-là, elles vont accourir de l'autre bout de Paris, je vous le dis. Je m'y connais.

Bientôt, les trois sacs furent dans la petite pièce. Particci donna une pièce au chauffeur et le guida pour qu'il débarrasse au plus vite l'entrée du parc. Puis il alla donner un coup d'œil aux sacs de sucre, se pencha à ras du sol, l'œil soupçonneux.

Revenu dans la loge, il alluma une cigarette et commença d'ouvrir son journal. Le téléphone sonna. C'était un appel extérieur.

— Monsieur Particci ? Ici, la maison Larose. Nous ne pourrons pas vous livrer le broyeur et la cuve avant demain matin. Est-ce que cela vous dérange, si nous venons vers dix heures ?

— Un broyeur ?

— Un broyeur à grains. Vous n'êtes pas monsieur Particci ?

— Son neveu. Très bien. Entendu pour demain matin. Je ferai la commission à mon oncle.

Il voulut reprendre la lecture de son journal, mais ce coup de téléphone le préoccupait soudain. Un broyeur à grains. Depuis quelques jours, il arrivait toute sorte de matériel, dont une bonne partie dans des cartons mystérieux, mais enfin, jusqu'à présent, il n'avait pas été question de broyeurs.

En marchant sur la pointe des pieds, il alla écouter à la porte de son oncle Kusko, mais n'entendit pas le moindre bruit. D'ailleurs, sa montre indiquait à peine dix heures un quart. Jamais son oncle ne réclamait son café avant onze heures.

Sa femme le trouva en train de rêver devant la table de la cuisine.

— Voilà. C'est moi qui vais aller nettoyer les garages souterrains avant midi ?

— Non. J'y vais. Dis, Julia, un broyeur à grains, ça sert à quoi ?

Elle se retourna et l'inspecta des pieds à la tête.

— À broyer du grain... C'est ça qui te préoccupe tellement ?

Puis, voyant le journal ouvert :

— Encore tes mots croisés.

Dehors, il tomba en arrêt devant une fine traînée blanche qui partait de l'allée en direction du local où il avait fait entreposer le sucre. Mouillant son doigt, il en récolta un peu, goûta.

— C'est bien du sucre.

Puis il se pencha et découvrit avec horreur quelques points noirs qui s'agitaient dans le sucre semoule.

— Les fourmis ! Elles arrivent !

De son balai il dispersa fébrilement la traînée en remontant jusqu'au local.

— Un truc à nous faire renvoyer aussi sec.

Lorsqu'il entra une heure plus tard, le balai sur l'épaule, il rencontra son fils Pietro, enfin Pierre, qui revenait du collège. Il remarqua que la serviette du gosse était particulièrement gonflée.

— Mais que transportes-tu là ?

— Rien.

Particci plaqua son balai au sol et mit un poing sur la hanche, d'un air furieux.

— Comment, rien ?

— C'est une commission pour l'oncle Kusko.

— Ah ! bon !

Lorsqu'il pensa à demander des précisions sur une commission aussi volumineuse, son fils était déjà rentré dans la loge. L'oncle Kusko devait être levé depuis une bonne demi-heure et en train de poursuivre ses recherches dans sa chambre.

CHAPITRE II

Pietro Particci vivait les plus beaux jours de sa vie depuis que son oncle Kusko habitait avec lui. Tout d'abord, il l'avait pour lui tout seul dans sa chambre, et alors que ses parents et sa sœur dormaient, il écoutait les histoires que le bonhomme lui racontait sur l'Amérique, sur Cincinnati et sur lui-même.

Kusko n'était guère avare de ses exploits, et Pietro se demandait parfois si tous ces gangsters, si tous ces *cops*, et toutes ces jolies filles avaient réellement existé. Mais la voix chaude de son oncle emportait tous ses doutes, et, couché sur le côté, un coude dans l'oreiller pour supporter sa tête, il aimait voir le visage recuit de son oncle faire une tache ocre sur les draps, ses petits cheveux blancs frisés comme la laine d'un agneau, ses longues mains brunes s'agiter dans la lumière tamisée de la lampe de chevet et figurer sur les murs des silhouettes d'oiseaux fugitives.

— En 1930, j'ai vu Al Capone. Comme je te vois. Au fond de sa bagnole, entre deux gardes du corps, il fumait un cigare long comme ça. Et ses yeux brillaient comme des ampoules.

— Et Eliot Ness ?

— Il suivait derrière avec toute son équipe. Mais Al l'a semé. Le moteur de sa Ford était gonflé. Ness n'avait aucune chance. Malgré tout, ils ont envoyé une giclée de mitraillette, et l'un des gardes du corps de Al en a reçu une bonne partie dans le buffet.

Et le bavardage se poursuivait jusqu'à ce que Pietro s'endorme sans s'en rendre compte. Kusko poursuivait encore quelques instants son monologue, puis disait :

— Hé ! le Kid, fais de beaux rêves.

Tout de suite après cette phrase, Pietro somnait dans un sommeil encore plus profond pour ne se réveiller le lendemain matin que lorsque sa mère grattait doucement à la porte. Il se levait en silence, s'approchait du lit où son oncle dormait. Kusko ronronnait comme un vieux chat, ce qui faisait sourire l'enfant.

Lorsqu'il entra dans la chambre ce jour-là, son oncle se rasait, comme d'habitude, devant la fenêtre donnant sur le jardinet de plaisance faisant partie de la loge.

— Tonton, j'en ai quelques-unes.

— Des belles ?

— Elles sont chouettes. Toutes des Cutty Sark. Plus commode à transporter, car elles sont plates.

Kusko essuya la lame de son rasoir sur une feuille de papier journal.

Il détestait les rasoirs électriques. Une bonne lame bien affûtée peut toujours servir.

— Regarde.

Pietro alignait des bouteilles vides de whisky, et Kusko les examina les unes après les autres avec un soin méticuleux.

— Parfait. Elles pourront resservir. Les étiquettes sont impeccables et la capsule sera facile à refaire. Il y en a huit ? Tiens, voilà tes huit francs.

— Je ne les ai payées que quatre.

— Et ton bénéfice ? Cent pour cent, mon vieux. Au-dessous, ça n'en vaut plus la peine. Tu deviens un commerçant. Et je ne connais rien de plus dégoûtant qu'un commerçant.

L'accent américain donnait encore plus de férocité à cette affirmation, et Pietro frissonnait délicieusement lorsque son oncle se mettait en colère.

— On m'en a promis des tas. D'autres marques. Mais c'est pour les ramener ici. Mon père commence à me poser des questions.

Kusko prit les clés de sa voiture dans la poche de son pantalon.

— Tu les mettras directement dans le coffre de la voiture. Nous irons les chercher au fur et à mesure de nos besoins. Mais gaffe, hein ? Ne me roule pas. L'étiquette doit être intacte.

— Je ne suis pas un commerçant, répliqua le gosse. Faut être régulier, en affaires.

Puis il s'approcha de l'appareil installé dans un coin de la chambre.

— Il marche, ton alambic ?

— Bientôt. J'attends que le grain fermente avec le sucre pour commencer. Dis, toi qui as meilleur flair que moi, est-ce que ça sent ?

— Non, déclara Pietro après avoir humé dans tous les coins.

— Je prends toutes mes précautions. Et grâce à cette gaine de cheminée, toutes les odeurs de cuisson passeront dehors. Au passage, elles seront filtrées par un système à moi, et c'est tout juste si on pourra flairer une vague odeur de fruit trop mûr au-dehors.

— Et la productivité ?

Kusko fourragea dans la laine blanche de ses cheveux.

— Au début, une dizaine de bouteilles. Trois dollars pièce, trente dollars.

— Cent cinquante francs ! s'extasia Pietro.

— Juste de quoi couvrir les frais. Faudra atteindre les quarante bouteilles pour que ce soit rentable.

— Mais, pour les vendre ?

Son oncle cligna de l'œil.

— J'ai mon plan. Et je vais te donner un bon conseil pour te procurer des bouteilles à bon compte. Tu connais les domestiques de la résidence ?

— Bien sûr. Les femmes surtout. Le valet de chambre des Duray-Didot n'est qu'un sale...

— Chut ! Pas de gros mots entre nous. Nous sommes des gentlemen et devons nous comporter comme des gentlemen. Tu m'as compris ? Il n'y a que les petites crapules des bas-fonds pour dire des gros mots.

— Oui, tonton. N'empêche que le valet n'est qu'un sale type. Mais avec les femmes, ça va.

— Tu vas les contacter. Leur acheter les bouteilles vides. Celles de whisky, évidemment. Et tu leur diras que, dorénavant, tu peux leur en fournir des pleines à moitié prix. Il faut s'adresser à celles qui font les courses.

— Beaucoup se font livrer directement.

— Elles se débrouilleront, t'en fais pas. Moitié prix. Et chaque fois qu'elles trouveront une nouvelle cliente parmi les bonnes ou les cuisinières des résidences voisines, une bouteille gratuite.

Pietro sourit.

— Formidable !

— C'est pas tout. Je leur offrirai une plante médicinale.

Il entraîna son neveu jusqu'à plusieurs pots en terre dans lesquels poussait une plante que Pietro trouva assez quelconque.

— J'ai commandé une centaine de pots pour faire des boutures. D'ici à une quinzaine, ce sera au point. Nous offrirons deux ou trois pots à chaque bonne femme.

— Oui, et alors ?

— Elles devront les soigner, les arroser. Cueillir chaque jour une feuille ou deux et la faire sécher. Chaque fois qu'elles auront une dizaine de feuilles, elles recevront une autre bouteille gratuite.

— Tu es drôlement organisé.

Kusko soupira.

— Dans le monde moderne, il faut l'être, Kid. Bon, maintenant, nous allons passer à table. Va te laver les mains et arrête de renifler.

Lorsqu'il apparut dans la cuisine, son neveu se dressa pour l'accueillir.

— Tu as bien dormi, mon oncle ?

— Fort bien, Giuseppe, fort bien.

Julia pouffa de rire en regardant son mari.

— Julia, mes hommages du matin.

— Ils manquent de fraîcheur, à midi passé. Mettez-vous à table. Paola doit repartir rapidement.

La jeune fille sortit du cabinet de toilette. Brune, mince et jolie, elle ravissait Kusko. Il l'embrassa sur les deux joues. Paola le trouvait terriblement sympathique.

— J'ai rendez-vous, s'excusa-t-elle. Laurent doit me rencontrer à l'Étoile. Il a tellement de travail en ce moment.

— Quand viendra-t-il manger ? demanda sa mère.

— Samedi, certainement.

Kusko approuva.

— Charmant, ce garçon. Il me plaît.

Paola sourit. Sa mère s'irrita de voir son mari béer de satisfaction.

— De toute façon, l'important est qu'il plaise à Paola, dit-elle sèchement. Giuseppe, n'oublie pas la lettre pour ton oncle.

Le concierge sursauta.

— Oui, c'est vrai. Il y a une lettre. Puis les établissements Larose ne livreront le broyeur et la cuve que demain matin.

— Cet ennuyeux, ce retard, dit Kusko tout en décachetant l'enveloppe. C'est tout ?

— Il vous faudrait une secrétaire, intervint Julia. Du moins le matin, puisque vous ne pouvez vous arracher du lit.

Kusko la regarda dans les yeux.

— Ma chère, apprenez que seuls les gens bien se lèvent tard. Il n'y a que les gagne-petit pour quitter leur lit à l'aube.

— Merci, tonton, dit Paola, en pouffant.

Kusko parut désolé.

— Je sais ce que vous avez voulu dire. À partir d'un certain âge, seuls les gagne-petit continuent à se lever tôt ?

— Voilà, dit l'Américain ravi. Exactement ce que je voulais dire. Mais je ne suis pas très habile avec la langue française.

— On a livré le sucre, ajouta Giuseppe en évitant de regarder dans la direction de sa femme.

D'un simple signe de tête, Kusko indiqua qu'il avait entendu. Il paraissait préoccupé par le contenu de sa lettre.

— Trois sacs, ajouta timidement Giuseppe.

Julia s'écarta de sa cuisinière avec une rapidité inattendue chez une femme de cette corpulence.

— Trois sacs ? Des petits sacs de cinq kilos ?

— Non. De cinquante.

Pietro ne faisait guère attention à la scène de ménage qui se préparait entre son père et sa mère. Le visage de son oncle l'inquiétait davantage. Il était certain qu'il avait pâli terriblement, devenant aussi blanc que celui d'un employé de métro, puis s'était coloré en vert.

— Cent cinquante kilos de sucre, dit Julia entre ses dents. Est-ce que tu te moques de moi, Particci ?

Si le concierge détestait que sa femme l'appelle Giuseppe, il avait horreur de s'entendre appeler Particci par elle. Il se raidit sur sa chaise et plongea son regard furieux dans le regard furieux de son épouse.

— Cent cinquante kilos, parfaitement. Et il y a de la place pour en faire entrer une tonne si tel est le bon plaisir de mon oncle.

L'oncle se servait un verre de vin et l'avalait d'un trait. Ce faisant, il

rencontra les yeux perspicaces de son neveu, y lut une grande inquiétude. Il trouva la force de sourire largement.

— Une tonne, dit-il, saisissant la conversation au vol. Mais, bien sûr, c'est à peu près ce qu'il me faudra.

Julia, sa cuiller à ragoût à la main, l'impressionna malgré tout.

— Mais nous ne les ferons pas rentrer tous à la fois, ces sacs. D'ailleurs, il me faudra également du maïs.

— Mais je vous en ai acheté dix kilos l'autre jour.

— Maintenant, je travaille sur de grosses quantités.

Paola se pencha vers lui.

— Mais qu'en faites-vous, de tout ça ?

— Des expériences, ma chérie. Je cherche le moyen d'améliorer le sort de l'humanité.

— Avec du maïs et du sucre.

— Voilà !

Mais il sentit que la jeune fille n'était pas convaincue. Elle n'avait pas la foi comme son père Giuseppe, ni l'enthousiasme de son frère Pietro.

— Je m'en vais, dit-elle. Un fruit, m'man, je le mangerai en route.

Julia soupira.

— Tu diras à ton futur médecin que le travail, c'est bien joli. Tant que ça l'empêche de manger, lui, je n'y vois pas d'inconvénient, mais quand c'est toi, ça ne me fait plus rire.

— D'accord, m'man, je lui ferai la commission. À ce soir, tous.

Kusko accompagna son départ d'un long sourire.

— J'espère pouvoir la doter convenablement lorsqu'elle se mariera. Elle est charmante.

Pendant que son mari s'épanouissait de bonheur, Julia ne perdait pas la tête.

— Ce n'est pas pour tout de suite.

— Tant mieux, dit Kusko, j'aurai le temps de récupérer un peu d'argent.

— Récupérer, fit Julia soupçonneuse.

D'un geste désinvolte, Kusko parut excuser sa mauvaise connaissance de la langue française.

— Il faut qu'il arrive d'Amérique. Petit à petit. Pour ne pas payer de taxes douanières.

— Des taxes douanières sur l'argent ? s'étonna Julia.

— Et alors, fit son mari. Qu'y a-t-il d'étonnant à ça ?

Puis il cligna de l'œil à Kusko. Sans trop savoir pourquoi, d'ailleurs, mais il lui faisait pleinement confiance.

— Un expresso, proposa Julia un peu plus tard.

— Je vais chercher tes cigares, dit Pietro.

Giuseppe sortait la bouteille de grappa du bahut et la posait sur la

table. Il fut tout de même surpris de voir son oncle en verser dans son verre et le lamper avant même d'avoir bu son café. Puis il plia la lettre reçue d'Amérique et la glissa dans sa poche.

— Bonnes nouvelles ? demanda Giuseppe.

— On m'annonce l'arrivée à Paris de trois connaissances.

Le concierge en parut très heureux.

— Ça te fera de la distraction.

— Je ne suis pas venu à Paris pour me distraire, mais pour travailler. Et ces types-là sont des concurrents dangereux.

Le sourire de Giuseppe s'éclipsa.

— Dangereux ?

— Très dangereux. Des gars qui n'hésiteraient devant rien pour se procurer mes secrets.

— Pour le maïs et le sucre ?

— Exactement.

Cette fois, Giuseppe regarda par la baie de la loge en direction de l'entrée.

— Et ils savent que tu es ici ?

— À Paris, oui. Chez toi, pas encore.

— Ce sont des chercheurs, comme toi ?

Kusko prit un air méprisant.

— Des susceptibles. Ils s'imaginent toujours que l'on s'occupe des mêmes choses qu'eux et ne le supportent pas.

Giuseppe, tout en surveillant le dos de sa femme, se versa également un peu de grappa et le but d'un seul coup.

— Et des Américains susceptibles, ce n'est jamais des enfants de chœur.

— Je comprends, murmura Giuseppe. Je comprends parfaitement.

Et, pour la première fois depuis l'arrivée de son oncle, il éprouva un sentiment curieux. Il se demanda si Julia, d'ordinaire si clairvoyante, n'avait pas soupçonné une vérité désagréable.

Kusko se rendit compte de l'effet de ses paroles et il se montra soudain très détendu.

— Mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Julia apportait le café et Pietro les cigares. Des symboles du bon temps qu'on se donne. Particci sentit s'envoler ses craintes en même temps que la vapeur de son expresso et la fumée de son havane. Pietro, lui, se préparait à retourner en classe.

— Déjà, dit sa mère.

— Il faut que je rencontre des copains, répondit-il en clignant de l'œil pour son oncle qui le lui rendit avec usure.

Il fallait avoir l'œil pour surprendre son battement de paupière, et Pietro ne s'y était pas habitué tout de suite.

Les deux hommes fumèrent et bavardèrent mollement jusqu'à ce

que Kusko se lève pour aller faire sa sieste.

— Il ne faut pas oublier les bonnes habitudes du pays.

Giuseppe soupira.

— Moi, je vais aller nettoyer le local du vide-ordures et puis balayer les allées du parc. Le jardinier doit venir tailler les arbres, et il me faudra l'aider.

— Surtout à finir sa bouteille, dit Julia qui, occupée à sa vaisselle, leur tournait le dos.

— Comment puis-je refuser ce qui m'est offert si gentiment ? plaida son mari.

Kusko se dirigea vers sa chambre d'un pas si tranquille que son neveu regretta d'avoir émis quelques doutes. Ce brave homme paisible au seuil de la vieillesse l'attendrissait.

— Tu as entendu pour la dot de la petite ? demanda-t-il à sa femme lorsque la porte se fut refermée. Ce n'est pas pour me vanter, mais, dans ma famille, on sait vivre.

— Oh ! oui ! répliqua Julia. Regarde ton père ; il savait tellement vivre que ses complices l'ont tué. Je me demande si son frère ne sait pas vivre de la même façon que lui.

Cette réflexion renfrogna Giuseppe qui se hâta de quitter la loge. Bien sûr, son père. Pour élever sa famille, il faisait du marché noir au lendemain de la guerre. Il avait eu affaire à de véritables gangsters.

Dans sa chambre, Kusko ouvrait précipitamment une de ses valises, la vidait de son contenu et défaisait son double fond. Son Beretta neuf millimètres, enveloppé dans un chiffon huileux, s'y trouvait. Il le prit dans sa main, le soupesa avec soulagement.

CHAPITRE III

Nul ne se douta, dans la famille Particci, que l'oncle Kusko ne dormait pas jusqu'à onze heures du matin chaque jour. En fait, il se réveillait vers les neuf heures, se prélassait une bonne demi-heure entre les draps avant de sortir un pied, pour tâter, comme un baigneur frileux, la température, non de l'eau, mais de l'air ambiant. Une fois debout, il ouvrait un grand carnet à couverture noire et faisait ses comptes. La fabrication du whisky de contrebande venait d'entrer dans une phase supérieure où la demande dépassait la disponibilité des stocks. Malgré l'aide de son petit neveu, malgré le travail acharné qu'il fournissait, l'Américain n'arrivait pas à contenter sa clientèle.

Cette dernière s'était développée en quelques jours grâce aux méthodes commerciales de Kusko. Toute la domesticité de ce quartier résidentiel connaissait maintenant la bonne adresse, pour ravitailler en bouteilles de toutes marques le bar de leurs maîtres. Kusko estimait qu'il fournissait désormais plus de cent familles. Une dizaine, et l'Américain les chérissait au point de connaître leur nom par cœur, liquidait près d'une bouteille par jour : réceptions et intoxication personnelle justifiaient cette demande. Ensuite venait une trentaine d'acheteurs moins importants, mais qui vidaient leurs deux ou trois bouteilles par semaine. Le reste, le tout-venant, n'en était qu'à une bouteille tous les huit jours et même tous les quinze jours, comme les Duray-Didot. La conquête de ce marché avait d'ailleurs été épique, et effectuée uniquement pour le prestige de Kusko. La gouvernante anglaise, miss Helen, n'avait pu résister à des arguments exposés dans une langue proche de sa langue natale.

Les Particci auraient été bien surpris si on leur avait révélé que leur vieil oncle connaissait toute la population domestique du quartier, lui qui ne sortait jamais de la loge. Du moins par la porte principale.

Tous les jours, vers neuf heures trente, après avoir réglé la flamme du gaz sous son alambic, Kusko enjambait le montant de la fenêtre donnant sur le jardinet de la loge. Il avait soin de laisser entrouvert, de façon à assurer une ventilation efficace. Il emportait deux sacs de plage contenant une vingtaine de bouteilles. Une fois dans le jardin, il humait l'air extérieur, l'œil rivé sur la cheminée de sa chambre. Malgré toutes les précautions prises, il y avait des matins où l'odeur de fruit très mûr envahissait tout le quartier et rendait les habitants perplexes sur son origine. Il avait beau bricoler ses filtres, en ajouter d'autres, rien n'y faisait.

À Cincinnati, son opération s'effectuait tout en haut d'un immeuble

de douze étages, et le parfum de l'alcool se perdait dans les hautes couches de l'atmosphère. S'il n'arrivait pas à filtrer cette odeur, toute l'opération serait bientôt compromise, à moins qu'il ne trouve un local non loin de là. Mais cette solution ne l'enchantait guère. Trop de risques. Tandis que dans cette résidence luxueuse, il était pratiquement à l'abri du service des fraudes. Qui serait venu chercher une distillerie clandestine de whisky dans un quartier aussi chic ?

Après ce palpage olfactif, Kusko enjambait la barrière du jardinet, contournait les bâtiments pour prendre modestement et sans répugnance l'escalier de service.

Sa première visite le menait chez Geneviève, la femme de chambre des De Panelières. Tous les jours, à cette heure, elle repassait dans la lingerie qui ouvrait sur une loggia. Elle guettait sa venue, l'introduisait discrètement auprès d'elle.

— Trente bouteilles aujourd'hui, annonça-t-elle.

Kusko soupira.

— Je n'en ai que vingt et j'en ai promis cinq à Huguette du cinquième, chez les Dufresnay.

— Et moi, alors ! Je suis votre meilleure acheteuse.

Geneviève représentait l'entreprise auprès d'une vingtaine de collègues. Il déposa les deux sacs de plage sur le sol de la lingerie.

— J'en ferai déposer quinze dans le coffre de la Riviera, dit-il.

— Je ne pourrai pas aller les chercher avant la nuit, et j'ai promis à mes amies de les livrer ce soir sans faute.

Kusko grattait la laine blanche de ses cheveux frisés, d'un air si comique que Geneviève ne put y résister. Elle l'embrassa sur sa joue cuivrée et lui affirma que tout irait bien ainsi.

— Je les livrerai une fois la nuit tombée.

Il s'approcha des plantes en pot alignées sur le rebord de la loggia.

— Ça manque d'eau.

— Pourtant, je n'oublie pas. Mais, dites-moi, Kusko, est-ce qu'elles vont bientôt fleurir ?

Il répondit par un vague grognement.

— Ça guérit quoi, exactement ? J'en ai donné deux pots à une amie en lui expliquant que vous rachetiez les feuilles sèches.

Kusko regardait en direction de la porte.

— Une maladie spécifiquement américaine. Le nom en est très compliqué. C'est une sorte de lèpre.

Puis il se hâta de sortir avec ses sacs de plage aux trois quarts vides. Cette dernière partie de son activité commerciale n'était pas très au point. Certes, il avait réalisé plusieurs dizaines de boutures et avait placé tous ses pots, mais les résultats se faisaient attendre. De plus, la clientèle française lui était inconnue. Il lui faudrait expédier la marchandise à Cincinnati à l'adresse d'un bon copain. Mais son

imagination n'avait pas encore trouvé le moyen de le faire en toute sécurité. De plus, le bénéfice ne serait pas très élevé. Il soupira tout en montant l'escalier de service. À Cincinnati, il avait réussi à placer des pots sur toutes les fenêtres des immeubles de son quartier. La production atteignait un chiffre élevé lorsqu'il avait dû songer à quitter précipitamment la ville. Son associé avait évidemment hérité de ces centaines de fenêtres où se développaient en toute innocence des plantes superbes. Dégoûtant ! D'autant plus que son associé n'avait pas le chic pour obtenir d'une ménagère qu'elle s'occupe de dix à quinze pots pour un revenu net d'une dizaine de dollars par mois.

Au cinquième, il frappa directement à la porte de service. Huguette, la femme de chambre des Dufresnay, avait mis la cuisinière dans le secret.

D'ailleurs, ce fut cette brave femme, prénommée Antoinette, qui vint lui ouvrir.

— Ah ! Monsieur Kusko ! Entrez donc. Huguette est occupée avec la patronne, mais elle ne va pas tarder.

Il huma avec un plaisir évident les bonnes odeurs qui emplissaient la cuisine.

— Je vous offre un petit quelque chose ? Tenez, j'ai du muscat d'Alsace.

Kusko l'avalait avec plaisir. Il craignait toujours que la brave Antoinette ne lui offre un whisky.

— Vous apportez les bouteilles ? C'est gentil... Huit mille, hein ?

De la poche de son tablier, elle sortit les billets et les compta l'un après l'autre. Huguette et elle réalisaient d'excellentes affaires avec l'Américain.

— Dites... Pour le champagne, c'est pas possible ? Le patron en boit presque deux bouteilles par jour. Et pas du n'importe lequel... Vous vous en doutez.

Kusko soupira. Ce n'était pas la première fois qu'on lui parlait champagne. Mais il n'y avait pas d'espoir de ce côté-là. Pour le whisky ça allait encore, le snobisme aidant. Seul un gosier anglo-saxon aurait pu trouver de légères imperfections à celui qu'il fabriquait. Et encore. Il avait ses propres recettes pour différencier les goûts et activer le vieillissement. Mais impossible de tromper un palais français sur la qualité d'un brut.

Huguette rentra soudain, l'air affolé.

— Ah ! monsieur Kusko... Vous tombez bien. Il se passe un drame chez les Duray-Didot.

Kusko se leva lentement, estima la distance qui le séparait de la porte.

— Un drame, répéta-t-il distraitement.

— Les six teckels... Ces bêtes-là sont enrhumées depuis hier et ne

sont pas sorties. Elles n'ont pas pu se purger, comprenez-vous ?

Il commençait à comprendre.

— Elles ont échappé à leur gouvernante et ont réussi à faire tomber un de ces pots que vous avez donnés.

Kusko souleva un de ses sourcils d'un blanc de neige.

— Vraiment ?

— Ils ont dévoré la plante... Et maintenant, ils sont comme fous. Miss Helen ne sait plus qu'en faire. Elle vient de me téléphoner. Ses patrons et le valet ne se doutent encore de rien, mais si, par malheur, ils pénètrent dans la nursery...

— La nursery ?

— La partie de l'appartement réservée aux teckels. Miss Helen est assiégée. Elle ne peut plus sortir. Ils grondent comme des danois et font partout dans la pièce.

Il fallait réfléchir vite.

— Pouvons-nous atteindre aisément la... la nursery ?

— Par la cuisine, oui. Marie, la cuisinière, est une excellente femme. Vous voulez bien, monsieur Kusko ?

— Allons-y.

Impossible de refuser sans compromettre son équilibre commercial. Ces sales petites bêtes pouvaient ruiner complètement son entreprise.

Marie, la cuisinière des Duray-Didot, vint leur ouvrir avec des mines de conspiratrice.

— Enfin. Miss Helen frise la crise de nerfs. Les teckels la traquent dans toute la nursery ne lui laissant pas un instant de repos.

— La cuisine.

— Mais...

D'office, il y pénétra.

— Le vide-ordures.

— Non, jamais. Ces bêtes sont peut-être enragées, mais je refuse de m'associer à un tel procédé.

Huguette l'approuva en regardant de travers l'Américain.

— Moi également, monsieur Kusko.

— Pas les chiens. Les pots. Il faut faire disparaître... Comment dites-vous, en français ?

— Le corps du délit ? Mais il se trouve dans la nursery également.

Marie s'empara d'un rouleau à pâtisserie et donna une balayette à Huguette. Les deux femmes, poussant Kusko devant elles, se dirigèrent vers la partie de l'appartement où se déroulait le drame.

— Heureusement que chaque pièce est parfaitement insonorisée. Monsieur joue avec ses poissons rouges dans la baignoire tandis que Madame effectue ses quarante kilomètres journaliers en home-trainer.

Dès qu'elles ouvrirent la porte, un concert de rugissement leur parvint. Kusko se sentit devenir très pâle. Il découvrait le pot renversé

sur les dalles de marbre du sol, la terre de bruyère dispersée dans tous les coins.

La première pièce de la nursery, expliquait la cuisinière, était la salle de jeux.

— J'ai cru que c'était un ossuaire, dit Kusko en désignant l'immense tas d'os qui s'amoncelait dans un angle.

Il y en avait de toutes les tailles, de toutes les matières, même en os véritable. Certains, et cela ne plut guère à Kusko, ressemblaient par trop à des fémurs humains.

— Attention ! hurla Marie.

En quelques bonds, elle grimpa tout en haut d'un toboggan, tandis que la meute arrivait au grand galop. Kusko jugea les six petites bêtes impressionnantes avec leurs yeux hors de la tête et la mousse qui ornait leur gueule. Il avait même l'impression que leur corps s'était encore allongé.

Huguette avait sauté dans l'île qui se trouvait au centre de la piscine pour chiens. Kusko pensa que c'était une bonne idée. Dans leur état, les teckels devaient appréhender les bains.

D'un seul bloc, les six bêtes se retournèrent vers lui et foncèrent dents au vent. Les deux femmes furent assez surprises par la vigueur et la souplesse de ce vieillard. Kusko ne leur avait jamais expliqué qu'il décolorait ses cheveux et ses sourcils depuis plusieurs années, pour accroître son apparence de vieux bonhomme inoffensif.

Ne laissant dans leurs crocs que quelques morceaux des bas de pantalon, Kusko filait déjà vers la deuxième pièce consacrée aux repas et au repos. Il aperçut miss Helen à l'intérieur d'une des six maisons miniatures. Ces habitations réduites se composaient d'une porte que l'on pouvait rabattre d'un côté ou de l'autre et de fenêtres percées en hauteur. C'est à l'une du premier étage qu'il reconnut le nez très fort de l'Anglaise. Au deuxième étage, il distinguait son œil bleu rempli d'épouvante.

— *By Jove !* hurla-t-elle. Entrez dans un cottage. Ne vous laissez pas mordre ; ils sont enragés.

— Mais comment avez-vous fait pour pénétrer là-dedans ? cria-t-il en sautant par-dessus la maison.

Les chiens roulèrent les uns contre les autres et culbutèrent contre la façade, ce qui lui permit de respirer un peu et de promener dans la pièce un regard hagard. Il sursauta en découvrant les six petits lits alignés dans le fond. Des lits d'enfants à barreaux et très profonds.

D'un autre bond, il sauta par-dessus une seconde niche-maison pour s'en approcher.

— Je ne sais pas, répondit alors miss Helen à sa question. Je me suis retrouvée là-dedans sans savoir comment, une fois que j'ai pu téléphoner à Huguette, de chez les Dufresnay.

Les teckels chargeaient de nouveau à la queue leu leu, et l'ensemble ressemblait à un monstrueux boudin noir de plus de deux mètres de long. Un boudin qui serait soudain devenu fou furieux et aurait hurlé comme un fauve.

Kusko renversa un lit, emprisonnant deux teckels à la fois, puis un deuxième sur une seule bête. Les trois autres refluèrent et l'un d'eux réussit à fourrer son derrière dans la maison miniature déjà occupée par miss Helen.

— Aaah ! hurla-t-elle. Il va me mordre !

Une main poignante, une de ces mains qui apparaissent parfois à la surface des eaux ou des sables mouvants pour appeler à l'aide, surgit de la cheminée du cottage, et Kusko trouva ce spectacle très émouvant. Il réussit à fourrer un quatrième chien sous un troisième lit. Les deux autres comprenaient que la grande corrida de leur vie arrivait à sa fin. Celui qui poussait son derrière dans le cottage eut un sursaut d'énergie et sauta de toute la force de ses petites pattes. Mais, sous l'effet de la drogue, il culbuta, se mit à rouler à toute vitesse. Kusko l'attrapa au passage par la queue et le fourra sous un lit en compagnie de ses frères.

N'en restait plus qu'un qui fila en direction de la salle de jeux et réussit à s'enfuir dans l'ossuaire. Marie, debout sur le toboggan, perdit l'équilibre à ce moment-là et, hurlant de toutes ses forces, glissa à plat ventre en direction de la petite piscine. Les gerbes d'eau qu'elle provoqua trempèrent Huguette de la tête aux pieds, plaquant sur un corps potelé et intéressant la légère robe noire de sa fonction.

Kusko disparaissait à demi dans le tas d'os, attrapait le chien par l'arrière-train et le tirait désespérément à lui. La bête faisait obstacle, mordant à pleines dents dans un os immense, certainement de dinosaure, qui se mettait en travers. Mais l'Américain finit par avoir le dessus. Sa large main ferma la gueule écumante du petit fauve qui rejoignit les cinq autres.

Avant de délivrer miss Helen, et sans tenir compte des jérémiades des deux mouillées, Kusko prit tous les pots qu'il découvrit et alla les jeter dans le vide-ordures de la cuisine. Miss Helen, épuisée, n'avait même pas la force de protester.

Le mécanisme ouvrant le toit des maisons se trouvant faussé, il dut faire sauter l'un des panneaux et, lorsqu'il retira la gouvernante, elle était évanouie.

— Un petit remontant, dit Marie.

Se souciant peu du spectacle qu'elle donnait en vêtements dégouttant d'eau, elle se rua vers la cuisine, revint avec une bouteille et un verre.

Une bouteille de whisky venue tout droit de la fabrique de Kusko. Il hésita à peine, emplit le verre à moitié et le fit ingurgiter à la

gouvernante.

Tout d'abord, il ne se passa pas grand-chose, et ils se regardaient avec consternation lorsque Miss Helen se dressa sur ses pieds et se mit à hurler. Prisonniers de leurs lits, les chiens épuisés et terrorisés enfouirent leur museau sous leurs pattes de devant.

Kusko contemplait sa bouteille avec une admiration jointe à une certaine inquiétude lorsqu'il se sentit enlacé. Les lèvres sèches de la miss se posèrent sur les siennes.

— *My dear*. Mon cher sauveteur. Je n'oublierai jamais...

Kusko prit un air très simple.

— N'en parlons plus. Donnez-leur donc un sédatif.

— Je ne les approcherai jamais plus.

Avant de se retirer, Kusko dut glisser un cachet dans chaque gueule. Lorsqu'il sortit en compagnie d'Huguette, les six teckels dormaient en rond, chaque tête dans le ventre de son voisin.

— Eh bien ! dites ! Vos plantes... C'est de la dynamite sous chlorophylle ?

— J'aurais dû prévenir. Leur utilisation est absolument proscrite dans la thérapie canine.

Mais l'autre était fine mouche et le prouva.

— Curieux, quand même. Vous êtes sûr que ce n'est pas une sorte de drogue, votre truc ?

Mais le bon vieux la regarda d'une telle façon qu'elle eut honte de ses soupçons et qu'elle déposa sur la joue cuivrée le baiser de la réconciliation.

Une fois revenu dans sa chambre, Kusko ouvrit précipitamment une bouteille d'Old Crow. Mais de l'authentique, car le vieux bonhomme était prudent.

CHAPITRE IV

Lorsque Giuseppe Particci revint à onze heures, il trouva son oncle en train de boire son café dans la cuisine. Il avait quelque chose d'ennuyeux à lui annoncer et ne savait comment s'y prendre. Kusko donnait l'image d'un bonhomme ayant mal dormi. En fait, l'incident avec les teckels le préoccupait encore.

— Il fait beau, dit son neveu et ça sent bon le printemps dans le parc. On se croirait dans un verger dont les fruits seraient déjà mûrs.

Kusko retint un gémissement. C'était trop pour un même homme le même jour.

— Mon oncle...

— Quoi encore ?

— La voiture, la Riviera. Il faut la sortir de sous les excelsa, et même du parc. Le gérant m'a téléphoné. Les propriétaires se sont plaints de sa présence.

Puis, sans lui laisser le temps de répondre :

— On peut très bien la surveiller quand elle sera dans la rue. Juste de l'autre côté du mur. C'est un quartier paisible. Personne ne s'y intéressera.

— Personne ! ricana Kusko. As-tu oublié ces trois concurrents qui me cherchent dans Paris ?

— Vous n'en avez plus de nouvelles depuis une bonne semaine. Pour moi, ils ont repris le chemin de Cincinnati. C'est grand, Paris, bien plus grand que ton Cincinnati.

Kusko lui jeta un regard apitoyé.

— Oui, peut-être, mais ceux-là viennent de New York et sont habitués aux grandes métropoles.

Il déposa sa tasse à café sur l'évier et parut vouloir réintégrer sa chambre.

— Qu'est-ce que je fais pour la voiture ?

— Tu la sors.

Kusko fouilla dans la poche droite de son pantalon et prit ses clés.

— On pourrait la faire repeindre, proposa-t-il d'une voix timide.

— On pourrait aussi la faire transformer en 2 CV, répliqua Kusko. Ainsi elle passerait définitivement inaperçue.

Giuseppe ne se laissa pas démonter pour autant.

— Je peux la conduire dans un garage.

— Ils la trouveront plus facilement, et je tiens à l'avoir sous la main. Gare-la dans la rue.

En sortant, le concierge rencontra sa femme qui rentrait. Lorsqu'elle

sut qu'il allait se mettre au volant de la Riviera, elle ôta son tablier en un tournemain.

— Je vais avec toi.

— Mais...

— Il ne sera pas dit que je ne me serai pas assise dans cette belle bagnole.

Manœuvrant avec prudence, Giuseppe dégagea la Riviera des excelsa, puis roula lentement vers la sortie.

— Je vais la ranger à droite, le long du trottoir. Elle ne gênera personne.

— Continue un peu. Faisons le tour du quartier. Les autres concierges sont en train de faire leurs courses. Nous aurons notre petit succès.

— Tu es folle ?

— Écoute, Giuseppe...

— Joseph !

— Giuseppe. Tu me fais faire le tour du quartier, tu m'arrêtes devant le centre commercial. Je veux acheter un kilo de sucre.

Il leva les yeux au ciel.

— Du sucre, alors qu'il y en a deux ou trois cents kilos dans la cave.

— Du sel, alors. Mais je veux acheter quelque chose.

Ne pouvant lui expliquer pourquoi il craignait de faire un tour, il dut s'exécuter. Un refus aurait entraîné un tel flux de questions et de suppositions qu'il préférerait l'éviter. Mais il conduisit avec l'œil aux aguets.

— On dirait que tu as honte de te trimbaler là-dedans. Après tout, elle est un peu à nous, non ?

— Il peut arriver quelque chose.

— Oh ! tu te fais du souci ? Dans ta famille, on sait vivre. L'oncle Kusko ne nous en voudrait pas.

— Écoute, inutile de lui parler de ce petit tour de quartier.

— Tu crois que ça ne lui ferait pas plaisir ?

— Je préfère ne pas lui en parler.

Il arrêta la Riviera devant le centre commercial, et Julia Particci en descendit majestueusement sous des dizaines de regards aux nuances variées.

Durant son absence qui se prolongea un peu trop à son goût, Giuseppe se rongea les sangs. Il surveillait les parages, s'attendait à voir surgir trois hommes en costume croisé et en chapeau mou. Oh ! il n'était pas dupe, lui. Kusko était bien le frère de son père pour les histoires. Et des histoires épouvantables, comme jamais personne n'en avait ! S'il n'avait pas eu la dot de la petite... Comment qu'il lui aurait demandé de plier bagage.

Julia sortit du magasin, un paquet de sel dans une main, se

dandinant avec exagération.

— Elles sont toutes mortes de jalousie.

— Et tu es contente ! grommela-t-il. On vient de risquer notre peau pour une livre de sel et madame jubile.

Elle se retourna vers lui, furieuse :

— Dis, monsieur Particci, tu ne trouves pas que tu exagères ! Notre peau ? Pour cinq cents mètres que nous avons faits ?

Lorsqu'il abandonna la voiture le long du trottoir de la résidence, il se sentit plus léger.

— Je vais à la chaufferie, annonça-t-il à sa femme. Il faut que je nettoie l'un des brûleurs.

Pendant ce temps, Pietro, rentré du collège, discutait affaires avec son grand-oncle.

— Les bouteilles, ça ne rend plus guère. Les copains ont écumé les poubelles du coin sans bien de succès.

— Il faudra essayer les chiffonniers, dit Kusko, mais ça nous coûtera certainement plus cher.

— T'as jamais pensé à un apéritif marseillais ? Un de mes copains, il vient de Phocée et s'appelle Costelade, il m'a raconté que là-bas on trouvait des dizaines de fabriques clandestines de cet apéritif.

Kusko pivota d'un seul coup.

— Parce que vous discutiez de fabriques clandestines ?

— T'en fais pas, dit Pietro. Je ne suis pas idiot. Costelade, il parle tout le temps et, aujourd'hui, c'était sur les fabriques clandestines. Les gars, ils fauchent de l'alcool, y ajoutent un produit et zou ! L'apéro à moitié prix. Paraît que toute la côte ne boit que ça, et que les clients, lorsqu'ils ont du vrai, ils rouspètent parce qu'il n'est plus à leur goût.

Puis, fronçant soudain le nez :

— Dis, tu ne trouves pas que ça sent les prunes un peu trop mûres ici ? On va finir par se faire piquer. Papa n'a pas tellement de nez, mais maman...

Soudain hilare :

— Si un jour ta ventilation ne marche plus, on va se réveiller fin saoul tous les deux. Tu ne sais pas où il faudrait installer ça ? Dans la chaufferie. Elle est immense. Il y a des brûleurs de secours en cas de panne. Tu pourrais brancher ton truc sur une des gaines. Et l'odeur du mazout couvrirait toutes les autres.

— Et mon whisky risquerait de sentir le mazout... Mais ce n'est pas une mauvaise idée. Il faudra que j'aille faire un tour dans cette chaufferie à l'occasion.

Se baissant, il vérifia la flamme du gaz sous l'alambic qui ronronnait doucement.

— La bouteille de gaz arrive à son terme. Tes parents vont s'étonner que j'en utilise d'aussi grande quantité. Si l'on pouvait la changer en

douce.

Pietro cligna de l'œil.

— Vu. Il y a une brouette dans les outils pour l'entretien du parc. Il suffit que tu viennes me la prendre quand j'aurai ramené la pleine. Dis donc, pour les plantes, ça marche ?

Kusko soupira.

— Ça court, oui. À quatre pattes, et ça mord aussi.

Son petit neveu ne chercha pas à comprendre. Lorsque son oncle parlait américain, sa pensée lui échappait totalement.

CHAPITRE V

Dans le métro bondé, Laurent Coudurier, étudiant en médecine, serrait tendrement contre lui Paola Particci, esthéticienne. D'un bras, il s'accrochait à la barre verticale, et, de l'autre, il faisait largement le tour de la taille de la jeune fille, sentait contre sa main la tiédeur d'une peau particulièrement douce. Lui ne songeait qu'à cela, alors que Paola avait d'autres problèmes. Et ils concernaient son oncle Kusko et son frère Pietro.

— On dirait deux complices, tu comprends, et j'ai peur qu'il ne fasse quelque chose de mal. Mon oncle n'est pas un méchant homme, mais depuis toujours il vit dans un monde sans morale. Tu l'étonnerais beaucoup en lui parlant de bien ou de mal.

— Comme tu parles bien, chuchota-t-il près de la petite oreille nacrée.

— Ne te moque pas. Je suis inquiète.

Il sourit.

— Nous allons voir ça.

— Du maïs et du sucre. Que peut-on en faire ?

— Des gâteaux, de l'élevage.

— De l'élevage de quoi ?

— Poules et abeilles.

Mi-fâchée, mi-amusée, elle fit la moue.

— Tu ne me prends pas au sérieux. On ne peut pénétrer dans leur chambre. Ils font leur lit et le ménage. Maman ne peut quand même pas y entrer de force. L'oncle Kusko s'y trouve toujours.

— Et alors ?

— Nous, il nous surveille. Oh ! pas forcément, mais enfin, il a l'œil. Toi, tu peux toujours essayer.

Malgré tout, Laurent sursauta.

— Moi ? Mais tu te rends compte ? Je ne suis pas chez moi, chez toi. Et tes parents ?

— Ma mère serait bien contente de savoir ce qui se passe dans cette chambre.

Laurent attendit que le convoi quitte la station de l'Étoile pour demander :

— Et ton père ?

— Il est en admiration devant son oncle. Tiens, il me rappelle Orgon, dans *Le Tartuffe*. À la différence que mon oncle est une vieille canaille sympathique. Il n'est pas à la charge de mes parents, et je crois comprendre qu'il se montre au contraire très généreux. À moi, il

m'offre de l'argent de temps en temps pour que j'achète un petit cadeau, comme il dit.

— Tu l'aimes bien, et en même temps tu te méfies de lui ?

— Écoute. Mon père est un brave homme très naïf. Mon frère a trouvé en mon oncle un compagnon idéal, un adulte enfin compréhensif avec lequel il vit une sorte d'aventure. Ma mère est partagée entre la méfiance et le désir de faire plaisir à son mari. Reste moi.

Laurent la serra contre lui lorsque le métro ralentit à la Porte Maillot.

— Que feras-tu si jamais tu découvres... enfin si ton oncle se livre à des activités répréhensibles ?

Elle leva vers lui son petit nez impertinent.

— Tu te moques de moi, hein ?

— Non, je te jure que non. Mais pourquoi te mettre martel en tête, alors que, chez toi, tout le monde a l'air de trouver que tout va très bien ? Moi, il me plaît, ton oncle Kusko. Il a peut-être des habitudes pas très régulières, mais reconnais qu'il est habile.

— Toi, tu as une petite idée de ce qui peut se passer dans la chambre du fond.

Il ne s'en défendit pas.

— Songe que si c'est une chose interdite par la loi, mes parents risquent de perdre leur place. L'oncle Kusko n'y a guère réfléchi. Il est vraiment inconscient.

— Pardon, pardon. Tu m'as dit qu'il avait environ soixante ans ?

— D'après papa, oui. C'était un frère cadet de son père qui aurait aujourd'hui près de soixante-dix ans.

— Bien. Admettons, comme tu le supposes, que ton oncle Kusko vive irrégulièrement d'un petit trafic, ce qui reste encore à prouver. Voilà un homme qui, pendant des années, au moins quarante si l'on estime qu'il a commencé à vingt ans, voilà un homme qui, pendant quarante ans, a réussi à tromper la loi. Pourquoi ne continuerait-il pas encore un bout de temps avant de prendre sa retraite ?

— Justement, dit Paola. Il serait temps qu'il la prenne, sa retraite. Je suis certaine qu'il le pourrait, mais qu'il continue par goût, sinon il s'ennuierait. De l'argent, il en a certainement assez. Moi, je voudrais lui flanquer une belle frousse pour qu'il se tienne tranquille. Tu dis qu'il n'a jamais été inquiété ? Alors pourquoi a-t-il quitté l'Amérique ? Pourquoi n'est-il pas resté à Cincinnati ?

— Désir légitime de revoir la seule famille qui lui reste.

Elle haussa les épaules.

— Il aurait pu nous rendre visite plus tôt. Maintenant, j'ai l'impression qu'il s'installe. Et puis, ce n'est pas tout.

Comme ils arrivaient aux Sablons, elle baissa la voix et regarda

autour d'elle avec circonspection.

— Pourquoi ne sort-il jamais se promener dans le quartier, visiter Paris ? Non, il reste à longueur de journée dans la loge et surtout dans la chambre du fond. Ça fait jaser les gens du coin. Ils ont bien vu la bagnole, ils peuvent la voir maintenant qu'elle couche dans la rue, mais jamais ils n'ont aperçu la silhouette de mon oncle.

Laurent avoua que c'était étrange en effet.

— Tu crois qu'il a peur des flics ? Pas des Français. À moins qu'il ne soit recherché par Interpol. Mais, dans ce cas...

Sa voix s'étrangla tandis qu'elle le regardait avec inquiétude.

— Dans ce cas, quoi ?

— Il faut que le délit soit très grave. Attaque à main armée... Meurtre...

— Mon Dieu !

Effarés, ils se regardèrent en silence une bonne demi-minute.

— Non, dit-elle la première. L'oncle Kusko n'a rien d'un assassin ni d'un gangster. Peut-être qu'il triche avec la loi, mais enfin sans porter atteinte aux autres... Je veux dire qu'il ne vole pas directement dans la poche des autres.

Puis soudain :

— Des cigarettes. De la contrebande.

— Il ne peut pas les fabriquer avec du maïs et du sucre.

— Oui. Et il ne reçoit pas de colis. Juste au début, un matériel important pour ses expériences. Mais depuis, seulement du maïs et du sucre.

— Il prépare peut-être un super-aliment. Ils arrivaient au terminus.

— Nous verrons bien, annonça Laurent d'un air résolu.

Julia Particci fut heureuse de voir arriver son futur gendre.

— Je vous ai préparé des spaghettis et des escalopes. Mais on va boire l'apéritif.

— Papa n'est pas là ? demanda Paola.

— Il vient.

— Et l'oncle ?

— Dans sa chambre avec Pietro. Ces deux-là, dit-elle en n'osant pas regarder sa fille et en affectant un air désinvolte, ces deux-là sont comme deux copains. À se demander qui est en âge de porter les culottes courtes dans cette association.

Ils se mirent à rire, mais le cœur n'y était pas et ils se regardèrent avec une gêne que l'arrivée de Giuseppe Particci dissipa tout de suite.

— Un instant. Je viens de déboucher un lavabo chez le général Orner de Felice-Bozon... Je vais me laver les mains avant de vous dire bonjour.

Pietro sortit de la chambre pour voir son futur beau-frère, qui renifla sur lui une vague odeur de pommes trop mûres. Enfin l'homme

mystérieux surgit, prit l'étudiant en médecine par les épaules.

— Je suis toujours content de te voir, fils. Cette maison est la tienne.

Mais il se hâta d'ajouter :

— Avec l'aimable permission de ma nièce, Julia.

Au cours du repas, Paola lui fit signes discrets sur signes de plus en plus visibles. Il préféra en finir. Prétextant un besoin urgent, il quitta la pièce, se dirigea vers le cabinet de toilette, bifurqua au dernier moment.

La porte de la chambre n'était pas fermée à clé. Il l'entrouvrit, jeta un coup d'œil et comprit immédiatement que les craintes de sa fiancée ne manquaient pas de fondement.

Avant de retourner à la table familiale, il tira scrupuleusement la chasse, se composa un visage neutre pour affronter les regards anxieux de Paola.

CHAPITRE VI

C'était avec la plus grande méfiance que Mike s'installait chaque matin au volant de la curieuse petite voiture que les Français appelaient 2 CV Citroën. Lorsque son pied, largement chaussé de quarante-cinq, appuyait sur la pédale de l'accélérateur, il se produisait une série de hoquets impressionnants. Le premier jour, il avait pensé que c'était là un nouveau mode de propulsion, et que cette damnée voiture progressait naturellement ainsi, comme un ivrogne que chaque hip projetterait quelques mètres plus loin.

Par la suite, Lou et Joss insistant, il avait réussi à caler fortement son pied pour maîtriser cette fichue mécanique. En revanche, il ne pouvait rien contre les oscillations démesurées de la carrosserie qui projetaient ses deux collègues contre le toit heureusement en toile, lui-même se cramponnant alors au volant.

Qui leur avait dit qu'en France, pour passer inaperçus, c'était là le modèle idéal de voiture ? Depuis une semaine, tout le monde se retournait sur eux et on semblait rigoler ferme sur leur passage.

— Bien, dit Joss ce matin-là en s'installant à l'arrière et en ouvrant son plan de Paris. Nous allons rendre visite à ce casseur de voitures qui prétend avoir acheté une Riviera accidentée.

— Tu crois que le vieux Kusko aurait essayé de s'en débarrasser de cette façon sans attirer l'attention ? demanda Lou installé à côté du chauffeur.

— Ouais ! Ici, en France, ils transforment n'importe quelle voiture en un petit paquet de cinquante centimètres de côté.

— Pour quoi faire ? demanda Lou très intéressé. Chez moi, en Californie, on les balance à la mer.

— J'en sais rien, répliqua Joss, mais le vieux Kusko espérait peut-être faire disparaître sa trace avec la bagnole.

— Je continue ? demanda Mike cramponné à son volant et transpirant fortement. Faut que je sache à l'avance, moi. Cette sorte de haricot sauteur n'en fait qu'à sa tête.

Les deux autres l'admiraient sincèrement, et n'auraient pas voulu prendre sa place pour cent dollars.

— Pour Nanterre, c'est tout droit, confirma Joss plongé dans son plan. Tu peux foncer.

À ce moment-là, Mike dut freiner sèchement, et la 2 CV s'accroupit comme un chien d'arrêt, c'est-à-dire l'avant à ras du sol et le derrière haut levé. Lou faillit crever la toile caoutchoutée qui garda en forme de bol l'empreinte de sa tête.

Mike jura :

— Je descends et je la casse à coups de pied.

— Non, Mike, dit doucement Joss. Le *cop* là-bas nous regarde curieusement. Il ne faut pas qu'il vienne jusqu'ici.

— Si on enlevait la capote, proposa Lou. Nos têtes pourraient sortir librement lorsque Mike freine ou passe sur un cahot.

— On se ferait remarquer, répondit Joss. Les Parisiens roulent capote fermée.

Le feu passait au vert, les files se mettaient en mouvement. Eux seuls restaient sur place comme un récif en plein courant breton.

— Mike, dit Joss. Il faut repartir. Le *cop* se rapproche sournoisement de nous.

— J'ai calé, répliqua Mike à bout de nerfs.

Enfin ils repartirent en quelques hoquets surprenants qui les amenèrent jusqu'à l'autre feu rouge.

— Cette grenouille me donne le mal de mer, gémit Mike. Je veux bien vous conduire jusque chez le casseur de bagnole, mais faut pas compter sur moi pour le retour.

Joss et Lou échangèrent un regard navré.

— Pourtant, je t'assure, Mike, tu l'as maîtrisée, dit Lou. Écoute, mon vieux, tu n'aurais pas fait mieux avec un mustang, parole, et je m'y connais, moi, en rodéo.

— Écrasez, fit Mike écoeuré. Pour ce qui est du boniment, vous êtes forts. Si je trouve Kusko, je le fourre dans cette boîte à sardines et je l'emmène chez le casseur pour les faire compresser les deux ensemble. Ça coûtera ce que ça coûtera, mais, parole d'homme, je le ferai.

Après l'Étoile, la circulation s'améliora, et Mike, retrouvant son entrain habituel, n'hésita pas à appuyer sur le champignon. Lou tassait sa tête dans ses épaules dans l'appréhension de l'arrêt qui le ferait s'envoler.

Lorsqu'ils se présentèrent à l'entrée du cimetière de voitures, un gars en salopette s'approcha d'eux et ne leur laissa pas le temps de placer un seul mot de leur mauvais français.

— Tout droit, les gars. Vous verrez ensuite la flèche et vous tournerez à droite.

Puis en rigolant :

— N'oubliez pas de descendre, tout de même.

Mike repartit en quatre hoquets peu importants.

— Formidable, disait Lou. Le gars savait pourquoi nous venions et nous dirige droit vers la Buick Riviera. Y'a pas à dire. L'organisation, c'est l'organisation. On perd pas de temps.

— Ouais ! dit Joss. Mais pourquoi nous a-t-il recommandé de descendre ?

Apercevant la flèche, Mike tourna le volant sans lever le pied. La

2 CV versa sur le côté gauche, projetant Lou contre lui. Effrayé, il se cramponna au volant.

— Lâche ça, bon sang ! hurla Mike.

Lorsque Lou obéit et se retrouva dans une position normale devant le pare-brise, il hurla :

— Attention... La file de bagnoles !

Devant eux, une dizaine de bagnoles de toutes les marques attendaient. Mike pila et Lou partit dans le pare-brise cette fois, tandis que Joss se pliait en deux par-dessus le siège avant.

— Dites, les gars... Faut pas être pressé comme ça. Nous, on doit passer tout ce lot ce matin. La vôtre, c'est pas prévu.

Un type énorme en salopette s'appuyait familièrement sur l'aile gauche.

— Maintenant, si vous êtes pressés... Y'a des gars qui le sont hein ? Vous pouvez avoir un intérêt quelconque à ce que cette ferraille disparaisse vite. Moi, je suis pas curieux. La discrétion, c'est mon fort. Ce sera deux cents francs. Faut que j'arrose le conducteur de la presse et le manœuvre.

Les trois hommes venaient de descendre de voiture durant ce petit discours.

— Deux cents francs ? demanda Mike.

Lou et Joss le retinrent au moment où il sortaient son portefeuille.

— Pas tout de suite, Mike, dirent-ils en chœur.

— Dites donc, les petits rigolos, que venez-vous foutre ici ? On travaille, nous autres.

— Le patron ? fit Joss. On vient pas pour la faire casser...

— Non ? Voulez-vous dire que vous roulez encore à bord de cette carcasse ? Ça vous regarde. Mais dégagez, sinon Gino va vous la conduire dans la cuve. Le patron, c'est là-bas, dans la baraque verte.

Avant de s'installer à nouveau au volant, Mike s'approcha de l'homme et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le colosse se gratta la nuque sous sa casquette.

— Faudrait voir... Évidemment, c'est plus cher... Comptez pas vous en tirer à moins de deux mille francs.

Mike lui tapa sur l'épaule, remonta dans la voiture. Sa marche arrière fut impeccable, à croire que cette voiture aimait se déplacer dans le sens contraire. Malgré tout, Joss, l'œil rivé à la custode arrière, suivait avec appréhension le défilé de toutes ces carcasses automobiles. La moindre hésitation et leur voiture se fondrait définitivement dans le tas.

— La baraque verte, là-bas.

Le patron de l'entreprise les accueillit très cordialement.

— J'ai la carte grise du véhicule... Il appartenait à un chanteur de rock. Voulez-vous voir l'épave ? Ce n'est pas loin.

Ils suivirent en sautant par-dessus les flaques d'eau. Mike pensait qu'il y avait toujours des flaques d'eau dans les cimetières de voitures.

— Voilà.

La chose verte et tire-bouchonnée qu'il leur montrait avait pu être une Buick Riviera en effet. Mais elle pouvait également représenter n'importe quelle autre marque, et même autre chose qu'une voiture.

— Chanteur de rock, avez-vous dit ?

— Oui. Il l'avait achetée voici trois mois.

— Neuve ?

— Bien sûr.

Ils s'inclinèrent tous les trois pour prendre congé. La piste n'était pas la bonne.

CHAPITRE VII

Dès qu'elle fut dans la rue, Paola questionna :

— Alors ?

Elle venait de passer deux heures épouvantables à attendre le résultat de leur petit complot.

— Mais réponds !

— Doucement. Dis-moi tout d'abord ce que ça sent ici, dans cette rue bordée de résidences ultra-chics.

— Tu es fou ! Je brûle de savoir ce que tu as découvert dans la chambre de mon oncle et...

— Renifle.

Haussant les épaules, elle était sur le point de se fâcher, mais elle finit par obéir, récidiva et fronça le sourcil.

— Ça sent comme chez un marchand de fruits... Les halles au petit matin.

— Tu connais les halles au petit matin ? s'étonna-t-il d'un air soupçonneux.

— Bien sûr. J'ai vécu, moi, avant de te connaître.

Ils finirent par éclater de rire.

— Bon, ça sent comme dans les halles au petit matin, et alors ?

— Tu n'as pas remarqué que chez toi...

— Dis donc, que veux-tu insinuer ? Maman est une ménagère exceptionnelle et je ne permets pas...

— Tout doux, tout doux. Ton frère et ton oncle transportent cette odeur sur eux. Cette odeur du fruit en fermentation vient du mélange maïs broyé et sucré que l'on laisse mijoter quelques jours avant de le coller dans un alambic. Résultat : de l'alcool qu'il doit parfumer avec un produit chimique de son secret. Il doit pouvoir obtenir des whiskies de toutes sortes, des bourbons également.

Paola se frappa le front.

— J'y suis. Les bouteilles. Mon frère lui ramène des tas de bouteilles de whisky. Une fois, je l'ai surpris avec son cartable bourré. Ainsi nous fabriquons du whisky de contrebande chez nous, et mon frère est devenu un bootlegger.

— N'exagérons rien.

— Toi, tu es bon. En ce moment, tu devrais être en train de courir ventre à terre pour t'éloigner d'une telle famille. Au lieu de quoi, tu me répètes de ne pas exagérer.

Il lui prit le bras.

— Écoute. Je t'aime.

— Tu n'es pas obligé d'épouser toute la famille.
— Mais si. Chez moi aussi, ils ont leurs défauts. Tiens, mon père, il est gaulliste.

Elle fit la moue.

— Et ma mère a un faible pour la bénédictine. Chaque soir, après le repas, elle en boit un grand verre.

— Si grand que ça, murmura-t-elle avec des larmes dans les yeux.
Géné, il sourit.

— Enfin, un petit verre.

— Ce ne sont pas des défauts bien graves, fit-elle à voix basse.

— Bon, il y a le frère de maman. Un oncle, mon oncle. C'est mieux qu'un grand-oncle, non ? Il a fait une faillite frauduleuse. Six mois de prison avec sursis. C'est grave, ça, très grave. Jusqu'à présent, ton oncle n'a jamais été condamné...

— Tu crois ?

— Mais bien sûr. Sinon Interpol aurait l'œil sur lui. Et la police française, alors. Elle n'aime pas beaucoup les Américains suspects. Déjà les Américains qui n'ont jamais rien fait de mal... Alors tu penses que s'il avait fait de la prison... Vous auriez déjà eu la visite des flics.

— N'empêche qu'il faut arrêter ça. Enfin, mon frère Pietro. Ils sont capables de le fourrer dans une maison de correction.

— Pour quelques bouteilles vides ?

— Mais il doit vendre les pleines.

Laurent secoua la tête.

— Ça, nous n'en savons rien, et je suis persuadé que ton oncle ne lui confierait pas un tel rôle.

— Mais, tout cet alcool qu'il fabrique, il faut bien qu'il en fasse quelque chose, non ? Et ces curieuses plantes en pot ?

— Je n'ai pas eu le temps de voir. Il faudrait que tu m'en procures un échantillon.

— J'essayerai. Mais je suis décidée à faire quelque chose. Je vais y réfléchir. Il faut que l'oncle Kusko s'en aille. Je l'aime bien, mais tant pis. Pour la dot, on s'en passera.

L'étudiant en médecine sursauta.

— La dot ?

— Kusko a laissé entendre à papa que pour notre mariage il se montrerait très généreux.

— Généreux ?

Laurent s'étouffait.

— Avec l'argent de son alcool de bois ? Cet empoisonneur public aurait le culot de nous filer l'argent de la honte !

Du coup, Paola monta sur ses grands chevaux. Elle s'écarta de lui avec rage.

— L'argent de la honte ? Non mais, dis donc, neveu de failli ! Mon

oncle n'a jamais fait de prison, lui, même avec sursis.

Les dents serrées, il riposta :

— Il aurait mieux valu.

— Et ma mère ne boit pas de bénédictine.

Il haussa les épaules, puis commença de sourire.

— Mais ton père est aussi gaulliste.

— Laisse-moi.

Gentiment, il voulait lui reprendre le bras.

— On est bête de se disputer pour ça... On n'est sûr de rien.

— Dis donc, l'alcool, il le fabrique, oui ou non ?

— Oui, concéda-t-il, bien sûr, qu'il le fabrique, mais ça ne veut pas dire qu'il le vend. Peut-être qu'il cherche à créer une marque originale qu'il lancera à son retour à Cincinnati.

— Alors, tu accepterais son argent ?

Il préféra se taire, mais Paola insistait :

— Oui ou non ?

— Écoute, tout ça, ce sont des paroles en l'air. Ton père a peut-être compris de travers. Nous en parlerons plus tard. Mais avec ou sans dot, tu sais bien que c'est toi que j'aime.

Elle consentit à sourire mais s'écarta encore lorsqu'il voulut l'embrasser.

— Tu vas chercher un moyen pour que mon oncle Kusko cherche un autre domicile ?

— Promis.

— Je suppose qu'il ne renoncera jamais à ce genre d'activité. Alors, autant le faire partir. Mais il faut quelque chose de bien au point. Une ruse parfaite.

Il l'embrassa longuement, puis regarda l'heure.

— Bon sang ! Il faut que je sois à l'hôpital dans moins d'une demi-heure. Vite, filons au métro.

Tout en marchant, ils réfléchissaient aux moyens efficaces.

— J'ai vu que la cuve de fermentation était reliée à un conduit de cheminée. Bonne précaution, sans quoi ils s'intoxiqueraient vite. Les vapeurs les saouleraient. L'alambic lui-même est relié à ce conduit, mais ne doit marcher que dans la journée tandis que la fermentation elle, une fois engagée, ne peut s'interrompre.

— Alors ?

— Si on bouchait le conduit. Juste un moment. L'oncle serait obligé de sortir dans un état assez inquiétant qui ouvrirait l'œil de tes parents.

— Et mon frère ? Tu y penses ?

— Cette nuit-là, il pourrait coucher ailleurs. Il faudrait trouver un moyen.

Mais Paola secouait la tête.

— C'est trop dangereux.

— Mais juste un moment. Une demi-heure. De quoi affoler tout le monde et rendre la situation irrévocable.

— Non, je ne veux pas.

Il l'embrassa.

— Tu as raison. N'y pensons plus. Comme tu dis, c'est peut-être dangereux, ce truc-là. Dis donc, regarde ceux-là.

Une 2 CV arrivait vers eux en sautillant. À son volant, un type blême se cramponnait, tandis que ses deux autres passagers montaient et descendaient en cadence.

CHAPITRE VIII

Ce soir-là, Kusko et Pietro mettaient du whisky en bouteille. L'opération, parfaitement organisée, s'effectuait sans heurt. L'oncle procédait par ordre, marque après marque. Il emplissait les bouteilles jusqu'à un doigt du niveau normal, et c'est alors qu'intervenait une manipulation délicate.

Kusko prenait dans une boîte pharmaceutique une ampoule de contenance moyenne. Il en sciait soigneusement les deux bouts, se hâtait d'en boucher une extrémité. Ensuite, il laissait tomber quelques gouttes du mystérieux liquide dans chaque bouteille.

— Ceci est du parfum Cutty Sark. Il m'a fallu des années pour le doser à point.

Pietro, que les vapeurs d'alcool commençaient d'entêter, demanda d'une voix pâteuse d'où venaient les ampoules.

— Ça, fiston, je ne peux te le dire. J'en ai encore quelques boîtes, mais il faudra que je renouvelle le stock en écrivant à mon associé à Cincinnati. Sans ces ampoules, pas de whisky. Le reste ne donne qu'un à-peu-près sans saveur.

— Tonton ?

— Oui, fiston, je t'écoute.

— Si je comprends bien, Cincinnati, c'est drôlement mal fréquenté.

Kusko se redressa.

— Crois pas ça, fiston. Une ville bien pépère. C'est pourquoi j'y suis venu. Et puis l'air de New York commençait à devenir malsain pour moi.

Puis il préféra changer de sujet.

— Pour les bouteilles, ça va de plus en plus mal, fiston. Celles aux étiquettes impeccables deviennent rares. Tiens, chez les Duray-Didot, le valet s'est plaint qu'elles poissaient.

— Oh ! celui-là ! fit Pietro. Il est plus enquinquant que ses patrons et c'est pas peu dire.

— J'ai passé une légère couche de paraffine sur ces bouteilles-ci. Ça protégera un peu. Mais si ça continue, il faudra trouver des étiquettes à acheter. Et ça, ça risque d'être plus compliqué.

Kusko rebouchait ensuite ses bouteilles avec un soin délicat.

— Notre chance, c'est que la plupart des gens possèdent des flacons en cristal taillé pour le whisky et que bien rares sont ceux qui mettent directement la bouteille dans leur bar. Du moins dans ce quartier. Ma clientèle est très chic. À Cincinnati, c'était différent, mais là-bas les bouteilles impeccables ne manquaient pas. J'avais un service de

récupération qui fonctionnait admirablement... Il fonctionne toujours d'ailleurs pour mon crétin d'associé...

— Tonton ?

— Ouais ! fiston.

— Il y a longtemps que tu ne m'as pas parlé de Chicago, de la prohibition et des gangsters, fit Pietro en dodelinant de la tête.

Assis sur son lit, il luttait contre le sommeil.

— Eh bien ! en 1930, j'ai bien failli sauter avec la distillerie que j'avais installée à côté d'une fabrique de confitures. Tout allait très bien au point de vue camouflage, et les alambics fonctionnaient jour et nuit surveillés par une équipe de première. Pour ne pas attirer l'attention par une trop forte consommation de gaz de ville, on chauffait avec du charbon que me livrait un certain Miles. Tu m'écoutes ?

— Miles, répéta le garçon d'une voix lointaine.

— Ouais ! Seulement, le salopard avait vendu la mèche à un certain Ruggy qui travaillait pour la bande d'Al Capone. Un beau jour, il nous livre le charbon. En sacs. J'ai tout de suite vu qu'il avait un petit air bizarre.

Il s'interrompit pour regarder son petit neveu. Pietro en eut conscience et ouvrit grands ses yeux.

— Tu dors, mon gars.

— Non. Continue. Miles avait un drôle d'air.

— Ouais ! Dès qu'il a eu tourné les talons, j'ai dit à mes gars qu'on allait trier son charbon. Manière. Ils n'étaient pas très contents, mais je leur ai allongé deux dollars supplémentaires pour le temps qu'on y passerait et on s'est mis au travail.

En même temps, il plaçait les bouteilles dans un sac de plage, devant livrer le lendemain matin à Geneviève, la femme de chambre des De Panelières, qui se chargeait de la répartition dans le quartier.

— C'est un petit gars débrouillard qu'on appelait Jack-John qui a découvert le truc. Dans le charbon, peintes en noir, il y avait des cartouches de dynamite, ouais ! mon gars. De quoi pulvériser la distillerie et une partie de l'usine de confitures. On en a trouvé dans chaque sac. Des fois que le truc ne fonctionne pas tout de suite, ils avaient pris leurs précautions. Bien sûr, après ce coup manqué, plus moyen de retrouver mon livreur de charbon, Miles. J'avais gardé tous les explosifs. Un beau jour on me signale qu'il possède un entrepôt sur la route d'Eyaston. On y est allé avec mes gars. Justement un jour où Miles s'y trouvait avec seulement un employé. En nous voyant... Mais dis donc, tu dors ?

— Non, tonton. Je t'écoute, tu sais ?

— En me voyant, Miles est devenu pâle comme la mort et il a essayé de nous échapper. On l'a chopé dans un coin.

Pietro s'éveilla un peu pour la conclusion.

— Et alors ?

— Je lui ai montré les cartouches. « Tu reconnais ça, hein ? » lui ai-je dit. Il tremblait et suppliait de ne pas lui faire de mal. D'après lui, c'était le Rugby qui l'avait obligé, sous la menace, à les déposer dans nos sacs de charbon.

— Et l'employé ?

Kusko gratta ses boucles d'un blanc laiteux, d'un air embarrassé.

— Je sais plus. On l'a peut-être enfermé dans l'entrepôt. Mais, Miles, on l'a attaché sur une chaise dans son bureau vitré. Un gros poêle encombrait l'endroit. Un de ces poêles en faïence comme dans le bon vieux temps. Mes gars ont allumé du feu dedans et sont allés chercher du charbon pour le faire rougir. Miles hurlait tellement qu'on avait dû le bâillonner.

Cette fois, Pietro était bien réveillé.

— Vous vouliez lui griller les pieds ?

— Dis, fiston, protesta son oncle, on n'est pas des sauvages, nous. Non. J'ai trouvé une boîte en fer dans laquelle j'ai mis la dynamite. « Tu vois, Miles. Je mets la boîte dans le poêle. Bientôt le feu l'atteindra. Et tout pétera. Ça nous donne un quart d'heure pour nous trouver en plein Chicago lorsque ça arrivera. »

Kusko se mit à rire.

— Ligoté sur sa chaise, bâillonné, il arrivait à se démener comme un écureuil dans une cage.

— Vous l'avez fait ?

— Ouais ! dit Kusko. On l'a fait.

Pietro avait les yeux grands ouverts cette fois et il regardait son oncle avec un grand respect.

— Et alors ?

— Il attend toujours l'explosion. On avait remplacé les cartouches par des bouts de bois. Miles a eu tellement peur durant la bonne demi-heure qu'il lui a fallu pour se libérer, qu'il a pris une décision irrévocable. Il a tout vendu et a quitté Chicago.

Comme s'il avait attendu cette dernière précision pour s'abandonner au sommeil, Pietro s'allongea complètement. Kusko s'approcha du lit pour le couvrir avec des gestes très doux. Puis il alla ouvrir la fenêtre pour aérer la chambre. Respirant l'air frais de la nuit, il se mit à réfléchir. Mike, Lou et Joss devaient se trouver à Paris et le cherchaient. Pour l'instant, ils ignoraient qu'il habitait chez Giuseppe Particci. Ces trois imbéciles pataugeraient un bon moment, mais ne renonceraient pas pour autant. Trois brutes avec lesquelles on ne pouvait guère discuter. Les trois hommes tiraient avant de parler. Et ils estimaient que Kusko les avait roulés.

Au même instant, les trois inséparables se prélassaient à l'arrière

d'un taxi, une confortable D.S., et trouvaient la vie beaucoup plus agréable. Mike essayait d'échapper à l'obsessionnelle 2 CV, mais, parfois, malgré lui, son pied battait la mesure comme sur un accélérateur invisible.

Comme toujours, Lou posait des questions. Cette habitude remontait à sa plus tendre enfance, où il s'interrompait de téter pour pousser des grognements interrogatifs auxquels personne ne répondait. Plus tard, entre un père alcoolique et une mère sourde et muette, il avait continué avec un désespoir résigné.

— La ferme, répondait son père.

— Gnou gnou, ajoutait sa mère.

Il se rattrapait auprès des professeurs à l'école du quartier, auprès de l'assistante sociale, qui le renvoyait aux enquêteurs sociaux qui, eux-mêmes, s'en débarrassaient auprès des *cops*. Et Lou posait des questions aux *cops*, oubliait les baffes qu'il recevait en échange pour poser une autre question. Il avait lassé tout le monde. En prison, les gardiens le flanquaient seul dans une cellule.

Or, ses deux amis se montraient d'une patience d'ange envers lui. Pour la première fois, Lou avait rencontré des hommes acceptant de lui répondre. Il faut dire que ses questions n'étaient jamais très compliquées et n'engageaient aucune prise de responsabilité.

— T'es sûr du tuyau ?

— Oui, dit Joss. Sûr. Des gars se réunissent dans un appartement du Quartier latin pour fumer de la marihuana. Connaissant Kusko, vous pensez bien que le vieux renard a dû s'insinuer dans le trafic.

— On va le trouver là-bas ?

Joss eut un regard miséricordieux pour Lou.

— Quand même pas. T'imagines pas que le vieux nous attend tranquillement pour qu'on le flingue. Ce sera plus duraille que ça, et nous en avons pour plusieurs jours encore. Mais nous l'aurons, affirma-t-il avec force.

— Comment qu'on l'aura ! dit Lou.

Il donna un coup de coude à Mike, l'arrachant à une rêverie douloureuse.

— Hein ?

— On l'aura. T'es pas d'accord ?

— Si, bien sûr. Bon sang, je m'étais endormi au volant de cette damnée bagnole qui foutait le camp dans toutes les directions.

— Il est temps qu'on en finisse, fit Joss du bout des lèvres. Mais on a déjà mis cinq cents dollars dans cette carcasse. Il en reste pas lourd et tant qu'on n'a pas retrouvé le vieux, il faut faire attention.

— C'est ici, dit le chauffeur, et ça fait douze francs.

La rue leur parut familière. Sombre, à peine éclairée aux deux extrémités, le pavé luisant et gras, une forte odeur de fermentation

montant des poubelles, elle réjouit Lou.

— Dis donc, on se croirait chez nous.

— Le 17, dit Joss. Trouvez-moi le 17. Oubliez pas qu'il y a un mot de passe. Heureusement que mon copain m'a refilé ce tuyau.

Joss, dont les relations étaient nombreuses, avait retrouvé à Paris plusieurs gars de l'organisation. Des types importants qui surveillaient une grande opération. Parmi eux, un copain de Joss, qui avait bien voulu lui fournir quelques tuyaux sur la vie nocturne et clandestine de Paris.

— Si on échoue ici, l'espoir sera mince, annonça-t-il en marchant les deux mains dans les poches. Mon pote n'a pas pu me rencarder sur le faux whisky. Juste sur la drogue.

— Voilà le 17, dit Mike.

— Frappe.

Il le fit avec discrétion, puis beaucoup plus fort lorsqu'il se rendit compte que ça ne marchait pas. Il finit par ouvrir et, dans la vague lueur venant de la rue, découvrit l'escalier qui montait raide vers le premier. Au rez-de-chaussée, il n'y avait que l'escalier.

— On y va, dit Joss.

Sur le palier, tandis que Mike battait son briquet, il frappa à la seule porte visible. Puis le briquet fut éteint par un courant d'air et une voix demanda :

— Que voulez-vous ?

— Nous venons pour le *happening* : « la détresse sociale dans la civilisation des loisirs ».

— Bien, entrez.

Ils se retrouvèrent dans un hall faiblement éclairé par une ampoule de dix bougies.

— Déchaussez-vous.

— T'es sûr qu'on n'est pas à la mosquée ? demanda Lou à voix basse en contemplant les dizaines de paires de chaussures rangées sur des étagères.

— Obéis, souffla Mike.

Joss examinait le portier. Ce dernier arborait une chemise de nuit style 1900, un bonnet de nuit et des moustaches en guidon de vélo.

— Dans la seconde pièce, vous vous déshabillerez.

Les trois hommes se regardèrent, interloqués.

— Foutons le camp, Joss, dit Mike. Il y a gourance, et ces gars-là tiennent un coupe-gorge.

— Vous pourrez garder vos sous-vêtements si vous y tenez, dit le portier impassible.

— Pourquoi on se déshabille pas ici puisqu'on s'y déchausse.

— Parce qu'il n'y a pas de portemanteau.

Cette logique les confondit, et ils passèrent dans la pièce voisine où

une fille, en soutien-gorge et en culotte, ses cheveux très longs partagés en deux traînées blondes coulant l'une sur son ventre l'autre dans son dos, les accueillit.

— Tenez, messieurs.

Elle leur tendit trois cintres.

— Ils sont faux, chuchota Mike.

— Les seins ? demanda Lou.

— Non, les tifs.

Les yeux de la fille s'arrondirent soudain. Lou portait un caleçon orné de roses, grandeur naturelle. Mike, lui, depuis qu'il souffrait de rhumatismes, ne se séparait de son caleçon long que vers la mi-juin. Joss glissait son portefeuille dans la poche du sien qui découvrait ses jambes poilues, un peu torsés.

— Dix francs chacun, annonça la fille. Plus cinq francs pour une cigarette. Vous pouvez en avoir trois pour mille francs.

— Nous sommes trois, riposta Joss, ravi.

— Ensuite. La première coûte cinq cents francs.

Ils payèrent. La fille passa devant eux et ouvrit une porte.

— Entrez dans le sas.

Ils se pressèrent les uns contre les autres, enrobant la fille de chair américaine.

— À cause du bruit, expliqua-t-elle. Maintenant, allez-y.

D'un geste sec, elle libéra la deuxième porte, et ils furent projetés dans une orgie de bruit, de lumière et de mouvements. Personne ne fit attention à leur entrée. Le spectacle était sérieusement entamé et chacun y participait avec ardeur.

Lou posait ses questions, mais pour une fois personne ne lui répondait, attendu que personne ne pouvait l'entendre. Il ferma la bouche et tira sur sa cigarette de marihuana.

Au centre de la pièce, se trouvait une sorte de bateau figuré par des panneaux de carton. À son bord, des filles à moitié nues, et des hommes qui ne l'étaient pas moins, paraissaient se prélasser. D'autres dansaient sauvagement ou son d'un électrophone. Une fille vidait le contenu d'une bouteille de champagne sur la tête chauve d'un gros type complètement rond.

Tout autour du bateau et figurant certainement la détresse sociale, des hommes et des femmes rampaient, se contorsionnaient, se vautraient les uns sur les autres. Tout le monde fumait des cigarettes à la marihuana et l'atmosphère de la pièce pourtant immense, une sorte de grenier, devenait irrespirable et contribuait à l'ivresse collective.

Lou, le premier, réalisa. Il s'avança, se jeta à quatre pattes aux côtés d'une jolie fille brune, et se mit tout de suite dans la peau d'un pauvre Brésilien mangeant de la terre à pleines poignées. Sa composition parut fort appréciée.

Mike se cramponna à Joss et lui hurla dans le creux de l'oreille :

— Ils sont dingues ?

Joss haussa les épaules.

— Foutons le camp ! On nous a mal renseignés. Kusko n'a jamais mis les pieds dans ce bazar.

Lou, renversé sur le dos, gigotant des quatre pattes, hurlait à la mort en se massant le ventre. La fille brune, compatissante, lui caressait le front.

Pendant ce temps, le bateau en carton fendait lentement la multitude. Il en tombait des objets divers figurant les restes d'une classe repue sur lesquels les pauvres hères se précipitaient. Beaucoup avaient enroulé leur maillot de corps en guise de turbans, et s'efforçaient de faire saillir leurs côtes sous leur peau richement nourrie.

— Faut récupérer Lou, dit Mike. On va aller poser des questions à la gonze du vestiaire et au portier.

Mais Lou avait disparu dans la multitude, et Mike, qui venait de se lancer à sa poursuite, fut également englouti. Joss connut un moment de panique, se demanda si ce n'était pas un coup des autres. Les autres pouvant s'appeler successivement, indifféremment et simultanément les flics, les rivaux, les ennemis inconnus et connus, Kusko.

— Venez, lui cria un petit moustachu portant lunettes. C'est le moment où la révolte gronde. Nous allons nous lever et massacrer ceux du bateau. Pas de pitié !

— Pas de pitié ! hurlèrent une demi-douzaine de gars dans le tumulte.

Entraîné par le mouvement, Joss se retrouva bientôt en pleine mêlée, se rendit compte qu'on lui tapait dessus à coups de poing et à coups de pied. Il riposta, et, d'un seul coup, étendit le premier qui se présentait.

— Vive la révolution ! hurla-t-on dans son dos.

Il récidiva, se frayant un passage dans l'approximative direction prise par ses deux amis. Des femmes tordaient leurs mains et se jetaient par-dessus bord.

Au premier coup de matraque, Joss tomba.

CHAPITRE IX

Joss tâtait le sommet de son crâne tout en écoutant le récit de Mike. Lou, qui avait reçu un coup de poing en pleine mâchoire, ne pouvait plus articuler un seul mot. Les trois hommes venaient de se réunir dans la chambre d'hôtel de Joss.

— On s'est fait ficher dehors comme des malpropres, disait Mike. Toi, tu étais dans les pommes et Lou ne pouvait plus en articuler une. En te portant, nous sommes arrivés à un carrefour. Il y avait une station de taxis, mais pas un n'a voulu nous embarquer. Ils croyaient que tu étais fin rond et ne voulaient pas d'histoires. On a fini par trouver un banc où Lou et moi t'avons installé. Lou est resté auprès de toi, tandis que je prenais un taxi pour aller la chercher.

Joss releva la tête.

— Tu es venu la chercher ?

— Ouais ! J'ai traversé la moitié de Paris seul à son volant. Ah ! la fille de garce !

Lou réussit à conclure :

— On est tous rentrés.

Le téléphone sonna, et Joss décrocha. Les deux autres virent son visage se durcir.

— Ouais ! un tuyau comme hier, peut-être.

Furieux, il expliqua ce qui leur était arrivé la veille.

— Et pas moyen de savoir où ils se procuraient la came... Une bande de dingues, oui... Du théâtre, ça ? J'étais jamais entré dans un théâtre, mais c'est bien la première et la dernière fois. Mon avis aussi, tu aurais pu nous prévenir.

Il écouta d'un air méfiant.

— Du côté de Neuilly, dans un quartier chic ? Un copain à toi qui passe de temps en temps dans le coin... Bon, merci. On va aviser, les deux autres et moi.

Il raccrocha, l'air gêné.

— C'est mon copain.

— Avec un bon tuyau, je suppose, fit Mike avec une trop grande amabilité.

— Hon, hon !

Lou se lança dans un discours incompréhensible. Ils durent en attendre la fin.

— La voiture serait dans la rue de Neuilly, un quartier très chic aux résidences luxueuses. On risque rien d'aller faire un tour.

— Si, rugit Mike. Moi je risque au volant de la sauterelle. Je

marche, à une condition, que Lou prenne le manche.

L'intéressé se mit à gémir en se tenant la mâchoire. Joss essaya la conciliation.

— Mike, c'est toi le plus valide. Mon crâne est comme une chaudière sous pression.

— Rien à faire, dit Mike. Je préfère aller me coucher. Ou alors, prenons un taxi.

— Mais si le tuyau est bon, nous aurons besoin de la voiture pour surveiller le coin. On ne va tout de même pas faire le pied de grue.

Mike secouait lentement la tête de gauche à droite.

— C'est bon ! hurla Joss. Je conduirai. Allez, vous deux, en route ! On démarre tout de suite.

Le muflle menaçant, Joss s'installa au volant. Sur le trottoir, Lou et Mike se poussaient mutuellement vers la place du mort. Ils finirent par monter tous les deux à l'arrière.

Tout de suite, Joss comprit que, pour obtenir un bon résultat, il fallait conduire accélérateur au plancher, freiner très sec aux feux rouges et repartir de même.

— Lou, cria-t-il alors qu'il fonçait à plus de quatre-vingts à l'heure dans une rue très étroite, Lou, le plan de Paris doit se trouver sur la banquette arrière.

— J'y vois rien, répondit Lou.

— Comment, tu n'y vois rien.

— Je ferme les yeux. Te fâche pas, Joss, mais c'est beaucoup mieux les yeux fermés.

— J'ai le plan, dit Mike d'une voix mal assurée. Mais si tu veux mon avis, à cette allure...

— Veux-tu que je te refile le manche ?

Mike préféra se taire. Il feuilleta le plan, repéra leur direction. Après quoi, il se tourna vers Lou qui fermait les yeux avec tant de force que son visage en était tout crispé.

Un arrêt brutal le projeta en même temps que Lou contre la capote qui craqua sinistrement.

— Une sacrée mécanique quand même, et des freins... Bonne tenue de route également. Faudrait voir à la ramener au pays. Elle peut toujours servir.

— Oui, ricana Mike. De cage à lapins. C'est bien qu'ici, à Paris, on est obligé, mais pour la ramener à New York, compte pas sur moi.

Dix minutes plus tard, Joss freinait sec pour la vingtième fois.

— Regardez.

— Buick Riviera de couleur verte. Et le numéro qui correspond ! hurla Mike.

Lou consentit à ouvrir les yeux.

— Pile dessus. On est des vernis. Je vais faire le tour du pâté de

maisons. Inutile d'attirer l'attention.

Lou referma les yeux. La boucle terminée, Joss se rangea le long du trottoir, à une cinquantaine de mètres de la Riviera.

— Faut aller aux nouvelles, dit Joss. Vous allez m'attendre ici sans bouger.

— Ça risque pas, dit Lou.

Joss boutonna sa veste, vérifia la bonne allure de son feutre avant de se diriger vers la grosse voiture. Il la dépassa lentement, alla jusqu'au bout de la rue, puis revint.

— Quand je pense que ce salaud de Kusko se trouve dans le coin, grondait Mike entre ses dents.

Lou, qui parlait de mieux en mieux à la suite des derniers chocs émotionnels, ricana :

— Tu crois qu'on va découvrir sa plaque avec son nom dessus ? M. Kusko, spécialiste en faux whisky et en escroqueries. Tu connais son véritable nom, toi, à Kusko ?

— Non. On l'a toujours appelé Kusko sans chercher plus loin. Tu crois que c'est un surnom ?

— Ouais ! Et Joss va avoir bonne mine de se présenter chez un concierge en demandant M. Kusko.

Après avoir imperceptiblement hésité devant l'entrée de la luxueuse résidence, Joss se dirigea vers la loge du concierge. Giuseppe Particci, en train de faire ses comptes, le vit arriver. L'élégance un peu trop voyante de l'inconnu l'alerta.

— Un représentant. Z'ont du culot tout de même.

Maugréant, il se leva et alla attendre sur le seuil de sa loge.

— Bonjour, dit Joss, en s'efforçant de mater son accent américain. Je voudrais vous demander un petit renseignement.

Giuseppe attendait, peu encourageant.

— Je cherche un ami. Et je viens d'apercevoir sa voiture dans la rue. Particci ne réalisa pas encore.

— Une Buick Riviera... verte.

Le premier réflexe de Giuseppe faillit être catastrophique. Sa main agrippa la porte, comme s'il allait la refermer à la volée. Joss ne parut s'apercevoir de rien.

— Un bon copain à moi... Kusko... J'ai pensé qu'il habitait maintenant dans cet immeuble.

— Pas de Kusko ici, fit Giuseppe le souffle court et la voix rationnée.

— Vous savez pas où je pourrais...

Faisant un effort surhumain, le concierge haussa les épaules avec une désinvolture qu'il était loin d'éprouver.

— Cette bagnole se trouve dans la rue depuis pas mal de temps. J'ai l'impression qu'elle est abandonnée.

— Depuis combien de temps ?

— Plusieurs semaines.

Joss sortit ses cigarettes et également un billet de dix francs.

— Vous fumez ?

— Pas des américaines, merci, grogna Giuseppe.

L'autre tortillait son billet de dix francs.

— Vous n'auriez pas vu mon copain, des fois ? Un grand, pas tout jeune, le teint recuit et les cheveux blancs tout frisés. Comme s'il s'était collé de la laine sur le crâne. L'accent italien... Vous voyez ce que je veux dire.

— Certainement, monsieur, fit Giuseppe en s'efforçant de parler comme le valet des Duray-Didot, et craignant par-dessus tout que l'autre ne remarque son accent napolitain.

— Vous ne l'avez pas aperçu dans le coin ?

— Non, monsieur. Je l'aurais remarqué.

Joss fronça les narines.

— Y a des pommes qui cuisent dans votre four ? J'ai l'impression qu'elles sont en train de cramer.

Une forte odeur de caramel trop cuit paraissait sortir de la loge.

— Excusez-moi, monsieur, je vais voir.

— Attendez. Prenez ça... Je repasserai si jamais vous avez du nouveau. C'est ennuyeux, un si bon copain. Je voudrais pas quitter Paris sans lui avoir souhaité un petit bonjour.

Giuseppe recula dans la loge. Il s'inclina une fois encore avant de refermer. Il guetta le départ de l'Américain, attendit qu'il ait franchi le porche pour se précipiter en hurlant :

— Alerte, alerte ! Ils sont là.

Tout de suite, il fonça en direction de la chambre conjugale, fouilla frénétiquement dans l'armoire puis sous le lit, et enfin dans un placard. Il en tira une carabine de chasse de petit calibre, vestige vieux de dix ans. À cette époque, Julia et lui avaient été engagés comme gardiens dans une propriété de l'Yonne, et il s'amusait à chasser les petits oiseaux en hiver.

L'arme au poing, il se précipita vers la chambre de son oncle, y tambourina bien qu'il ne soit pas onze heures.

— Alerte, alerte ! Ils sont là !

Kusko vint lui ouvrir au milieu d'une épaisse fumée que la fenêtre grande ouverte n'arrivait pas à absorber. Dans son émoi, Giuseppe n'y prêta guère attention et se mit à tourner en rond dans la chambre.

— Vous entendez ? Ils sont là. Armez-vous. Ne sortez pas. Ils ont vu la voiture. Ils vont revenir. Un grand sec avec l'accent américain et le chapeau à la gangster. Pas convaincu. Ils vont chercher dans toute la rue. Apprendront que la voiture appartient à mon oncle. Que je suis son neveu et que vous êtes ici. On appelle la police ? Non, puisqu'ils

n'ont encore rien fait. Et les enfants ? Julia, qui est dans l'escalier. Ne me regardez pas ainsi. Ils sont là, dans la rue. À l'affût. Pietro. Ils vont me le prendre. En otage. Paola. Je vais téléphoner. Qu'ils le gardent à l'école, qu'elle reste à son institut. Écoutez, mon oncle. Ce n'est plus possible. Nous sommes perdus.

Kusko s'approcha de l'alambic et secoua la tête :

— Au moins quinze litres de perdus. Un mauvais réglage de la flamme, une minute d'inattention et tout a brûlé. Au moins deux jours de travail pour tout nettoyer.

Giuseppe se raccrocha à son bras.

— Ils sont là.

— Je sais. Je t'ai entendu. Et de la façon dont tu as hurlé toute la rue a dû entendre. Et s'ils sont à proximité, eux aussi ont dû entendre. Qui est venu ?

— Un grand. Chapeau mou. Nez cassé, yeux bleus.

— Joss, le chef.

— Le chef ? J'ai eu affaire au chef. Directement ? Tu ne te trompes pas ?

— Mike est plus petit et très épais. Lou a été opéré d'un bec de lièvre autrefois. Il a une cicatrice entre menton et lèvres.

— C'est bien le chef alors, reconnu Giuseppe accablé. Et c'est un homme qui a l'œil. Maintenant, il me reconnaîtra n'importe où.

— D'autant plus que tu me ressembles, dit tranquillement Kusko en contemplant son alambic.

Son neveu sursauta.

— Je te ressemble, moi ? C'est la meilleure, ça. Impossible. Je n'ai jamais ressemblé à mon père et tout Naples le disait. D'ailleurs, ça ne plaisait pas à mon père et il voyait rouge. Exactement comme je te le dis. Je n'ai rien des Particci, moi.

— Si, le nom.

— Oui, le nom. Un petit nom de rien du tout. Un nom que l'on doit trouver à dix mille exemplaires, que dis-je, dix mille, cent mille exemplaires en Italie.

— En Italie, dit Kusko suavement. Pas en France.

Excédé, Giuseppe jeta sa carabine sur l'un des lits, croisa ses bras et s'efforça à la sévérité.

— Mon oncle, il faut partir. Ma famille et moi, nous avons été très heureux de t'accueillir à ton retour de Cincinnati, mais, tu le comprendras très bien, il est impossible que cette hospitalité se prolonge au moment où...

— Viens m'aider.

Il désignait l'alambic.

— J'ai dévissé le serpent. Prends la poignée et aide-moi à le transporter sur ces journaux entassés là-bas.

Giuseppe saisit la poignée, la lâcha en hurlant de douleur.

— Ça brûle.

— Prends ton mouchoir.

— Non.

— Alors, prends le mien. Après des années de chauffe, je ne crains plus le chaud, moi.

Ils transportèrent la chaudière avec la plus grande peine.

— Au moins cinquante kilos, haleta Giuseppe. Et c'est ça qui a cramé.

— Ouais ! dit Kusko. La fabrication est arrêtée pour deux jours au moins.

— La fabrication ?

— L'expérience je veux dire.

— De toute façon, l'expérience... Les trois types sont dans la rue et ne vont pas tarder à revenir.

— Si tu crois que ces guignols vont m'empêcher de continuer. Écoute, Giuseppe. Sais-tu ce que nous allons faire ?

Plein d'espoir, le concierge secoua la tête.

— Non, mon oncle, mais je suis prêt.

— Nous allons passer la chaudière au-dehors. Ta femme ne va jamais dans le petit jardin. Je pourrais mieux la récupérer qu'ici, dans cette chambre au parquet ciré.

— Oncle Kusko !

— Tu n'es pas d'accord ?

— Toi et ta chaudière, allez au diable ! Est-ce que tu te rends compte que ces trois gangsters te cherchent, là dans la rue, qu'ils sont prêts à tout et que ma femme et mes enfants sont en danger ?

— Passons la chaudière par la fenêtre.

Ils peinèrent comme des débardeurs pour y parvenir.

— Aide-moi à dévisser les écrous à molette.

— C'est pas possible, tu le fais exprès. Imagine que ces types reviennent en douce, pénètrent dans la loge pendant que nous sommes ici. J'ai laissé ma carabine sur le lit.

— Elle est chargée ?

— Non, mais quand même...

— Tant mieux, à cause de Pietro. Avec les enfants...

Une odeur épouvantable monta de la chaudière ouverte et les deux hommes reculèrent précipitamment.

— Les habitants du coin vont être contents. Zone résidentielle, tu sais ce que ça veut dire ? Sans odeur et sans bruit.

— Dans dix minutes, ce sera fini. Il n'y a qu'à la laisser ; je la récupérerai plus tard.

Ils passèrent dans la chambre où Kusko commença de ranger soigneusement son matériel.

— Tu as raison, fils. Je ne peux pas rester ici.

Giuseppe en fut d'abord saisi, puis regretta de s'être montré aussi dur.

— Écoute, rien ne presse. Attendons la nuit. Ils n'oseront pas nous ennuyer jusque-là.

— Depuis longtemps, j'y pensais sérieusement. Ici, ce n'est plus possible. Que dis-tu de la chaufferie.

— La chaufferie ?

Il réalisa que son oncle n'avait jamais eu l'intention de quitter la résidence.

— La chaufferie... Pourquoi pas le hall du rez-de-chaussée. Mais c'est très fréquenté, la chaufferie. Tout le monde y descend, tout le monde veut vérifier le thermostat, le niveau du fuel ou l'état des brûleurs. Tous les jours, je reçois là-bas une bonne demi-douzaine de visites.

L'œil finaud de son oncle le gêna.

— Enfin, tous les deux jours.

— Tu ne veux pas entendre parler de la chaufferie.

— Non. Écoute, tonton. Je vais te trouver un petit appartement à louer pas très loin d'ici. Un petit deux-pièces. Tu seras très bien, tu verras. Et tu pourras faire des expériences sans déranger personne.

— Ouais ! Joss et ses copains viendront m'y descendre. Ici, je suis quand même plus tranquille. Ils n'oseront pas. Je les connais moi, mes pouilleux. Le luxe les impressionne. Je suis sûr que Joss ne tenait pas debout sur ses jambes lorsqu'il est venu te parler. Ce sont des pauvres types qui prennent le moindre portier pour le chef de la police nationale. Si je vais dans un quartier moins chic, finis les complexes ! Eux, la crasse, ils aiment ça, s'y sentent à l'aise. Des cochons sur leur fumier, voilà ce qu'ils sont.

Il se tut, gratta dans sa chevelure, puis soupira :

— C'est bon, n'en parlons plus de la chaufferie. Pourtant, c'était l'endroit idéal.

— Mais non, le mazout dégage. Il y fait chaud. Très chaud. On ne coupe jamais le chauffage, les teckels du troisième et les bengalis du sixième ne le supporteraient pas.

— Bon, il y a bien un coin dans les caves.

— Non. Les jeunes de la maison les ont organisées à leur façon. Juke-box, transistors et bowling. Tu ne serais pas tranquille.

— Les garages ?

Giuseppe fit mine de réfléchir.

— Les chauffeurs s'y rencontrent souvent pour discuter, jouer aux cartes et boire un coup. Ils se douteraient de ta présence et je ne saurais où te mettre. Tout est occupé.

— Bien. Tu veux donc que je sorte dans la rue, que j'aille vers eux

les mains écartées du corps, attendant qu'ils me tirent dessus.

L'évocation fut si violente que Giuseppe en eut les yeux remplis de larmes.

— Non. Écoute, on va bien trouver quelque chose.

— Il y a des vide-ordures dans chaque appartement.

— Évidemment, se rengorgea Giuseppe, certains en ont même deux, les plus grands.

— Et combien de locaux pour les poubelles ?

— Un seul, immense, au sous-sol, mais au-dessus des garages.

Kusko l'observait de son œil rusé.

— Je parie que tu l'astiques comme un salon ?

— Le gérant, au début, venait le visiter au moins une fois par semaine. Il y a un an qu'il n'y a pas mis les pieds.

Se redressant.

— Il sait !

— Les poubelles ne dégagent pas trop ?

— Modèle super-géant, système automatique pour remplacer les pleines par les vides. Une sorte de tapis roulant. Le local est si grand qu'on peut y entreposer des tas de choses.

— Ventilé ?

— Trois gaines de bonne taille et un ventilateur qui se déclenche lorsque la température dépasse vingt-cinq degrés.

— De la place pour mes appareils, mes valises et une paillasse, alors ?

Giuseppe, qui se doutait de la conclusion, joua malgré tout l'indigné...

— Quoi, mon oncle !... Tu irais te cacher là-dedans ? Non, je ne peux accepter une telle situation. Alors, pendant que nous coucherions dans nos bons lits et mangerions la bonne cuisine de Julia, toi, tu serais là-bas avec les ordures.

— Il doit y avoir de bons restes avec tes locataires et leur façon de vivre. Quand j'avais vingt ans, j'ai fait souvent les poubelles des quartiers chics. Ça me rajeunira. Et puis la cuisine de Julia tu me l'apporteras. Nous déménagerons à la nuit.

— Mais Julia ? Il faudra que je la mette au courant.

Kusko haussa les épaules.

— Si c'est ta femme qui commande, n'en parlons plus.

— Je saurai bien la faire taire, dit Giuseppe.

Puis soudain attendri :

— Le plus malheureux, ce sera Pietro, je crois.

Joss ruminait au volant de la voiture, tandis que Lou, pour rééduquer sa mâchoire, mastiquait du chewing-gum. Mike ronflait à l'arrière depuis un moment.

— Ce type s'est fichu de moi.

Lou demanda pourquoi.

— D'abord, il a l'accent italien et il a essayé de prendre l'accent parisien. Il avait hâte de me voir partir. Comme s'il appréhendait ma visite.

— Si Kusko est chez lui, c'est normal, non ? Le vieux sait bien que nous lui courons aux trousses. Tu veux qu'on fasse une descente chez lui ? Il aura si peur qu'il nous renseignera.

Joss eut envie de le gifler.

— Pas fou, non ? Tu te crois où, dans le Bronx ? Va jeter un coup d'œil au parc et à la résidence. Les gars qui habitent là, ils allument leur cigare avec des biftons de dix dollars.

— Tu sais, fit Lou, c'est une vieille légende. J'avais un bon copain qui était spécialisé dans les faux billets pour milliardaire dépourvu de briquet. Sûr, mon gars !

Mike s'éveilla.

— J'ai la dent.

— Ça tombe mal, le coin n'est pas riche en snacks, fit Joss sarcastique.

En fait, il ne se sentait pas à l'aise dans ce quartier au luxe calme et de bon ton. Même les bonniches les regardaient comme des déchets. Mike fit sauter la voiture en s'en dégageant.

— Je vais chercher des sandwiches et de la bière, si la planque doit durer un peu trop longtemps.

Il s'éloigna en jetant ses jambes avec force pour rompre l'ankylose.

— Cette fichue voiture nous nargue, dit Joss. J'ai l'impression qu'elle est à l'image du vieux Kusko. Dis, pourquoi il nous l'aurait collée sous le nez en pleine rue ? Et s'il y avait un piège ?

— Quel piège ? dit Lou. Le Kusko, c'est un malin, mais nous le sommes autant que lui et il le sait.

Peu convaincu, Joss se tourna vers son compagnon.

— Tu crois ?

— Sûr, Joss. S'il était raisonnable, il viendrait nous rendre le pognon qu'il nous a escroqué.

— Tu crois qu'il a une telle somme sur lui ? Et puis, on est venu pour le descendre, non ?

— Ouais ! Joss.

Troublé malgré tout, Joss resta silencieux jusqu'à ce que Mike revienne avec un sac en papier contenant des sandwiches et des bouteilles de bière.

— Dans le quartier, y'a un grand machin chouette, genre centre

commercial pour rupins. Mais une jolie môme, à qui j'ai tapé dans l'œil, a bien voulu me préparer toute une pile de sandwiches. Et puis je sais à qui elle est, la bagnole là-bas.

Joss s'étrangla avec sa première bouchée. En lui tapant dans le dos, Lou fusilla Mike du regard.

— La bonne blague, elle est à Kusko.

— Peut-être, mais elle appartient aussi à l'oncle du concierge de la Résidence... *Trianon* quelque chose. Le gars se nomme Giuseppe Particci et est d'origine italienne.

— Bon sang ! jura Joss. Il m'a possédé.

Mike enfourna un sandwich et refusa de parler avant de l'avoir poussé avec le contenu de toute une bouteille de bière.

— Paraît qu'il ne sort jamais, le tonton.

— Pardi ! ricana Joss.

— Les gens du coin commencent à trouver louche que le vieux ne se montre pas et croient que les Particci le séquestrent.

En même temps, il claqua avec force le dos frêle de Lou qui s'étrangla à son tour.

— C'est pas la meilleure ? Vous voyez pas que le neveu il zigouille le tonton pour lui piquer son pognon ? Le boulot serait tout fait.

— Je ne marche pas, répondit Lou. Si on n'a pas le plaisir de le faire soi-même, dis-moi ce qu'on vient foutre à Paris. Moi, le Kusko, je veux le voir ramper à mes pieds et lui faire lécher mes souliers. Auparavant, j'aurai marché dans la crotte de chien.

Mike, qui avait l'estomac délicat, protesta :

— Non. T'es vraiment affreux, Lou. Ça, je ne le supporterai pas.

Prudent, Lou préféra ne pas insister, mais il n'en retenait pas moins son idée.

— Nous faut une confirmation, dit Joss. Mais sans trop attirer l'attention sur nous.

Ils attendirent un bon moment, puis Joss alla rôder autour de la Buick Riviera en apercevant trois gosses qui discutaient en désignant la voiture.

Il s'en approcha, comme s'il en était le véritable propriétaire, et l'un des gosses l'apostropha.

— Dites, vous voulez en faire quoi, de cette voiture ?

Joss sourit.

— Rien, mon gars. Je suppose que c'est celle de M. le comte qui habite en face.

Pietro haussa les épaules.

— Rien du tout. Elle est à mon oncle.

— À ton oncle. Je parie que je le connais, ton oncle. Il s'appelle Particci, comme toi ?

— Comment vous le savez ?

— Parce que j'en ai entendu parler. Excuse-moi, fils, mais je croyais vraiment que c'était celle de M. le comte.

Les mains dans les poches, il se dirigea vers la 2 CV. Cette fois, ils avaient fait mouche et le tuyau de son copain de l'organisation avait été le bon.

— On va filer, dit-il à ses compagnons. Inutile d'attirer l'attention, maintenant. Pour commencer, on va laisser tomber cette bagnole et louer une camionnette tôle.

— Non ! firent les deux autres sans y croire.

CHAPITRE X

Depuis six heures du matin, un tube Citroën stationnait devant la résidence *Trianon III*. Il n'y avait personne dans la cabine, et l'on pouvait croire que ses occupants travaillaient dans le quartier. Les trois Américains, installés à l'arrière, surveillaient la loge du concierge, par deux trous pratiqués par Mike, le spécialiste.

— Je vais aller aux nouvelles, dit Joss. Cette fois, le Napolitain, il faudra pas qu'il fasse l'imbécile.

— Fais gaffe ! conseilla Mike. Ils sont vicieux, ces gars-là.

Joss entrouvrit la porte latérale, regarda à droite et à gauche avant de sortir. D'un pas ferme, il se dirigea vers la résidence, bifurqua vers la loge. Giuseppe, qui balayait dans l'allée centrale, l'aperçut et se hâta d'accourir.

— Bonjour, monsieur. Quel bon vent vous amène ? Il fait beau, ce matin. Jamais le printemps n'a été aussi chaud. Et votre ami, vous l'avez retrouvé dans le quartier ?

— Non, répondit Joss rendu encore plus méfiant par cet accueil. Et justement, j'ai pensé que vous aviez appris du nouveau.

Giuseppe se frotta les mains.

— Peut-être bien... Peut-être bien... Mais entrons donc un moment chez moi. Nous y serons plus tranquilles. Ma femme en a pour un bout de temps à nettoyer les escaliers.

Joss glissa une main prudente dans sa poche. Il refusa d'entrer le premier, se retourna vivement une fois le seuil franchi. Mais aucun coup de matraque ne l'accueillit.

— Entrez ici... Tenez, asseyez-vous. Un petit coup de blanc ? Du Pouilly. Bien frais.

Joss regardait Particci avec méfiance et inquiétude. Le Napolitain s'agitait joyeusement, n'avait pas du tout l'air d'un homme inquiet par sa visite.

— Santé !

Il attendit que l'autre ait bu pour en faire autant. Le vin blanc lui plut.

— Fameux, fit-il en claquant sa langue.

— De bonnes choses, hein, en France ? dit Giuseppe en lui tapant familièrement sur l'épaule. Ah ! la vie est belle ! Tenez, moi, je suis d'Italie. Là-bas, je crevais de faim tout de suite après la guerre. Maintenant, les choses se sont arrangées pour les compatriotes. Mais j'ai l'habitude de la France... J'y reste !

D'un geste large, il engloba toute la loge.

— Logé, chauffé, bien payé pour un travail facile. Que demander de plus au bon Dieu ?

Il clignait de l'œil, et Joss se sentait de plus mal à son aise.

— C'est joli, chez vous.

— Et très grand, dit Giuseppe qui n'attendait que ça. Venez voir la belle salle à manger que nous avons.

Entraînant l'Américain par le bras, il lui ouvrait les portes les unes après les autres.

— Ici, la chambre de ma fille... Elle va se marier bientôt avec un étudiant en médecine. Ça nous fera une pièce de plus. Ma femme veut en faire un salon... Moi, vous savez...

— Et cette porte, là ?

— Ah ! la chambre du fiston ! Tenez, regardez, il n'est pas bien ici ?

Joss fit quelques pas à l'intérieur de la pièce, examina, fouilla chaque centimètre carré du regard, palpa l'air à petits froncements de nez.

— Ça sent la pomme, hein ? avertit Giuseppe. On les a fait sécher ici cet hiver. La chambre a gardé l'odeur. Ce fripon de Pierre s'en est gavé tous les jours.

Joss quitta la chambre avec regret. Pourtant, le vieux Kusko ne pouvait s'y cacher. Il était certain que le damné vieillard y avait vécu, cependant.

— Ici, c'est notre chambre. Attention aux patins. C'est ciré et M^{me} Particci est maniaque.

Plus loin :

— Le petit coin. Ne vous gênez pas si...

— Merci, fit Joss abattu.

— Là, la salle de bains. Impeccable. Le constructeur ne s'est pas fichu de nous. Et l'appareillage est de bonne qualité.

Joss, dans le corridor central, se retourna.

— Trois chambres, une salle de séjour, la cuisine plus la pièce vitrée pour surveiller le va-et-vient, récita Giuseppe comme s'il devinait les pensées secrètes de son visiteur. Un petit coup de blanc ? Mais si, sur le pouce... Allez, sans façon. Après ça, on voit la vie sous de plus belles couleurs.

Il lui remplit le verre. Joss, qui supportait sa demi-bouteille de whisky sans broncher, se méfiait d'un verre de vin et ne comprenait pas comment les Français, les Italiens et les Espagnols pouvaient en boire de telles quantités.

— Merci... C'est trop.

— Bah !... Une fois n'est pas coutume.

Joss avait envie de lui sauter au collet et de l'étrangler. Kusko leur avait filé entre les doigts alors que, toute la nuit, ils s'étaient relayés pour surveiller la résidence, jusqu'à ce que Mike arrive avec la

camionnette.

— Je pense, pour votre copain qui a cette bagnole. Peut-être bien qu'il est reparti en Amérique. Vous autres Américains vous jetez l'argent par la fenêtre, hein ! Eh bien ! je pense qu'il est reparti en oubliant sa belle voiture.

Joss préféra renoncer et quitta la loge fou furieux, pour tomber sur miss Helen, la gouvernante des Duray-Didot, qui morigénait ses teckels en anglais. Depuis leur coup de folie, elle le faisait d'ailleurs en tenant ses distances.

D'entendre parler sa langue natale, mais avec l'accent anglais, rasséréna Joss. Il souleva son chapeau d'un doigt poli.

— Jolies bêtes que vous avez là, dit-il en s'efforçant d'atténuer son accent new-yorkais.

Si elle fut surprise, miss Helen n'en laissa rien paraître et toisa Joss.

— Avons-nous été présentés ?

— Non, ma foi, répondit allègrement Joss, mais dans cette fichue ville de Paris, je suis très heureux lorsque j'arrive à comprendre ce que dit quelqu'un. Miss, veuillez m'excuser de mon impertinence, mais je suis quand même heureux de vous rencontrer.

Depuis sa loge, Giuseppe, qui essayait une transpiration rétrospective, fronça ses épais sourcils noirs en voyant l'Américain s'éloigner avec miss Helen.

— Il fallait bien qu'ils se rencontrent, ces deux-là. Le chef du gang avec la pire des enquineuses.

Ça l'inquiétait. Pendant ce temps, miss Helen s'apprivoisait.

— Moi non plus, je n'aime pas cette ville, ce pays, mais, que voulez-vous, il faut bien vivre.

Joss la flattait habilement, s'efforçait de lui inspirer confiance.

— Vous sortiez de chez le concierge ?

— Oui, reconnut-il. En fait je cherche un homme. Je suis un enquêteur du Trésor américain.

— Oh ! fit miss Helen avec considération. Je parie que vous en avez après l'oncle de ces gens ?

— Exactement. Il doit beaucoup d'argent à mon pays et j'aimerais le rencontrer pour le persuader de payer.

La gouvernante ne s'étonnait même pas.

— Je me doutais qu'avec une telle voiture horrible, ça ne pouvait être quelqu'un de bien. Malheureusement, je crois que vous arrivez trop tard. Il se dit que l'oncle des Particci est parti.

— Ah oui ? Qui dit ça ?

— C'est une rumeur parmi les domestiques, mais encore faudrait-il la vérifier. C'est un homme peu recommandable.

Joss approuva avec force :

— Oui, et même dangereux.

— Dangereux ? fit miss Helen. Dieu nous protège.

— Si je pouvais seulement savoir si les Particci ne le cachent pas quelque part. Il doit bien y avoir des cachettes possibles, dans cet immeuble.

Miss Helen, tirée en avant par ses teckels, essayait de réfléchir. Soudain, elle s'arrêta, frappée par une idée.

— Je me demande si les domestiques n'ont pas répondu ce bruit exprès. Parce que le vieux Kusko le leur avait demandé. Toutes ces écervelées en raffolaient. D'ici que l'une d'elles ait commis la folie de le cacher dans l'appartement de ses maîtres.

Profitant de l'arrêt les teckels tournaient autour d'eux, les ligotaient dans leurs laisses. Joss, qui ne pouvait encaisser ces boudins sur pattes, retenait une envie furieuse d'expédier son pied dans le tas.

— Vous comprenez, parce que suis étrangère et gouvernante, on me prend pour une idiote. Mais je me rends bien compte du petit trafic qui s'opère dans les offices. Ce vieux bandit fournit du whisky à ces demoiselles pour moitié prix. Elles volent leurs maîtres sans la moindre vergogne.

Joss claqua son poing contre sa paume ouverte.

— Le vieux bandit continue. Où qu'il passe, il faut qu'il monte une distillerie clandestine. Il paraît qu'il a commencé dans une mansarde avec un alambic de laboratoire qui lui donnait la valeur d'une bouteille par jour. Il a ça dans le sang.

— C'est pas tout, dit miss Helen à voix basse. Il y a ces plantes mystérieuses qu'il fait cultiver par les autres... Un jour, mes chiens en ont mangé... Ils ont failli devenir enragés. J'ai passé des heures terrifiantes face à la meute.

En même temps, leurs regards tombèrent sur les six bêtes qui mordillaient leurs chaussures.

— Il faut que je m'en aille. Je dois passer à l'agence de placement avant midi. Mes employeurs ont besoin d'un chauffeur pour une quinzaine de jours.

Frappé par les paroles de la jeune femme, Joss crut bon d'exploiter la situation.

— Me permettez-vous de vous accompagner un bout de chemin ? Un chauffeur, dites-vous ?

Mais, avant de poursuivre, ils durent se dépêtrer des chiens et des laisses. Joss les aurait volontiers jetés en Seine tous les six.

— Le nôtre est malade. Congé légal. Il est parti se reposer à la campagne. Surmenage.

— À ce point.

— Chaque après-midi, il emmenait les teckels, en promenade. Dans leur voiture. Ces bêtes sont assez stupides pour l'adorer. Elles s'installaient sur ses genoux, lui mordillaient les oreilles et les pieds.

Conduire dans ces conditions est très déprimant et nécessite une grande patience. Surtout au Bois. Les gens trouvaient le spectacle ravissant et Paul a bien mérité son repos. Je me demande si je vais trouver quelqu'un acceptant de conduire une voiture dans ces conditions.

— Il leur faut une voiture spéciale ? demanda-t-il en désignant les teckels qui filaient maintenant comme le team d'un trappeur canadien.

— Une 2 cv Citroën, répondit miss Helen. On a transformé l'arrière pour que les petites bêtes y soient à l'aise. Il y a un distributeur automatique d'eau minérale, une installation pour leur permettre de voir le paysage, et un système qui, lorsqu'on ouvre la portière de droite, leur permet de monter et de descendre. Avec leurs petites pattes...

— Une 2 cv, répéta Joss hérissé.

— Il y a aussi la Bentley, mais mes employeurs ne sortent que deux ou trois fois par semaine. Un chauffeur ne travaille donc que trois heures l'après-midi et trois matins au maximum. Connaissez-vous quelqu'un ?

Joss n'hésita pas une seconde.

— Oui, un garçon charmant. Un Américain comme moi et un pilote extraordinaire.

— Des références ? Mes employeurs sont assez exigeants. Remarquez, si c'est moi qui le leur présente, ils l'accepteront sans difficulté.

— Des références ? Ah ! miss. Quel homme ! Il est même allé en prison à la place de son patron. Dans une malheureuse affaire, il a pris tous les risques pour lui. C'est vous dire.

— Et son patron ne l'a pas gardé ?

— Lorsqu'il est sorti de prison, la place était prise. L'ingratitude existe aussi de l'autre côté de l'océan, miss.

— Et il est resté longtemps en prison aux lieu et place de son maître ?

— Trois ans, miss.

Elle parut stupéfaite.

— Il y avait donc eu mort d'homme dans cet accident ?

— Hélas ! oui, miss. Vous savez ce que c'est, un moment d'effolement en sortant de la banque et pan ! pan ! Les jeunes perdent vite la tête dans ces cas-là.

— Le patron de votre ami sortait d'une banque ? Et puis il a écrasé quelqu'un ?

— Voilà, miss. Depuis, mon ami est venu à Paris, espérant que ses employeurs français seraient mieux.

La gouvernante s'immobilisa.

— Cher mister Lang, envoyez-moi donc votre ami dès que possible.

Je ferai tout ce que je pourrai pour lui.

— Il se nomme Mike Rothe, et sera devant vous dans moins d'une heure.

Miss Helen fit volte-face.

— Heureuse de vous avoir rencontré. Vous m'évitez une démarche ennuyeuse à l'agence et tout un travail de sélection.

Joss l'accompagna jusqu'à l'entrée de la résidence, souleva son chapeau et poursuivit sa route. Dans le tube Citroën, ses deux compagnons se regardèrent.

— Il a emballé la fille aux chiens, on dirait, murmura Lou. Mais où va-t-il, maintenant ?

— Il fera demi-tour plus loin. Tu ne penses pas qu'il va remonter tout de suite dans la camionnette. Tiens, il a fait demi-tour et a changé de trottoir.

Lorsque Joss s'approcha, ils firent glisser la porte latérale et il grimpa lestement, tandis que Lou refermait.

— T'as l'air heureux, fils, lui dit Mike.

— Plus que tu ne crois. Je t'ai trouvé du boulot. Tu te présentes dans une heure. Juste le temps de te procurer une casquette de chauffeur de maître.

Mike grimaça.

— Tu sais, je sais me contenter de peu et j'aime pas changer d'orientation. Le boulot qu'on fait en associés nous trois ne me déplaît pas.

— Minute, dit Joss. Tu es embauché et tu en profiteras pour surveiller le coin. Dès qu'on saura où se planque ce fumier de Kusko, tu quitteras l'emploi.

— Et ils vont m'embaucher sur ma bonne mine ?

— Ouais ! dit Joss. Je me suis porté garant pour toi. Chez la miss Helen. C'est elle qui commande, bien qu'elle ne soit que gouvernante. Je lui ai parlé de ton séjour en prison après l'attaque de cette banque dans l'Indiana.

Mike bondit en l'air.

— T'es louf, non ? T'as raconté qu'on avait dessoudé un employé trop zélé ?

— Exactement. Et aussi que tu avais fait trois années de tôle à la place de ton patron.

Se tournant vers Lou, Mike secoua la tête.

— Et après ça, il veut que j'aille me présenter chez ces milliardaires. On va m'accueillir à coups de fusil, oui.

— L'essentiel, disait Mike en tapotant une cigarette sur le dos de sa main, c'est de savoir présenter les choses. Miss Helen a cru qu'il s'agissait d'un accident de la circulation, et que tu avais accepté de faire de la taule pour ton patron qui conduisait.

- Et ça a marché ?
- Tu n'as qu'à te présenter pour être reçu à bras ouverts.
- Les bras de la miss Helen, fit Mike sans enthousiasme. Ouais ! mais alors j'attendrai que la nuit soit tombée pour aller là-bas.
- Non, elle t'attend dans une heure. Tu te présenteras chez les Duray-Didot. Le valet te conduira auprès de la gouvernante qui fera le reste. Maintenant, au trot, va chercher une casquette.
- Et le boulot consiste en quoi ?
- Cette question. Un chauffeur, ça conduit des voitures, non ?
- Mike n'était pas homme à se laisser convaincre facilement.
- Quel genre de voiture ?
- Une Bentley, je crois. Les patrons ne sortent que deux ou trois fois par semaine. Tu auras tout le temps de fouiller la baraque de bas en haut et de découvrir la planque de Kusko. Rien de bien compliqué, non ?
- Mon rêve, dit Lou, chauffeur de grande maison.
- Mike lui dédia un regard sanglant.
- File maintenant. Il te faut cette casquette le plus rapidement possible. Ne repasse pas par ici.
- Avant de sortir, Mike se retourna.
- Et mes gages ? Combien ils vont me donner ?
- T'es un type intéressé, Mike. On aurait payé pour avoir un observateur dans la place, alors contente-toi de ce qu'ils t'offriront.
- Mike disparut, le visage de Joss devint très grave et Lou, malgré la demi-obscurité de l'endroit, s'en rendit compte.
- Un pépin ?
- Je viens de faire une sale blague à Mike. Il y a bien une Bentley, mais aussi un haricot sauteur. Et tous les après-midi, faut qu'il se farcisse le bois de Boulogne avec la cargaison complète des boudins à pattes qui sont particulièrement collants, paraît-il. Excès de tendresse... Ils accablent l'homme qui les conduit.
- T'as fait ça ? dit Lou.
- Ils restèrent silencieux de longues minutes. Puis Joss haussa les épaules.
- Je pouvais quand même pas le lui dire avant. Il le découvrira bien assez tôt.
- L'est fichu de tout casser là-bas, murmura Lou. Tu le connais. Non seulement cette bagnole sauteuse, mais encore les chiens ? Mike a horreur des chiens. Ils lui donnent de l'urticaire.
- T'étais volontaire, toi ? demanda Joss, agacé.
- J'ai pas le physique, répondit Lou dignement.
- Et moi, je suis le boss. Je dirige l'opération. Il faut un cerveau, non ?
- Le silence de Lou pouvait passer pour un accord. Plus tard, ils

aperçurent Mike se dirigeant vers la résidence, une casquette de chauffeur vissée sur la tête.

— Me demande ce qu'il a pu faire de son chapeau, soupira Lou. Un machin qui valait ses vingt dollars comme rien.

Mike regarda rapidement dans leur direction puis s'engouffra dans l'entrée.

— S'il ne reparaît pas dans un quart d'heure, c'est gagné, assura Lou.

Il ne reparut pas et peu à peu le moral revint à l'intérieur du tube. Lou, qui avait tout prévu, fit même cuire des œufs et des côtelettes sur un réchaud de camping, et les rares passants se retournèrent sur ce véhicule qui dégageait des odeurs agréables de cuisine. Ils se remplaçaient pour la surveillance de la résidence. Les allées et venues paraissaient habituelles et le concierge n'apparut pas une seule fois.

— Poivrés, tes œufs ? demandait Lou très à l'aise dans son rôle de cuisinier.

Vers deux heures trente, Joss, l'œil collé à son trou, se sentit mal à l'aise. Il commença de transpirer en apercevant la voiture qui descendait de la résidence.

— V'là Mike, dit-il d'une voix tremblante.

Lou se colla contre lui pour regarder. Mike n'eut pas un regard pour eux. Très droit et très pâle, le visage encadré par les têtes de deux teckels délirants d'affection, il tenait son volant à deux mains. Le tout disparut dans un bruit de moteur et de jappements joyeux.

CHAPITRE XI

Giuseppe Particci fit la connaissance de Mike Rothe vers la fin de l'après-midi, alors qu'il apportait son dîner à Kusko. Au moment même où il s'approchait du local des poubelles, il sentit une présence derrière lui et se retourna. D'après la description que lui en avait faite son oncle, il sut tout de suite qu'il avait affaire à Mike, l'un des trois tueurs américains.

— Salut, fit Mike. Je suis le nouveau chauffeur des Duray-Didot. Enfin, en remplacement. L'autre est surmené, ajouta-t-il d'un air très compréhensif.

— Américain, hein ?

— Ouais ! Objection ?

— Pas du tout, répondit Giuseppe. J'aime bien les Américains, moi. Ça me rappelle ma jeunesse, à Naples.

— Et vous êtes le concierge ?

— Voilà. Le concierge.

Mike alluma une cigarette, s'appuya contre le mur.

— Je vous gêne pas ?

— Pas du tout. Je suis venu jeter un coup d'œil aux poubelles. C'est ici qu'aboutissent les vide-ordures.

D'un geste courtois, Mike le pria de ne pas se gêner pour lui. Giuseppe hésita, puis ouvrit la porte du local. Il fallait se baisser un peu pour y entrer. Avant de le faire, il s'étonna d'une voix aiguë :

— Ainsi, vous êtes américain. On peut savoir votre nom ?

— Sûr, fit l'autre, Mike Rothe.

Au fond du local, Kusko entendit et s'immobilisa. Par prudence, il avait déjà éteint la lumière en entendant son neveu discuter avec un inconnu.

— Bigre ! fit Mike. Je n'aurais jamais pensé que c'était aussi grand là-dedans. Mais qu'allez-vous faire avec ce paquet ?

Pour donner le change, Particci avait enveloppé les provisions et une bouteille de beaujolais dans un papier journal, donnant au tout l'apparence d'un paquet tout juste bon pour les poubelles.

— Ben le jeter là-dedans, dit-il en joignant le geste à la parole. La loge n'a pas de vide-ordures, bien sûr. Et ma femme est maniaque. Voilà.

Il referma à clé et s'appuya contre la porte métallique.

— Beau temps, hein ?

— Ouais ! fit Mike les sourcils froncés.

Il aurait aimé visiter le local d'un peu plus près, encore qu'il lui

parût peu probable que le vieux Kusko se soit réfugié là-dedans. Ça empestait le fruit trop mûr !

— On va aller voir si la soupe est prête, dit Giuseppe sans bouger d'un pouce, attendant que l'autre s'en aille.

— Ça va être l'heure, dit Mike en restant à la même place.

La situation risquait de s'éterniser et Giuseppe eut une idée :

— Je vais aller jeter un coup d'œil aux caves. Bonsoir.

— Tiens, je ne connais pas. Je peux vous accompagner ?

— Y'a rien à voir, coupa sèchement Giuseppe. Quant aux bonnes bouteilles des locataires, elles sont sous clé.

Mais il en fallait plus pour décourager Mike qui, oubliant le local des vide-ordures, l'accompagna dans les caves puis dans les garages.

Giuseppe revint mi-furieux, mi-inquiet chez lui.

— Y'en a un dans la place, dit-il à sa femme.

Depuis la veille, Julia se trouvait au courant et sa réaction n'avait pas été celle que craignait Giuseppe. Elle s'était contentée de dire que, décidément, dans la famille Particci, on avait le chic pour s'attirer des ennuis, mais avait aidé au déménagement du vieux Kusko.

— Un des tueurs. Chauffeur chez les Duray-Didot. Cette garce de gouvernante qui est à l'origine de tout. Je l'ai vue en compagnie du chef, celui qui se nomme Joss. Il l'a embobinée. L'autre chauffeur a une dépression nerveuse.

— Tu l'as vu ?

— Il ne m'a pas quitté. Il tourne autour des poubelles. Mike Rothe, il s'appelle.

Julia déposa son tricot.

— Ton oncle le sait-il ?

— J'ai pu le prévenir. Mais maintenant, pour discuter avec lui... Tout juste si je pourrai le nourrir. Mais faudra passer par les cuisines des locataires. Je trouverai bien un prétexte pour pénétrer chez eux et envoyer le repas chaud à l'oncle.

Se retournant, il vit Pietro qui l'écoutait, l'air inquiet.

— Tu écoutais ? Veux-tu retourner dans ta chambre !

— C'est pas gai, ma chambre, maintenant que tonton n'y est plus. Tu crois que je ne savais pas que la bande d'Al Capone le cherchait ? Alors ils l'ont trouvé ? Mais on va pas les laisser faire, hein ?

Giuseppe s'attendrit.

— Non, bien sûr... Mais ce sont des durs... Des hommes dangereux.

— Papa, pour communiquer avec l'oncle, il y a un moyen. Le jouet que tu m'as refusé pour Noël... Tu sais, le talkie-walkie pour gosse ? Un petit appareil gros comme deux paquets de cigarettes. Dix mille francs anciens. Tu en déposes un chez tonton et l'autre ici... Et puis comme ça, le soir, il pourra continuer à me raconter des histoires.

— Mais bon sang, c'est vrai ! dit Giuseppe. Je cours en acheter une

paire.

— Doucement, Giuseppe. Cent francs, quand même...

— L'oncle nous les remboursera.

Pietro le retint par la veste.

— Doucement, papa. Si tu sors, ils vont te suivre. Mais si je sors, moi, ils ne se méfieront pas...

— Qui ne se méfiera pas ? dit Paola qui arrivait à ce moment-là. Vous avez l'air de comploter. Que se passe-t-il encore ?

— L'un des tueurs a été engagé comme chauffeur chez les Duray-Didot, annonça sa mère d'une voix lugubre. Cette fois, nous sommes bien assiégés et il rôde déjà autour des poubelles.

Paola déposa son sac avec une vivacité qui annonçait une certaine détermination.

— Il faut en finir. C'est stupide. Nous allons tout expliquer à la police et ces gangsters nous ficheront la paix.

— Est-ce que tu deviens folle ? s'emporta son père. Kusko ne le veut pas. C'est contraire à son honneur, m'a-t-il dit, que de faire appel aux flics, et je le comprends.

— Il aurait bien trop peur qu'on lui réclame des comptes, dit Paola. La fabrication du faux whisky est un délit très grave. Sans parler du reste...

— Quel reste ? demanda Julia, sa mère... Maintenant, je sais tout au sujet du whisky, mais que me cache-t-on encore ?

— Rien du tout, tonna Giuseppe. Alors, tu veux mettre ton père au chômage, le faire expulser de cette France où il se plaît et où il désire finir ses jours dans la paix et la dignité ?

Paola le regarda, les yeux ronds.

— Moi ? Mais non, papa... Pour rien au monde.

— C'est ce que tu cherches si tu parles encore de la police. Le gérant ne supportera pas un concierge qui aura reçu la visite des flics. Il nous fichera à la porte, et nous ne trouverons plus de travail. C'est tout.

Sa fille se mordit les lèvres. Pietro, lui, ne perdait pas le nord et il réclama :

— P'pa, les cent francs. Plus cinq francs. On aura besoin d'une provision de piles pour communiquer avec tonton. Vite avant que le centre commercial ne ferme.

L'argent dans la poche, il fila, retint une envie de tirer la langue au tube Citroën, à l'intérieur duquel, son père le lui avait dit, se cachaient les gangsters. Il n'en restait plus que deux, maintenant.

Joss et Lou trouvaient le temps affreusement long.

— Si au moins on avait le téléphone, gémit Lou allongé sur une sorte de paillasse, ça passerait le temps. Mike nous expliquerait ce qui se passe.

— Je ne suis pas pressé de l'entendre, répondit Joss. Tiens, le même

du concierge qui file à toutes jambes. Si des fois...

— Penses-tu, fit Lou sans se déranger. Il va s'acheter quelques bonbons ou faire une commission. Kusko est dans l'immeuble et c'est là qu'on le trouvera. Tu crois que Mike t'en veut toujours ?

— Je sais pas. Ça lui passera bien.

— Et comment qu'on saura l'heure du rendez-vous avec lui ? On va quand même pas rester là toute la nuit ? On finirait par se faire remarquer. Faudrait aller un peu plus loin.

— On peut toujours lui téléphoner chez les Duray-Didot, avança Joss.

— J'ai une idée, dit Lou.

Joss le regarda avec intérêt. C'était bien connu, Lou n'avait jamais d'idées et le proclamait sans honte.

— Mike a besoin de ses affaires, non ? Je fonce à l'hôtel les chercher. Je reviens les lui porter et je lui achète deux postes de talkie-walkie. On doit en trouver pas cher au drugstore des Champs-Élysées.

Son chef n'en revenait pas.

— Formidable, ton idée !

— T'es d'accord ?

— Absolument. N'oublie pas de prendre un stock de piles également, car on en aura besoin.

— Et pour ce soir, entrecôte ou escalope ? On ne peut pas se laisser abattre et ne bouffer que des sandwiches.

Vers huit heures, alors que Giuseppe avait fermé depuis cinq minutes le portail, quelqu'un par l'interphone demanda à monter chez les Duray-Didot.

— J'apporte les affaires du nouveau chauffeur, dit l'inconnu avec un fort accent américain.

— Ça y est, fit Giuseppe d'un ton fataliste, voilà le dernier, le bec-de-lièvre.

Puis reprenant la conversation :

— Un instant s'il vous plaît, j'avertis ces personnes.

Bientôt, il eut au bout du fil miss Helen, qui lui demanda de laisser entrer le monsieur en question. Pietro, revenu depuis un quart d'heure et qui faisait des essais de talkie-walkie avec sa sœur, sauta sur l'occasion.

— C'est le moment ou jamais de porter l'appareil à l'oncle Kusko. J'y vais, moi. Je passerai plus inaperçu.

Dès qu'il fut sorti, Paola se campa devant son père.

— Papa, il faut prendre une décision. Ces gens-là vont nous assiéger des jours durant, si nous ne nous en débarrassons pas.

Giuseppe leva un sourcil surpris.

— Que veux-tu que nous fassions ? Une attaque en règle avec ma

carabine, le tisonnier et le rouleau à pâtisserie de ta mère ?

— Papa, laisse-moi téléphoner à Laurent.

— Bonne idée ! riposta son père sarcastique. Qu'il apporte son bistouri, le toubib !

— Papa !

— Giuseppe !

Devant l'attaque conjuguée de sa femme et de sa fille, il haussa les épaules.

— Téléphone. Plus on est de fous... Mais je voudrais bien qu'on passe à table, en attendant ce jeune homme.

Pietro entra en coup de vent, émoustillé.

— Ça y est. Vous allez voir.

Il prit le deuxième appareil, le régla sur la puissance maximale.

— Oncle Kusko, tu m'entends ?

La voix, à peine affaiblie, les fit tous sursauter.

— Bien sûr, fiston. Bon appétit à tous. Giuseppe, j'ai trouvé le colis dans la poubelle. Excellente, cette pizza, encore tiède. Alors Mike est dans la place ?

Giuseppe s'accouda en face de l'appareil.

— Engagé comme chauffeur chez les Duray-Didot. J'ai l'impression que ça va de mal en pis. Les autres montent la garde dehors à bord d'une camionnette. C'est l'encerclement, le siège, la famine pour toi, car ce Mike me surveille constamment.

Il se pencha en avant.

— Écoute, l'oncle, il faut trouver un moyen de s'en tirer. La situation devient impossible. Le gérant finira bien par se rendre compte de quelque chose, à la fin. Et puis, ça crée des difficultés de toutes sortes. Pietro ne travaille plus à l'école parce que ce qui se passe ici le passionne davantage, les amours de Paola sont contrariées et Julia n'a plus de cœur pour la cuisine.

Au fur et à mesure, chacun des intéressés se redressait ravi, maussade ou indigné.

— Je suis en train de réfléchir, dit Kusko. J'ai une petite idée, mais il me faut la creuser.

— Tout à l'heure, nous aurons un conseil de famille. Le fiancé de Paola doit y prendre part. Grâce à cette mécanique, tu pourras intervenir. Dans une demi-heure environ.

— Le temps pour moi de fumer un bon cigare, répondit Kusko.

Giuseppe secoua la tête d'un air de dire qu'il ne s'en faisait pas. Il commençait de plonger sa cuillère dans l'assiette de potage, lorsqu'une voix, qui ne lui était pas inconnue, s'éleva dans l'appareil.

— Allô ! Joss ? Ici, Mike ! tu m'entends ? Lou vient de m'apporter ce bidule, et je suis dans ma chambre.

Les quatre Particci s'étaient dressés d'un même élan et regardaient

l'appareil avec effroi.

— Ici, Joss, répondit le chef des gangsters. Alors, mon vieux, ça marche ?

— Je suis tombé dans le piège comme un imbécile si c'est ce que tu veux dire, riposta Mike. Non seulement cette bagnole impossible, mais encore les chiens ? Maintenant, j'ai des petits boutons un peu partout. Ils m'ont bouloté les oreilles et les chaussures. Je te préviens, Joss, que je ne supporterai pas ça un jour de plus. Demain, je balance le tout, la bagnole et les clebs dans la Seine.

Joss garda un ton conciliant.

— Un mauvais moment à passer. Tu vas trouver la cachette du vieux Kusko rapidement, et tu plaqueras tout. T'as pas une petite idée ?

— Le vieux est toujours dans le coin, répondit Mike sans se déridier. La preuve, c'est qu'il continue à fournir du faux whisky à tout le quartier.

— Pas possible ! rugit son chef. Pour le fabriquer, il lui faut un endroit suffisamment grand, suffisamment ventilé, à cause de l'odeur.

Les membres de la famille Particci échangèrent des regards consternés. Ils s'étaient assis, et Pietro jouait avec sa cuillère et sa fourchette machinalement.

— C'est comme ça, dit Mike. Les livraisons continuent.

— Il sort la nuit, chuchota Giuseppe à l'intention de sa femme.

— T'es pas seul, Mike ? demanda Joss. J'entends du bruit.

— Si, je le suis. Tranquille dans ma piaule. Très chouette, d'ailleurs. Mes patrons font les choses bien.

— J'ai cru entendre chuchoter quelqu'un... tinter un couvert.

— Des parasites. Ou bien d'autres types qui discutent ailleurs. Ces appareils fonctionnent sur la même fréquence.

— On risque de nous entendre, alors ? s'inquiéta Joss.

— Ce serait un drôle de hasard. Mais peut-être qu'il vaut mieux ne pas prononcer de noms. Je vais d'ailleurs arrêter. Faut que je boucle la lourde. Pas envie de recevoir la visite de la gouvernante anglaise. Je lui ai tapé dans l'œil.

Joss se mit à rire, ce qui déplut à Mike.

— Oh ! tu m'as gâté. La bagnole, les chiens et la miss.

— Je t'appelle demain, à huit heures ? Bonne nuit, vieux.

Pendant plus de dix minutes, plus personne n'osa parler. À la fin, Giuseppe se risqua :

— Pas croyable, mais ils ont eu la même idée que nous.

Kusko répondit depuis le local des poubelles :

— Je les croyais beaucoup plus bêtes. Il faudra faire attention, mais, jusqu'à huit heures demain matin, nous sommes tranquilles. Alors, ce conseil de famille ?

— On attend l'arrivée de Laurent, répliqua Paola.

Il arriva quelques minutes plus tard, accepta le verre de grappa de son futur beau-père. On le mit au courant des derniers événements, et Kusko lui souhaita aimablement le bonsoir.

La discussion commença mollement, finit par s'animer au bout du premier verre de grappa que liquida Giuseppe. Dans son trou, Kusko savourait un verre de beaujolais.

— On pourrait les capturer tous les trois, proposa Laurent. En les chloroformant. Puis on conduit leur camionnette à l'autre bout de la France. Il doit s'agir d'un véhicule loué. Ils seront recherchés, condamnés pour vol et expulsés.

— Pas mal, reconnut Kusko, mais ça pose quantité de problèmes. Il faut d'abord les regrouper tous les trois. Et ensuite vous risquez d'être arrêtés en route vous-même. On ne sait pas pour combien de temps ils l'ont louée. Si c'est pour quinze jours, la société ne s'inquiétera pas et ils auront le temps de revenir. Et ils se méfieront.

L'argument était de taille.

— On ne peut quand même pas les tuer, dit Giuseppe.

— Tu crois qu'ils vont se gêner, eux, répliqua sa femme. Ils sont capables de nous exterminer tous pour retrouver ton oncle.

Prudent, Kusko se taisait.

— Si on les asphyxiais, dit Pietro, dans leur tube. Puis on prévient police secours qui les transportera à l'hôpital.

— C'est la même chose qu'avec le chloroforme, rétorqua sa sœur. Non, il faut nous en débarrasser définitivement.

— Suffirait d'une expulsion du territoire français, émit Kusko. Je les connais. Ça les dégonflerait à tout jamais. Ce sont des isolés. De telles cloches que la Maffia n'en veut pas pour tout l'or du monde. S'il leur arrive quelque chose, tout le monde rigolera.

— Nous les premiers, dit Julia d'un ton sec. Écoutez-moi, oncle Kusko. Jusqu'ici, j'ai été patiente, très patiente, mais j'estime que la coupe est pleine maintenant. M'entendez-vous ?

La voix de Kusko donnait l'impression qu'il se faisait tout petit dans son local.

— Parfaitement, *carissima mia*.

— Je crois que le moment est venu de nous expliquer pourquoi ces trois hommes vous recherchent et veulent vous tuer.

Le silence fut général, et Kusko comprit qu'il ne pouvait désormais plus reculer.

— Répondez, insista Julia, et ne prétextez pas une panne de l'appareil pour vous défilier.

— Mais je vais parler, dit Kusko. Je n'ai pas honte de ce que j'ai fait. Ces trois hommes sont bêtes, stupides et dangereux. Ils ont failli empoisonner le quart de la population de Cincinnati. Oui, *carissima*

mia, le quart. Avec de l'alcool frelaté. Il y en avait pour cinquante mille dollars. De l'alcool de bois. Cinq mille gallons de cochonnerie qu'ils avaient eus pour cinq mille dollars, et qu'ils comptaient revendre dix fois plus cher après l'avoir parfumé plus ou moins grossièrement. Tout ça était arrivé en camions-citernes à Cincinnati. Un de leurs complices devait se charger de la mise en bouteilles et de la vente. Il marqua un temps d'arrêt.

— Je ne pouvais pas laisser faire ça. L'alcool de bois, c'est dangereux, et ça rend fou.

— Si je comprends bien, dit Julia, cet alcool-là risquait de faire une concurrence au vôtre ?

— *Carissima mia*, je n'ai vu que l'intérêt général. Il fallait agir et vite. Mon associé et moi, on a fichu le feu aux camions. Un bel incendie. Cinquante mille dollars partis en fumée, sans parler de la valeur des camions que Joss, Mike et Lou ont dû rembourser. Une perte sèche de quatre-vingt mille dollars environ. Vous comprenez maintenant pourquoi ces trois hommes veulent me tuer ?

— Et si vous les indemnisiez ?

— Jamais !

La réponse avait été nette et brutale. Julia croisa ses bras et se pencha vers l'appareil :

— Vous préférez que votre famille en crève ?

— Non. Mais je n'ai pas quatre-vingts mille dollars à leur donner. Et c'est la somme qu'ils exigent, plus une indemnité de vingt mille dollars à titre d'amende. Cent mille dollars en tout.

— Ça fait beaucoup d'argent ? demanda Pietro.

— Cinq cent mille francs actuels, cinquante millions d'anciens.

Le chiffre laissa tout le monde assez pantois. Laurent avala le fond de son deuxième verre de grappa.

— Même si on les avait, ce serait stupide de les donner à ces truands.

— Si oncle Kusko les avait, veux-tu dire, protesta Paola.

— Taisez-vous, dit Julia. Nous sommes ici pour trouver un moyen de nous débarrasser d'eux.

— L'oncle pourrait déménager pendant la nuit pour s'installer ailleurs, proposa Giuseppe... Mais avant de trouver une autre cachette, ils l'auront trouvé dans celle-ci.

— Je refuse de vous quitter, déclara tranquillement l'oncle Kusko.

Julia se dressa, prête à éclater, mais son mari la cramponna et lui bâillonna la bouche.

— Que faites-vous ? demanda le vieux brigand.

— On réfléchit, répondit Giuseppe en reprenant sa place. Ce n'est pas facile.

— J'ai peut-être ben une p'tite solution, mais je me demande si elle

vous plaira.

Ce fut Paola qui explosa et ni son père ni son fiancé ne purent l'en empêcher.

— Eh bien ! dites-la vite, car si ça continue, on est encore là à minuit.

— Dis donc, protesta Pietro, ça ne te ferait rien de parler plus poliment à tonton ?

Kusko ne paraissait pas attacher d'importance aux disputes internes de la famille. Giuseppe dut faire taire ses enfants pour écouter ce qu'il disait.

— Les Dufresnay du cinquième ? Oui...

Son air attentif finit par en imposer à la famille, et ce fut dans un silence religieux qu'ils écoutèrent le vieux Kusko et son plan étonnant.

— La présence du médecin sera intéressante. On ne sait jamais, avec des personnes de cet âge.

Laurent devint très pâle.

— C'est dangereux ce que vous proposez là, dit-il au talkie-walkie.

Paola haussa les épaules.

— Si tu as peur, va-t'en. Moi, je trouve que l'oncle Kusko est génial. C'est le seul moyen de nous débarrasser définitivement, je dis bien définitivement de ces trois gangsters. Oncle Kusko pourra respirer plus librement.

Elle cligna de l'œil pour sa mère.

— Nous voulons bien coopérer, mais vous nous promettez de quitter la résidence pour vous installer à la campagne où vous pourrez vous livrer à vos activités en toute tranquillité.

— Je déteste la campagne, répondit Kusko d'une voix lugubre, et rien de tel que la cambrousse pour se faire repérer. On ne va pas chercher une distillerie clandestine dans une ville, dans un appartement. À la campagne, il y a trop de futés parmi les ploucs. Moi, je veux rester en ville. Dommage, je me plaisais bien chez vous.

— Il y a de petits appartements à louer à *Louvre V*. Un milieu très honorable. Rien que des légions d'honneur. Tu seras tranquille, ajouta Particci.

— Si je comprends bien, c'est la condition *sine qua non* ?

Julia fronça les sourcils, mais Paola se hâta de répondre à sa place :

— Exactement. On vous aime bien, oncle Kusko. Mais papa et maman ont besoin de travailler pour vivre. Et papa ne peut pas vivre comme vous. Ce n'est pas qu'il ne voudrait pas, mais ce n'est pas dans son naturel.

Giuseppe secoua la tête avec vigueur, peu convaincu, mais sa femme le fixa dans les yeux.

— Votre opération, c'est pour quand ?

— Demain.

Tous protestèrent.

— Demain, persista Kusko fermement. Sinon, ils me trouveront. Voici la liste du matériel nécessaire. Prenez une feuille de papier. Vous le trouverez très facilement. Autre chose, il me faut la clé du box des Duray-Didot, là où ils garent la voiture des teckels.

— Facile, grogna Giuseppe. C'est tout ?

— Oui. Nous opérerons demain, à partir de minuit. Il faudra surveiller Mike. À cause de miss Helen. Qu'elle ne lui procure pas un alibi pour la nuit de demain à après-demain.

Paola rougit, et Pietro voulut poser des questions. Giuseppe y mit un terme.

— Bonsoir, oncle. À demain.

Lorsque Pietro se coucha, il sortit le petit T.-W. de la poche de son pyjama, appela doucement.

— Oncle Kusko ? Oncle Kusko ?

— C'est toi, Kid ? J'étais sûr que tu m'appellerais. Je parie que tu veux une belle histoire ? Eh bien ! je me souviens, en 1931, j'ai bien failli périr noyé dans une voiture, en compagnie de trois autres copains...

CHAPITRE XII

Le matin, vers six heures, Giuseppe allait chercher les poubelles pleines pour les aligner devant la porte. Depuis que son oncle se cachait dans le local, il emportait une thermos de café bouillant, qu'il déposait à côté de la paille où Kusko ronflait en toute tranquillité.

Ce jour-là, après avoir empilé les poubelles sur son petit chariot, il secoua son oncle.

— Ce sera une dure journée. Ils vont mettre tout en œuvre pour te retrouver.

Kusko bâilla.

— C'est bien de bonne heure pour commencer à se tourmenter. J'ai eu beaucoup de travail cette nuit. Je me suis couché très tard. J'ai l'impression que Mike est venu rôder par ici dans la nuit. Quelqu'un a essayé d'ouvrir la porte.

— Il est temps d'en finir, murmura Giuseppe, saisi.

Vers neuf heures, alors qu'il rangeait à nouveau les poubelles, Mike surgit brusquement devant lui.

— Alors, papa, ça marche, le boulot ?

Giuseppe acheva de mettre les poubelles en place, puis sortit du local et ferma à double tour.

— On va pas vous les faucher, vos ordures, remarqua Mike. On dirait que vous planquez un trésor, là-dedans.

— Un jour, les teckels ont échappé à votre prédécesseur et sont allés s'encanailler là-dedans. J'ai pas envie qu'ils recommencent.

Mike changea d'expression.

— Les sales bêtes ! murmura-t-il. De penser à cet après-midi... Je rendrais bien ma casquette. Cette nuit, ça m'a flanqué des cauchemars.

Durant toute la matinée, il surveilla les allées et venues du concierge, tout en nettoyant la Bentley de ses maîtres. Les autres chauffeurs s'occupaient également sur l'aire de lavage, et se livraient à leurs plaisanteries habituelles. Mike, avec sa carrure, leur imposait du respect.

À midi, il put contacter Joss, toujours aux aguets avec Lou à l'intérieur de la camionnette.

— Je suis à peu près certain que Kusko se trouve dans le local aux poubelles. Mais son neveu ferme à clé et il me faudrait faire sauter la porte.

— Pourquoi pas cette nuit ? proposa Joss. Nous te rejoignons derrière l'immeuble, vers minuit, avec le matériel nécessaire.

Joss crut entendre un bruit de fourchettes entrechoquées :

— Tu es en train de manger ?

— Non, je suis dans ma chambre.

Giuseppe, dans la cuisine, venait d'enlever le couteau et la fourchette des mains de Pietro et lui montrait l'émetteur-récepteur d'un geste véhément. Ils venaient de se mettre à table lorsque le chauffeur des Duray-Didot avait appelé.

— Il se passe quelque chose chez le concierge, reprit Joss. Des allées et venues. Des paquets. J'aime pas bien ça. On va en finir ce soir. Le temps qu'on découvre le vieux dans son trou, et nous serons loin.

— À ce soir. Tout à l'heure, je vais promener les teckels avec la gouvernante. Celle-là, elle me colle. Hier au soir, elle est venue frapper à la porte de ma chambre. J'ai fait celui qui dormait déjà, mais ce soir... Elle est foutue de me surveiller lorsque je quitterai ma piaule.

— Vous dînez ensemble.

— Ouais ! avec le valet. La cuisinière et la femme de chambre à la cuisine et nous à part, dans l'office. Un bel imbécile, le valet. Félix. C'est pas son nom, mais il paraît que ça fait mieux.

— Faut la faire roupiller cette nuit. Tâche de te libérer vers sept heures du soir. Lou t'attendra au coin de la rue et te filera un somnifère. T'auras qu'à le lui faire prendre.

— Facile, le soir elle boit de la bière. Le valet et moi du vin.

La famille Particci sourit avec satisfaction. L'un des problèmes les plus ardues se trouvait résolu.

— Je te rappelle à quelle heure ?

— Neuf heures. On mettra tout au point.

Giuseppe coupa l'interrupteur de l'appareil.

— Tu peux servir, femme. Nous voici prévenus. Je suppose que l'oncle Kusko est satisfait. Nous le lui demanderons tout à l'heure.

— Comment vas-tu le ravitailler ?

— J'attendrai que Nez-cassé soit allé balader ses teckels. Une vraie corvée, pour lui.

Peu après, il rétablit la liaison avec Kusko.

— J'ai faim, dit ce dernier. Ça sent bon, chez vous.

— T'exagères, tonton, fit Pietro en riant. Il y a des cannellonis à la sauce tomate. Tu peux pas sentir leur parfum depuis là-bas.

— Si. À quoi sont-ils farcis ?

— Un mélange de coppa et de chair à saucisse, répondit Julia.

— Exactement comme ma pauvre mère les faisait. Ah ! Giuseppe, ton pauvre père Gino s'en faisait péter le ventre.

— Il était gourmand, fit Julia sèchement. Trop gourmand. C'est ce qui l'a perdu à l'époque du marché noir.

Il y eut un froid.

— Dès que Mike sera parti, je t'apporterai ton repas, dit Giuseppe.

Tu as entendu ce qu'ils se disaient ?

— Tout va pour le mieux. Et nous avons la chance pour nous, puisqu'ils vont pénétrer dans l'immeuble. Ils y laisseront des traces.

— Est-ce que ça ne va pas nuire à... nos projets ? demanda Giuseppe.

— Pas du tout. Nous opérerons au cinquième étage pendant ce temps. D'après ce que disait Joss, vous avez rentré du matériel ?

— Tout est prêt, répondit Giuseppe assez fièrement. Chacun connaît exactement son rôle. Nous commencerons le déménagement de ton local dès dix heures du soir. Provisoirement, nous entreposerons tout dans une cave inoccupée. Plus tard, nous verrons. Mieux vaut qu'il n'y ait pas trop d'activité dans le parc avant minuit.

Giuseppe coupa la communication. Sa femme venait de le servir et il détestait manger en présence d'un affamé. Il remarqua que Julia touchait à peine à ses cannellonis.

— Pas faim ?

— Non.

Paola persifla :

— Maman est inquiète. Notre expédition de ce soir ne lui plaît guère.

— C'est vrai, reconnut-elle. Écoute, Giuseppe, c'est de la folie. Ça ne marchera pas comme sur des roulettes. Il y aura sûrement un pépin.

— J'ai confiance en l'oncle Kusko, dit son mari la bouche pleine. Il a survécu aux années terribles de Chicago, n'a jamais été pris par la police et a quand même empêché ces trois andouilles d'empocher cinquante mille dollars. Un homme comme ça, moi, j'ai confiance.

— Tu mésestimes tes adversaires.

— Non, mais tout s'arrange contre eux. Sans qu'ils s'en rendent compte, ils sont en train de passer dans l'engrenage. Ils sont foutus. Complètement foutus. Et ils ne s'en sortiront pas à bon compte, tu peux me croire. De plus, les États-Unis risquent de les réclamer à leur sortie de prison. Ça va donner vingt ans de tranquillité à l'oncle Kusko.

Il se mit à rire.

— Et, dans vingt ans, il ne craindra certainement plus rien.

Julia boudait devant son assiette.

— Maman, voyons, il n'y avait pas moyen de faire autrement, essaya de la consoler Paola. Nous avons passé en revue tous les autres moyens.

— Il y avait un autre moyen, si, répliqua Julia. Vingt-trois ans, plus tôt, quand j'ai épousé ton père.

Giuseppe déposa doucement sa fourchette et la regarda d'un air peiné.

— Tu regrettes vraiment ?

— Si j'avais pu prévoir ce qui allait arriver à ton père, puis à ton oncle, je ne t'aurais jamais accepté. Vous autres, les Particci, vous vous croyez les plus forts. Déjà à Naples, dans le quartier, c'était ainsi. Vous passiez pour des malins.

Mélancoliquement, Giuseppe recommença à manger ses cannellonis. Julia rencontra les regards désolés de sa fille, de son fils, finit par regarder dans la direction de son mari. Ce dernier releva son visage que la tristesse burinait.

— Ils sont très bons, dit-il. En vingt-trois ans, tu n'as jamais raté une seule fois la sauce.

Elle se sentit très émue et porta sa serviette à ses yeux. Paola lui passa discrètement son mouchoir parfumé.

— Je me souviens de ton père, expliqua-t-elle. Lui aussi, il était joyeux de vivre. Avec le marché noir, les Américains, il gagnait plus d'argent dans une journée qu'en travaillant un mois. Il sifflait du soir au matin. Dans la rue, tout le monde le reconnaissait à son sifflet, le soir, quand on dînait les fenêtres ouvertes. Et puis, un soir, deux coups de feu ont retenti en plein milieu de son air préféré. Lui aussi, les gangsters ne l'impressionnaient guère. Il riait de leur imbécillité. Pour lui, la violence, ça n'existait pas. On roulait le voisin un jour et le voisin vous le rendait gentiment le lendemain, on buvait ensemble et on recommençait la semaine suivante.

L'après-midi fut maussade pour tout le monde. Giuseppe traînait dans le parc et dans les sous-sols sans guère d'entrain. Sa femme faisait son ménage mollement. Paola flanqua le bout de son pinceau dans l'œil d'une cliente et Pietro se vit infliger cent lignes pour agitation.

Dans leur tube, Joss et Lou tuaient le temps en faisant des paris sur le sexe des rares passants qui allaient se présenter. Lou avait déjà encaissé une dizaine de dollars et Joss l'accusait de tricher.

Kusko démontait tout son matériel avec mélancolie, sachant qu'il ne pourrait se livrer à la distillation jusqu'à nouvel ordre et certainement pas dans le coin. Il lui faudrait trouver un appartement bien situé au dernier étage d'un immeuble.

Seul, Mike vivait des heures inoubliables. Tout avait commencé lorsqu'un des teckels, se cramponnant de toutes ses forces avec ses dents au klaxon, avait ameuté deux agents cyclistes dans le bois. Mike avait frisé la catastrophe. Maintenant, les teckels les emportaient, miss Helen et lui, à travers les allées du bois à une allure-record. Sur leur passage, fusaient des réflexions du genre :

— On sonne l'hallali, vieux ?

— Eh ! Crockett, arrête ton char !

Miss Helen, toute rouge, et lui, très pâle, disparaissaient très vite.

— On ne peut pas les attacher dans un coin ? proposa-t-il haletant.

— Pas question. M^{me} Duray-Didot se rendrait tout de suite compte qu'ils n'ont pas effectué leur footing. J'ai essayé et je ne recommencerais plus. Lorsqu'ils rentrent, ils sont horribles.

— *Sons of a bitch* ! jura Mike.

Et, pour une fois, miss Helen ne fut pas tellement horrifiée.

Vers sept heures, Mike quitta l'appartement sous prétexte d'aller acheter des cigarettes. Il rencontra Lou au coin de la rue, empocha le petit paquet que son complice lui passait.

— À neuf heures.

Le rendez-vous fut précis.

— Ça va, dit Mike. Tout de suite après le repas, miss Helen a déclaré qu'elle allait se coucher, se sentant fatiguée. De ce côté-là, je suis tranquille. Je quitterai ma chambre à minuit moins le quart, par l'escalier de service, et je viendrai vous ouvrir la lourde. Vous avez un passe pour la porte des vide-ordures ? Rien de compliqué, la serrure, mais la porte est en fer.

— T'en fais pas, dit Joss. Dans trois heures, Kusko comprendra sa douleur et regrettera de nous avoir roulés.

Dans la loge, après un souper très léger, un dernier conseil de famille siégeait dans la salle à manger cette fois, l'instant ne manquait pas de solennité.

— L'oncle Kusko monte par l'escalier de service. Il sait où se trouvent les chambres de la cuisinière et de la femme de chambre.

Laurent Coudurier prit la parole à la suite de son futur beau-père.

— Lorsqu'il quittera le local des vide-ordures, je lui remettrai ceci.

C'était une sorte d'extincteur avec une vanne ronde et un long tube de caoutchouc.

— Gaz somnifère utilisé pour endormir les chiens dans leur cage. Suffisamment efficace pour les empêcher de réagir pendant une paire d'heures. Le truc pourra être utilisé également pour le couple, les Duray-Didot. Mais...

D'une poche, il sortit une petite boîte en plastique.

— Des tampons au chloroforme, on ne sait jamais.

— N'oublie pas que ton rôle consiste à veiller à la santé des deux domestiques et du couple, lui rappela Paola.

— J'ai tout prévu. Voici même un appareil pour prendre la tension, ici différentes ampoules avec leur seringue pour la réanimation. Je laisse ici le ballon d'oxygène trop encombrant. De mon côté, je suis donc paré.

— Bien, dit Giuseppe en rayant plusieurs noms sur sa liste. Quant à moi, j'ai le chariot à roues caoutchoutées. On en trouve au B.H.V. pour rendre les réfrigérateurs mobiles. Je pense que la dimension suffira. Voici également les trois crics. Ils sont parfaitement huilés.

— Nous n'avons plus qu'à attendre l'oncle Kusko, maintenant.

Il arriva vers dix heures, trouva toute la famille assez fébrile. Laurent et Paola essayaient de jouer au jacquet. Julia frottait son argenterie. Giuseppe faisait semblant de sommeiller dans un fauteuil, mais n'arrêtait pas de bouger. Seul Pietro s'amusait avec son meccano. L'entrée de Kusko les surprit tous.

— Par où t'es passé, tonton ? demanda Pietro.

— La fenêtre de ta chambre. N'ont pas pu me voir de la rue. Et puis, la nuit est bien noire.

Tout de suite, il s'intéressa au matériel, le trouva parfait.

— Je me chargerai du chariot. Une fois les deux femmes endormies, je viendrai vous ouvrir la porte palière. Qu'as-tu envisagé, Giuseppe, pour toute rencontre imprévue ?

— On bloquera un ascenseur et les gens utiliseront l'autre. Laurent et moi redescendrons ensuite au sous-sol par le même moyen. Le matériel suivra le même chemin par le monte-charge de l'office.

— Mike, d'après ce qu'ils ont convenu dans leurs conversations par talkie-walkie, descendra à minuit moins le quart. À cette heure-là, nous devons être dans l'appartement des Dufresnay. S'ils s'attardent dans les sous-sols, ils prendront peur en entendant le monte-charge.

— Tu en es sûr ? demanda Giuseppe.

— Ils auront eu le temps de tout visiter et ne tiendront pas à se faire surprendre dans les lieux. Mike remontera certainement dans sa chambre.

— Et s'il avait l'idée de se cacher pour voir qui utilise le monte-charge à cette heure ?

Kusko parut frappé par cette éventualité et passa sa longue main dans ses cheveux blancs.

— Oui. Vous descendrez d'abord, Laurent et toi. Moi, je serai dans le monte-charge. Si tout va bien, tu n'as qu'à appuyer sur le bouton d'appel et je vous rejoindrai. Tu as de bonnes raisons de te promener dans l'immeuble puisque tu as surpris des silhouettes inquiétantes. Julia, *carissima mia*, les costumes ?

— Ils sont prêts depuis hier.

Elle alla les chercher. Trois robes noires avec des cagoules.

— Les souliers ?

— Des chaussures de basket achetées en plusieurs points et dans de grands magasins.

— Les gants ?

— Pareil. Tout est dans ce sac. Allez vous habiller, maintenant.

— Moi, dit Kusko, j'enfilerai le tout une fois dans l'appartement des Dufresnay. Vous deux, attendez que je vienne vous ouvrir la porte palière. Il ne faut pas risquer de rencontrer un des locataires.

Paola jouait le rôle de script-girl. Elle avait pris des notes et les relut lentement.

— Bien. Laurent, une fois dans le sous-sol, nous quitte et rentre chez lui sans se préoccuper de quoi que ce soit, dit Kusko.

L'étudiant soupira :

— Dire qu'il va me falloir attendre demain pour savoir si tout s'est bien passé. Je ne vais pas fermer l'œil de la nuit.

— Une fois que nous en aurons terminé ici, Giuseppe et moi irons vers la loge. Giuseppe en ressortira tout aussitôt avec sa carabine et tirera un coup de feu en l'air. Pendant ce temps, Julia, vous téléphonez à police secours parce que vous avez vu des ombres suspectes dans le parc.

— Non pas elle, mais nous.

— Elle et nous. Ta femme a attendu notre retour du cinéma pour nous en parler. Au fait, les billets ?

— Je les ai, dit Paola. On va les déchirer et vous allez en mettre chacun un dans votre poche.

Ils s'exécutèrent.

— Rien d'autre ?

— *Va bene*, dit Kusko. Je crois que ça va marcher. D'après Huguette, la patronne a le sommeil léger. Elle seule risque de nous entendre. Laurent surveillera la porte de leur chambre si nous n'avons pas le temps de les endormir tous les deux au gaz. Encore heureux qu'ils dorment ensemble.

— L'heure ? demanda Giuseppe.

— Bientôt onze heures. Dans une demi-heure, je serai chez les Dufresnay. Un quart d'heure plus tard, je vous ouvre. Réglez votre montre sur la mienne, Laurent.

Puis il s'en alla emportant le cylindre à gaz, le chariot et son paquet de vêtements.

Giuseppe avait envie d'un verre de grappa, mais n'osait en parler par amour-propre.

CHAPITRE XIII

Lorsqu'il arriva sur le palier de l'escalier de service, Kusko enfila sa robe de moine et la cagoule, et, les mains libres, commença d'attaquer la porte de l'office. Aucune difficulté de ce côté-là. Depuis la veille, il avait façonné une clé pour le verrou et une autre pour la serrure normale, après en avoir relevé l'empreinte au cours d'une visite à Huguette, la femme de chambre.

Une minute plus tard, il déposa le chariot dans l'office, puis se dirigea vers la chambre de la femme de chambre. C'était elle qui avait le sommeil le plus léger. La cuisinière Antoinette se couchait tous les soirs un peu pompette, et ronflait jusqu'à sept heures du matin sans bouger.

Il glissa la canule dans le trou de la serrure, dévissa la vanne de la bouteille. Un sifflement léger s'éleva et il jura en silence. Une chose qu'ils n'avaient pas prévue. Il colla son mouchoir autour du trou et le bruit s'atténua. En même temps, il comptait jusqu'à trente, ainsi que Laurent le lui avait indiqué.

Une demi-minute plus tard, il recommençait pour la chambre de la cuisinière. Mieux valait prendre toutes les précautions. Elle risquait d'avoir soif et de se lever à la recherche d'un verre d'eau. Une nouvelle fois, il compta.

Connaissant parfaitement le plan des lieux, il repéra la chambre des Dufresnay. Elle était de bonnes dimensions, et l'étudiant en médecine avait prescrit une bonne minute de traitement. Kusko mit l'appareil en marche et compta scrupuleusement. Le sifflement s'éteignit alors qu'il arrivait à soixante. Il n'y avait plus de gaz dans la bouteille métallique, mais les Dufresnay ne risquaient pas de se réveiller.

Il glissa la bouteille dans son sac et alla ouvrir la porte palière. Les deux silhouettes noires le firent sursauter, et Giuseppe lui aussi eut un recul.

— C'est bien toi, oncle Kusko ? chuchota-t-il.

— Qui veux-tu que ce soit ?

Il les tira à l'intérieur du vestibule, referma. Seule, la lueur de la lampe les éclairait.

— On va se mettre au travail. Laurent, tu vas aller les ausculter.

L'étudiant hocha la tête.

— Seul ?

— Nous, on va être occupé. Tu trouveras facilement les chambres.

Laurent se dirigea vers celle de la grosse Antoinette, frappa doucement avant d'entrer. Personne ne répondant, il pénétra dans la

chambre. Un ronflement l'accueillit, la cuisinière dormant sur le dos, les bras en croix, un sourire béat sur les lèvres. Elle ne réagit pas lorsqu'il lui prit le pouls d'une main, tenant un tampon de chloroforme dans l'autre, prêt à tout. Il évitait de respirer, à cause du gaz.

Pouls normal. Une vague odeur de rhum blanc flottait dans la pièce. Il lui tapota la main et se retira.

Huguette dormait nue, en chien de fusil, draps et couvertures au fond du lit. Le spectacle le troubla malgré son expérience. Comme elle dormait, une main sur le sein droit, il frôla au passage une pointe éveillée pour la lui prendre.

La jeune femme de chambre se mit à ronronner sans s'éveiller, et il devina que ses rêves ne manquaient pas d'un certain réalisme en la voyant faire. Un effet de ce gaz qu'il avait déjà remarqué chez les animaux. Il ne put résister au plaisir de tapoter une petite fesse ronde et ferme avant de s'en aller.

Pour se rendre dans la chambre des patrons, il dut passer devant la porte du bureau, et vit son futur beau-père et Kusko au travail. Avec les trois crics, ils étaient en train de soulever un coffre-fort de taille moyenne, mais qui devait peser très lourd. Pas loin de deux cents kilos, avait annoncé Kusko.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Ouais ! répondit l'oncle. Dès qu'il sera sur le chariot, ce sera du tout cuit. Les deux femmes ?

— En parfaite santé. Je vais voir les vieux, maintenant.

Un des crics foirait. Les deux hommes n'avaient pas voulu alerter le jeune homme, mais ils en voyaient avec cet appareil dont le cliquet venait de casser.

— Faut trouver des cales, dit Kusko. Cette saloperie ne fonctionnera plus. Remets-la dans ton sac.

Il alla chercher de gros dictionnaires pour les placer sous le coffre. Tout se passait très bien, et dans quelques minutes, ils pourraient tirer le chariot jusqu'au monte-charge et tout serait terminé. Ils transpiraient énormément sous leur cagoule.

— Y'a de la bière au frais, annonça Giuseppe. Julia y a pensé. C'est une brave femme, tu sais, malgré sa vivacité.

— Je n'en doute pas, répondit Kusko très naturellement, comme s'ils n'étaient venus que pour discuter des mérites de sa nièce par alliance. D'ailleurs, sa collaboration nous a été précieuse.

En même temps, il glissait un dictionnaire sous l'un des angles du coffre. Le chariot étant plus large, il fallait ménager un espace suffisant pour son passage.

— Je crois que ça va aller, dit Kusko. Pousse doucement le chariot entre les crics et les bouquins.

— Ça frotte un peu.

— Oui, mais ça doit passer.

Mais ça ne passait pas. Tandis que Giuseppe s'arc-boutait au coffre qui ne reposait plus que sur deux crics, Kusko déplaçait avec difficulté les gros dictionnaires pour gagner les deux ou trois centimètres nécessaires.

— Cette fois, ça doit aller.

Mais Laurent surgissant devant eux brusquement annonça la catastrophe.

— Il n'y en a qu'un dans le lit.

— Lequel ?

— Le vieux. La femme est introuvable.

*

* *

Mike les accueillit à l'entrée du parc et leur recommanda le silence.

— Suivez-moi.

Il se dirigea par l'allée latérale vers les sous-sols. Lou le collait, tandis que Joss promenait des regards inquiets sur toute chose.

— Y'a de la lumière dans la loge.

— Et puis ?

Bientôt ils se retrouvèrent dans les garages souterrains et les deux amis de Mike ne cachèrent par leur admiration.

— C'est bien foutu dans le coin. On a un beau paquet de dollars au-dessus de la tête, certainement, avança Lou.

— Certains ont jusqu'à quatre boxes pour eux tout seuls, dit Mike sur un ton très guide du château. Et l'aire de lavage. Vous avez vu l'aire de lavage avec séchage à air chaud ?

— On visite ou on travaille ? fit Joss que le luxe intimidait.

Il avait hâte d'en finir.

— Venez. Le local des vide-ordures, c'est par-là, et nous allons le coincer dans son trou comme un sale rat.

Main dans la poche, ils marchèrent vers l'endroit indiqué, le visage brusquement menaçant.

Arrivés devant la porte en fer, Mike donna de la lumière.

— C'est là.

Joss lui tendit un trousseau de passes. À la troisième tentative, la porte s'ouvrit.

— Doit roupiller, chuchota Mike.

L'arme au poing, il pénétra dans le local, suivi de Joss. Lou resta en dehors pour surveiller.

— Pas possible ! jura Mike.

Derrière les poubelles, il n'y avait absolument rien. Joss regardait autour de lui, l'air menaçant.

— Tu t'es foutu de nous ?

— Non. Il était ici encore ce matin, mais ce vieux finaud a dû comprendre que je l'avais découvert. Il aura filé.

Joss le fixait toujours d'un drôle d'air, et Mike voulut le convaincre de sa bonne foi. Il éclaira chaque recoin du local, penché vers le sol.

Ce fut Joss qui trouva.

— Ce caniveau renifle drôlement l'alcool, dit-il.

Il s'agissait d'une rigole creusée dans le ciment du local et destinée à écouler l'eau de lavage. Il s'agenouilla, passa son doigt à l'intérieur, puis le porta à son nez.

— Ouais ! Whisky fabrication Kusko. Je la connais, sa camelote. Serais capable de l'identifier parmi une dizaine d'autres. Y'a toujours un arrière-goût de sucre.

D'une détente, il se releva, se cogna contre le plafond.

— T'as raison, fils. Il a filé au plus vite en se débarrassant au mieux de son tord-boyaux. Donc, il n'est pas chez son neveu.

— Pourquoi ?

— Il aurait pu conserver sa gnôle. Pour moi, il a quitté la résidence à notre barbe.

— Impossible, dit Mike. Vous l'auriez vu. Je me demande... S'il s'était réfugié dans une chambre de domestique ? Il avait peut-être une bonne amie parmi.

— Et le matériel ?

— Peut bien l'avoir entreposé chez son neveu en attendant.

— Sortons, dit Joss. On se croirait dans une cellule.

Lou béa de stupéfaction en les voyant réapparaître.

— Déjà ? Vous l'avez saigné en douceur ?

— Il n'y est pas.

Lou voulait poser d'autres questions, mais Joss lui fit comprendre que ce n'était pas le moment.

— Écoute, Mike, tu vas rester encore vingt-quatre heures. Il est peut-être planqué chez une bonniche. Demain matin, tu tâcheras de savoir. Si on n'obtient pas de résultat, la nuit prochaine, on s'en prend au neveu et à toute la famille. Seront bien obligés de parler.

Mike ne paraissait pas très chaud.

— De toute façon, insista Joss, tu ne peux pas partir ainsi. Il te faut récupérer tes affaires et le talkie-walkie, sinon ça paraîtrait louche. Tes patrons sont capables de signaler ta disparition à la police.

— Bon, ça va. Je vais encore me farcir les cabots demain après-midi, mais c'est la dernière fois.

— Faut refermer et filer, dit Joss. Que tout soit en ordre sinon le concierge se douterait de quelque chose. Toi, Mike, remonte te

coucher maintenant.

— Je peux vous accompagner jusqu'au portail...

— On connaît le chemin.

— Vous rentrez à l'hôtel.

— Dans un moment. Quand la lumière s'éteindra chez le neveu de Kusko. On ne sait jamais.

Ils se séparèrent. Mike rejoignit sa chambre avec mille précautions. Revenus dans leur tube, les deux hommes guettèrent l'extinction des feux chez les Particci.

— On mange un morceau, proposa Lou. Ça fera passer un moment.

*

* *

Les trois hommes entouraient le lit d'Alfred Dufresnay. L'homme dormait paisiblement, sa belle barbe blanche au-dessus des couvertures, les poils de sa moustache frémissant à chaque expiration.

— Il dort bien sagement à gauche, remarqua à voix basse Kusko. Preuve que sa femme s'est couchée en même temps que lui. Elle a dû quitter le lit avant notre arrivée pour aller Dieu sait où.

Laurent passa dans la salle de bains et découvrit le verre à dents posé sur la tablette d'un des deux lavabos. Il le flaira, passa son doigt à l'intérieur et le suçota.

— Barbiturique, dit-il. Fondu dans une citronnade. Le vieux ne s'est rendu compte de rien. J'ai l'impression que sa femme a l'habitude de sortir assez souvent et qu'elle prend ses précautions. Faut se méfier. Elle risque de revenir avant que nous n'ayons évacué les lieux.

— Tout est prêt, dit Kusko. Il n'y a qu'à rouler le coffre jusqu'au monte-charge.

— S'agit de savoir par où elle va revenir, dit Giuseppe très inquiet. Oncle Kusko, tu roules le coffre vers le monte-charge. Moi, je surveille l'escalier de service, et Laurent la porte palière. Un petit coup de sifflet de l'un et l'autre accourt.

L'étudiant tendit un tampon de chloroforme à son futur beau-père.

— Vous déchirez l'enveloppe ainsi et vous l'appliquez sous le nez de la patiente pendant quelques secondes. N'oubliez pas de tendre les bras ensuite.

— Tendre les bras ? Ah ! oui, bien sûr.

*

* *

Depuis six mois et à raison de deux sorties nocturnes par semaine,

Marthe Dufresnay sacrifiait à son goût de la liberté, du mystère et de la farce tout à la fois. Alfred, son mari, ne manquait pas de qualité, mais il avait la désagréable manie de se coucher à huit heures du soir et de dormir jusqu'à six heures du matin. Depuis trente-cinq ans de mariage, Marthe détestait se coucher tôt et se lever de même. Jamais elle n'avait osé se révolter avant le fameux jour où le médecin lui avait prescrit ces cachets pour dormir.

Alfred buvait chaque soir une citronnade ou une orangeade, la première les jours pairs, l'autre les jours impairs, agacé malgré tout qu'il y ait des mois de trente et un jours, ce qui l'obligeait à boire de la citronnade deux jours de suite. Un soir, Marthe avait fait dissoudre deux comprimés dans la boisson de son mari qui avait bu sans sourciller. Une heure plus tard, elle s'était levée, avait allumé le poste de radio. Alfred dormait à poings fermés. Quittant la chambre, elle était allée se promener dans le parc, ne revenant qu'une demi-heure plus tard. Alfred n'avait pas bougé.

Par la suite, elle avait organisé ses sorties nocturnes bihebdomadaires. Un soir, elle allait au cinéma et le deuxième jusqu'au drugstore des Champs-Élysées. Elle buvait un cognac, puis une bière et rentrait très satisfaite de sa soirée. Alfred dormait toujours lorsqu'elle revenait.

Ce soir-là, elle trottnait allègrement dans la rue, en songeant non sans malice à son mari qui dormait sans se douter qu'elle venait de passer trois bonnes heures loin de lui. Arrivée au porche de la résidence, elle ouvrit en silence, remarqua qu'il y avait encore de la lumière dans la loge, ce qui était assez inhabituel. Elle prit à droite pour rentrer chez elle par l'escalier de service. Bien sûr, Huguette ou Antoinette la surprendraient un jour, mais elle s'y attendait. Elle misait sur la femme de chambre qui avait le sommeil léger. La cuisinière abusait trop du rhum blanc.

Ouvrant la porte de l'office, elle entra aussi silencieusement que possible, referma et se retourna. Le moine en cagoule qui la contemplait lui parut issu directement de ses remords. Ce fut donc tout d'abord une terreur métaphysique qui s'empara d'elle. Puis elle réagit et pensa que son mari avait tout découvert et l'accueillait facétieusement.

— Écoutez, Alfred... Je vais vous expliquer.

Alfred s'approcha et lui colla un tampon humide sous le nez. Elle reconnut l'odeur.

— Mais Alfred, qu'essayez-vous de ?...

Puis elle commença à tomber et Giuseppe s'arc-bouta de toutes ses forces, songeant seulement au signal qui devait faire accourir Laurent. Il siffla et son futur gendre vint lui prêter main-forte.

— On la couche.

Ils la transportèrent jusqu'à son lit, puis se regardèrent.

— On ne peut quand même pas la déshabiller, murmura Giuseppe.

— Je suis médecin, répliqua Laurent.

— Pas encore.

— Aux cinq septièmes. Tournez-vous.

Lorsqu'il était de garde à l'hôpital, il lui arrivait d'aider les infirmières à déshabiller les urgences. Avec Marthe Dufresnay, qui se portait bien, ce fut assez difficile, notamment pour le corset. Il enfila ensuite la chemise de nuit, dit à son beau-père qu'il pouvait se retourner. Ensemble, ils la fourrèrent dans le lit, bordèrent le couple avec soin. Sans aucune hâte, ils quittèrent leur robe et leur cagoule, fourrèrent le tout dans le sac prévu pour cela, et sortirent de l'appartement.

Une fois dans le sous-sol des garages, Giuseppe alla appuyer sur le bouton d'appel du monte-charge.

— Il fait quand même du bruit, remarqua Laurent.

— Les appartements sont bien insonorisés et personne n'y fera attention. À moins que quelqu'un ne se trouve dans une cuisine.

L'oncle Kusko arriva assis sur le coffre, triomphant et en pleine forme.

— Le box des Duray-Didot ?

— Je vais l'ouvrir, dit Giuseppe. Roulez le coffre jusque là-bas.

Les roues caoutchoutées n'émettaient qu'un bruit insignifiant sur le ciment du garage souterrain. Giuseppe tenait la grille du box largement ouverte, et il y avait suffisamment de place à l'intérieur pour évoluer.

Ce fut plus aisé qu'ils ne le craignaient, et dix minutes plus tard, Laurent pouvait s'en aller seul, ainsi que c'était prévu. Il passa devant la loge, sortit et se hâta vers la station de métro. Pendant au moins douze heures, il ignorerait ce qui se passait dans la résidence et cette pensée le rendait morose.

Dans le garage souterrain, Kusko et Giuseppe signolaient le travail.

— Allons planquer tout ça parmi le matériel de l'entretien. Même si on l'y découvre, ça n'aura pas d'importance.

« Tout ça » comprenait le chariot, les crics et les costumes de moine.

— Parfait. On va aller exécuter la dernière partie du programme.

Ils ressortirent dans le parc, se dirigèrent vers le portail.

— Ils sont toujours là, ricana Kusko. Qu'ils n'y restent pas trop longtemps, car ça risque d'aller mal pour eux.

— On y va, dit Giuseppe.

Ils se précipitèrent vers la loge. Julia les attendait encore habillée, mais Paola sortit de sa chambre en chemise de nuit.

— Appelle police secours ! cria Giuseppe. Il y a des ombres dans le parc.

Puis il se précipita dans sa chambre, en ressortit avec sa carabine dans laquelle il avait glissé une cartouche.

— Viens avec moi, tonton.

Ils ressortirent en trombe et se dirigèrent vers le groupe des excelsa.

— Sortez de là ou je tire ! cria Giuseppe d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Oui, sortez ! renchérit Kusko de sa superbe voix de basse.

Plus bas :

— Tire en l'air.

Giuseppe leva sa carabine en direction du ciel et lâcha son coup.

— Pas très bruyant, dit Kusko. Mais enfin, ça suffira. Maintenant, il faut sortir dans la rue. Espérons que ces couillons démarreront dès qu'ils nous verront apparaître.

CHAPITRE XIV

À l'intérieur du tube, la succession des événements avait pris les deux Américains au dépourvu. Ils avaient entendu des cris et puis quelqu'un avait tiré avec une arme de faible calibre.

— Tu crois que Mike..., fit Lou.

— Non, il est allé se coucher. Vaut mieux filer. Ce vieux renard de Kusko est peut-être en train de nous jouer un tour à sa façon.

Mais le démarreur sollicita en vain le moteur, et Joss commença de s'énerver.

— Le portail s'ouvre. Zut ! Voici le concierge avec sa carabine. L'imbécile va faire un carton sur nous !

Joss mit le contact et le moteur démarra. Il souhaita que son complice ne se soit rendu compte de rien. Dans un rugissement, la camionnette bondit en avant.

— Gagné ! dit Kusko. J'avais bien calculé le coup. Ils ne pouvaient prendre aucun risque. Il n'y a plus qu'à attendre les flics.

Mais au bout de la rue, Joss avait déjà retrouvé tout son sang-froid. Il se colla contre le trottoir et stoppa.

— Tu es fou, ou quoi ?

— Non, dit-il. J'attends la suite. Il vient de se passer quelque chose que je ne comprends pas.

— On ne peut pas toujours comprendre, dit Lou. Moi, par exemple...

— Ferme-la !

Au bout de quelques minutes, ils entendirent le signal sonore de police secours. Bien que depuis peu de temps à Paris, ils le reconnaissaient parfaitement.

— Filons, maintenant.

— Le salaud ! jura Joss. Il a trouvé le moyen de mêler les flics à tout ça. Il va falloir jouer serré.

— Et Mike ? Il est coincé ?

— Pas sûr. Si on pouvait le prévenir.

Il s'arrêta un peu plus loin, essaya d'entrer en contact avec le pseudo-chauffeur de grande maison.

— Non seulement il roupille, mais la distance est trop longue. Rentrons à l'hôtel, nous verrons demain.

Lou soupira :

— Tu crois qu'on va dormir ?

Ni l'un ni l'autre ne fermèrent l'œil, et, à sept heures du matin, ils quittaient l'hôtel, n'ayant pris que du café.

— On retourne là-bas.
— Le plus près possible, mais en faisant gaffe.
— On peut faire un passage dans la rue, dit Lou... Des tubes comme le nôtre, il y en a des milliers.
— Et le numéro, patate ?
Joss préféra s'arrêter dans la rue voisine et Lou essaya d'entrer en contact avec Mike.
— Je l'ai, dit-il, mais nous sommes trop loin. Faut se rapprocher un peu, malgré tout.
Joss effectua une progression de cent mètres.
— Ça va mieux, mais ce n'est pas parfait... Vas-y, Mike. Que se passe-t-il, là-bas ?
— Ça grouille de flics. Cette nuit, il y a eu un cambriolage. Chez les Dufresnay, au cinquième.
— Un gros coup ?
— Et comment ! Les gars ont démenagé un coffre de deux cents kilos. Le vieux a découvert ça ce matin, en se levant comme d'habitude à six heures. Il a téléphoné tout de suite aux flics, et c'est pourquoi ils sont si matinaux. Gaffe, il y a en a plein la rue.
— Que fait ce Dufresnay ?
— Diamantaire. Il y avait pour deux cent cinquante millions anciens de diamants bruts dans le coffre. Cinq cent mille dollars, si vous préférez, les gars.
Joss et Lou échangèrent un regard admiratif.
— Mais il paraît que le concierge a tiré sur des gars hier, à minuit un quart. Les voleurs, certainement. Comme ils n'ont pas pu emporter le coffre, on suppose qu'il se trouve toujours dans la résidence.
— Drôle de truc ! dit Joss.
— Personne n'a rien entendu. On présume que les quatre personnes ont été endormies au gaz. Pour soulever le coffre, z'ont eu besoin de crics et d'un chariot. Ensuite, ils ont utilisé le monte-charge. Mais la piste se perd dans les garages. Comme depuis minuit un quart le concierge a prévenu les flics et qu'un agent est resté de garde, pas possible que le coffre soit sorti.
— Dis donc, si on le trouvait, nous, répondit Joss. On se ficherait bien de Kusko, non ?
Mike rugit :
— Ouais ! et qui vous dit que c'est pas un coup manigancé par lui ?
— Kusko n'est pas un monte-en-l'air.
— Un coup destiné à nous compromettre, ajouta Mike. Moi, j'ai bien envie de filer. Malheureusement, l'immeuble est surveillé de près. Mais cet après-midi, je profiterai de la balade pour tout plaquer.
— Et attirer l'attention sur toi ? T'es complètement idiot, dit Joss. Il te faut attendre. Ça se calmera.

— Tant qu'ils n'ont pas trouvé le coffre, ça ira mal. Ils fouillent partout, oui. Il paraît que le vieux Dufresnay aurait offert dix pour cent de la valeur des pierres comme récompense. Cinquante mille dollars. Bon sang, si je pouvais le trouver !

— On t'a interrogé ?

— Pas encore. Y'a trop de personnel dans la résidence. Les flics ne comprennent pas comment ils ont pu pénétrer aussi facilement dans l'appartement, et interrogent la cuisinière et la femme de chambre qui chialent constamment.

— Et Kusko ?

— Rien, pour l'instant. Écoute, Joss, je suis très inquiet. Ils vont m'interroger et j'ai pas beaucoup de papiers. Miss Helen dira comment elle m'a connu, grâce à toi.

Joss jura.

— J'y avais pas pensé.

— Je te dis. Il vaudrait mieux que je plaque tout au cours de ma promenade au bois. Vous seriez là pour me recueillir. On file en renonçant à retrouver Kusko. Qu'en pensez-vous ?

Lou approuva :

— Moi, je suis d'accord.

— C'est malheureux, dit Joss. Vous étiez vachement gonflés au départ des *States*, et maintenant, pour un tout petit pépin, vous calez.

— On peut se mettre au vert quelques jours, et puis revenir à la charge, proposa Mike, conciliant. Mais, moi, je risque de me faire salement coincer ici, si je reste. Vous pensez, un gars engagé depuis quelques jours seulement, un Américain sans permis de travail, carte de sécurité sociale et tout le reste.

— Faut réfléchir, dit Joss. On te rappelle à midi.

Giuseppe, qui avait suivi toute la conversation avec son oncle Kusko, coupa l'appareil.

— Ça marche au poil !

— Oui, dit Kusko. Maintenant, va voir les flics. Faut pas les laisser tout seuls trop longtemps.

D'ailleurs le commissaire Dauran, de la police judiciaire, désirait les interroger une seconde fois tous les deux.

— Vous rentriez du cinéma, cette nuit, lorsque vous avez aperçu des ombres dans le parc.

— Oui, monsieur le commissaire.

— Combien d'ombres ?

— Deux, répondirent-ils ensemble.

Puis Giuseppe expliqua comment ils étaient revenus à la loge ; comment, pendant que sa femme téléphonait à police secours, il était ressorti avec sa carabine.

— J'ai fait des sommations et puis j'ai tiré. En l'air, bien sûr, car je

n'avais pas envie de tuer quelqu'un.

— C'est tout ?

— Nous avons vu un tube démarrer. Tout de suite après.

Le commissaire caressa son menton épais.

— Croyez-vous qu'ils aient eu le temps d'embarquer le coffre ?

— Que faisaient-ils alors dans le parc ?

— Ils avaient peut-être perdu quelque chose.

Giuseppe ne paraissait pas convaincu.

— Dans le fond, lui dit le commissaire, amical, vous êtes comme moi, vous ne pensez pas qu'ils auraient eu le temps de sortir le coffre dans la rue ?

— C'est ça, monsieur le commissaire. Mais dans ce cas, comment pourraient-ils le récupérer ?

— Grâce à des complicités intérieures. Nous interrogeons sans relâche les deux domestiques.

— Les pauvres femmes, dit Giuseppe. Vous savez, elles sont certainement innocentes. Je les connais bien. Je suis sûr que M. Dufresnay ne les accuse pas.

— Exact, reconnut le commissaire, mais nous enquêtons sur elles.

Il sortit de la loge, au grand soulagement de Julia qui ne vivait plus.

— Tu crois que ça va marcher ?

— Comme sur des roulettes, prédit son mari.

Kusko intervint.

— Faudrait peut-être pousser un peu à la roue. Si cette histoire de prime est vraie. Vingt-cinq millions, même anciens, c'est toujours bon à prendre, non ? À peu près huit millions chacun.

Julia se dressa, indignée.

— Je vous l'interdis.

— Et pourquoi ? fit son mari soudain furieux. Ces gens-là sont pourris de fric. Pour eux, qu'est-ce que vingt-cinq millions anciens ? Deux cent cinquante millions dans un coffre, alors que les banques ne demandent pas mieux que d'abriter de telles fortunes ? Moi, je trouve que c'est bien fait. Ils n'ont que ce qu'ils méritent.

Sa femme en étouffait de stupeur et d'indignation.

— Mais enfin, Giuseppe... C'est toi, Kusko, Laurent qui...

— D'où sors-tu ça ? répliqua-t-il, amusé. Nous étions au cinéma *Régent* voir un très beau film.

— Laurent refusera ces huit millions.

— Je n'en suis pas si sûr. Après tout, ce ne sera pas de l'argent volé.

Elle préféra s'enfermer dans sa cuisine.

— Tu comprends pourquoi je ne me suis jamais marié, dit Kusko à son neveu. Les femmes, ça discute trop. Moi, j'en avais trouvé une, il y a dix ans. Elle voulait pas d'un alambic dans l'appartement. Tu te rends compte ? Mon outil de travail. Comme si ta femme exigeait que

tu ne gardes pas ton balai ici.

— Faudrait quand même être certain pour la prime. Le vieux Dufresnay, c'est un coquin.

Kusko hocha la tête.

— Il faut quand même réfléchir. Si on laissait monter les cours ? Dix pour cent... Une misère.

— Les policiers finiront par trouver.

— Pas sûr.

Depuis une cabine publique, Paola put appeler son fiancé avant d'aller travailler.

— Tout va bien, dit-elle. Tout se déroule comme prévu et il n'y a pas d'incident de parcours.

— Je n'ai pas fermé l'œil, lui avoua Laurent.

— Tu aurais dû prendre un somnifère ou une dose de gaz.

— Tais-toi. Je viendrai te voir à midi. Je peux me faire remplacer pendant une heure.

Pietro partit de très bonne heure à l'école, car il était certain d'avoir la vedette plusieurs jours durant et d'être attendu par tous ses copains.

Giuseppe fit son travail comme si de rien n'était. En passant par le garage, il remarqua que Mike Rothe, le chauffeur provisoire des Duray-Didot, se tenait toujours à l'écart, très pâle et nerveux. Les autres chauffeurs discutaient avec ardeur sur l'aire de lavage. Le concierge allait et venait, écoutant sans en avoir l'air les conversations, mais personne ne paraissait très renseigné.

Tout en astiquant la Bentley, Mike le surveillait du coin de l'œil, de plus en plus certain que Kusko et son neveu leur avaient tendu un piège, mais n'arrivant pas à ordonner ses différentes idées. Il n'avait qu'une hâte, filer au plus vite loin des policiers qui grouillaient dans le coin.

Vers dix heures, des agents et des inspecteurs vinrent fureter dans les boxes, dans le local des poubelles, puis descendirent dans les caves.

Kusko, dans la cuisine de Julia Particci, restait à l'écoute du talkie-walkie. Désormais, ils ne pouvaient se permettre d'ignorer les allées et venues des trois gangsters. Pour s'occuper, l'oncle de Cincinnati utilisait le matériel du petit chimiste que son neveu Pietro avait reçu pour Noël.

C'est ainsi que Giuseppe, revenant quelques instants plus tard, le découvrit en train d'opérer la distillation d'un mélange de pommes et de sucre grâce à un ingénieux système de cornues et de tubes.

— Le commissaire Dauran peut entrer ici d'un moment à l'autre, soupira-t-il.

Sa femme levait les yeux au plafond en signe d'impuissance.

— Je dois m'occuper, déclara Kusko, sinon je m'ennuie. Je crois que le mélange sera assez réussi. Du nouveau ?

— Dufresnay a augmenté la prime. Au fur et à mesure que les heures passent, il s'inquiète. Une bonne partie des pierres ne sont pas à lui, et son crédit risque de s'effriter s'il ne les rend pas rapidement.

— Combien ? demanda Kusko.

— Trente millions, maintenant. C'est ce qu'il vient de déclarer aux journalistes qui viennent d'arriver.

Kusko trempa un doigt dans le bocal qui recevait le produit de sa distillation.

— Pas mal.

— Ta gnôle ou la prime ?

— Les deux. On va quand même attendre un peu.

Giuseppe sentit les petits cheveux de sa nuque se hérissier.

— Tu ne crois pas que nous exagérons.

— Tiens, ricana Julia, tu finis par t'en rendre compte ?

— Nous sommes trois, dit Kusko. Il faut quand même que ça paye. Nous avons pris d'énormes risques.

Julia leur fit face.

— Cette prime n'était pas prévue dans votre plan.

— Mais c'était à prévoir, répondit calmement Kusko. *Carissima mia*, vous êtes trop honnête.

— Comme tous les Zavati, répliqua-t-elle. Les deux hommes se regardèrent avec consternation.

— Écoute, Julia. On fera un don. Et anonyme de plus, lui dit son mari.

— C'est ça, anonyme, ajouta Kusko.

— Dix pour cent de la prime.

— Voilà. Plus on attend et plus les malheureux recevront, expliqua Kusko avec la meilleure foi du monde.

— Et sur notre part, dit encore Giuseppe, nous enverrons quelque chose au bureau de bienfaisance de Naples. Peut-être pas anonyme, celui-là. Et puis dans quelques années, on ira s'installer dans le Midi, pas trop loin de la frontière. Dans une jolie maison avec des oliviers.

— Et si vous avez des scrupules pour la part de Laurent, on ne la lui donnera pas, proposa Kusko.

— Vieux bandit ! s'exclama Julia au comble de l'indignation.

Kusko écarta les bras de son corps en signe d'incompréhension.

— Alors, que faut-il faire ? Si on la partage en trois, vous n'êtes pas contente, et si on décide que ce sera en deux vous criez.

CHAPITRE XV

Répondant au carillon, Huguette alla ouvrir la porte palière, et fut stupéfaite de découvrir devant elle non seulement le concierge, mais encore Kusko. La jeune fille avait les yeux rouges, et Kusko lui tapota gentiment la joue.

— Courage ! Tout va s'arranger maintenant.

— Merci, monsieur Kusko.

Giuseppe sursauta un peu. Décidément, tout le monde connaissait son oncle.

— Mais vous n'êtes pas passé par l'escalier de service ?

— Pas aujourd'hui, *carissima*... Nous voulons voir vos patrons. D'abord, Madame, et ensuite, Monsieur.

Le concierge parut aussi surpris qu'Huguette.

— Vous voulez voir Madame ? Après ce qui s'est passé... Oh ! monsieur Kusko, les policiers nous soupçonnent et nous ont interrogées tout le matin.

— Ne vous faites pas de souci. Faites ce que je vous dis.

Marthe Dufresnay ne fut pas tellement surprise d'apprendre que le concierge et l'oncle de ce dernier l'attendaient dans le vestibule. N'importe quelle visite lui faisait plaisir, et elle accourut très souriante.

Kusko coupa la parole à Giuseppe qui bafouillait.

— *Signora* ! Nous précédons ici le commissaire Dauran qui vient reprendre son enquête à deux heures. Il est deux heures moins dix. À combien se monte la prime, maintenant ? Dernier cours ?

Marthe Dufresnay fut assez surprise, mais cela ne l'empêcha pas de répondre :

— Trente millions anciens. C'est déjà beaucoup et...

— *Signora carissima*, il ne vous reste plus que huit minutes pour convaincre votre mari de l'augmenter jusqu'à quarante millions anciens. Huit petites minutes.

Il parlait avec infiniment de douceur et en souriant :

— Huit. Sinon, nous serions désolés que le commissaire et votre mari apprennent que, cette nuit, vous êtes rentrée à l'heure où les cambrioleurs opéraient très certainement.

La grosse dame porta sa main à son cœur.

— Vous m'avez vue ?

— Dans le parc, *si signora*. Nous rentrions du cinéma, mon neveu et moi. Et nous vous avons vue revenir et emprunter l'escalier de service. Voilà, pourquoi vous allez conseiller à votre mari d'augmenter la

prime.

Effarée, elle inclina la tête, recula vers la porte.

— Dites également à votre mari que nous l'attendons avec le commissaire pour régler cette question.

Dès qu'elle eut disparu, Giuseppe se précipita sur son oncle :

— Tu ne m'avais pas averti... C'est du chantage.

— Non. Une garantie. Je voulais me rendre compte si elle ne nous avait pas reconnus.

— Tu vas trop fort.

— Il ne faut pas lésiner. C'est un grand coup. La sécurité pour moi, et également pour vous, une fois ces petites crapules en prison, et un peu d'argent liquide pour tous.

Giuseppe soupira. On ne pouvait pas discuter avec un homme aussi logique.

— Cette pauvre femme...

— Tout à l'heure, elle sera ravie que quelqu'un partage avec elle le secret des sorties nocturnes. Cette brave dame s'ennuie mortellement ici. Elle se distrait comme elle le peut.

Le commissaire arriva quelques minutes plus tard et fut étonné de les rencontrer chez les Dufresnay. Comme d'habitude, Kusko se chargea de tout expliquer.

— Mon neveu Giuseppe et moi-même avons eu une petite idée, et nous avons pensé vous l'exposer, à monsieur Dufresnay et vous.

Dauran se montra méfiant.

— Quel genre d'idées ?

— Sur le cambriolage du coffre. P't-être bien que nous avons trouvé sa cachette.

— Où. Dites vite !

Le commissaire s'avancait vers eux, menaçant.

— Nous voulons d'abord être certains que cette histoire de prime n'est pas une fable, dit Kusko sans se démonter.

Combien de fois dans sa vie avait-il tenu tête à des policiers en civil ou en uniforme, à des agents du Trésor américain, à des inspecteurs des différents services des fraudes, aux terribles du bureau des narcotiques, sans parler des fédéraux et des agents secrets. Kusko se sentait capable de tenir tête à n'importe lequel, et même à la totalité.

— Vous avez envie que je vous inculpe pour dissimulation de faits ?

— Tu sais quelque chose, toi ? Moi, j'ai l'impression qu'avant que la mémoire me revienne, le coffre sera loin d'ici et les cambrioleurs hors d'atteinte.

À ce moment-là, Dufresnay entra au petit trot.

— Est-il vrai que vous savez où le coffre aurait été caché ? J'offre trente-cinq millions de prime, et cela en accord avec mes compagnies d'assurance.

Du coup, Kusko cliqua de l'œil à l'intention de Giuseppe.

— Les compagnies d'assurance sont dans le coup ? Quel manque de générosité de leur part. Comme je l'expliquais au commissaire, j'ai subitement un trou de mémoire.

Giuseppe, pâle et défait, aurait voulu lui crier d'en finir. La combine ne pouvait pas marcher.

— Viens, Giuseppe. Nous n'avons plus rien à faire ici.

— Je vous arrête, déclara Dauran en leur barrant la route. J'ai trois inspecteurs à l'office, je vous préviens.

Kusko regarda son neveu avec un sourire rassurant.

— Dans moins d'une heure, il ne sera plus possible de retrouver le coffre, alors que vous avez une chance de...

— Quarante millions, dit soudain Dufresnay qui comprenait vite.

L'oncle de Cincinnati fit volte-face.

— Quarante-cinq.

— Dufresnay, ils vous font chanter. Laissez-moi faire, et ils seront bien obligés...

— Je veux récupérer mon coffre, fit soudain Dufresnay de sa plus belle voix de milliardaire habitué à ne pas être contrarié. C'est entendu pour quarante-cinq millions.

— Préparez un chèque et remettez-le au commissaire. Dès que le coffre sera revenu ici et que les voleurs seront sous les verrous, il nous le remettra.

Très gentiment, il ajouta :

— Nous serons ravis d'offrir quelque chose aux œuvres sociales de la police.

Dauran commençait de grincer des dents.

— Voilà, dit Dufresnay, tendant le chèque fraîchement signé au policier qui refusait encore de le prendre.

Kusko haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

— Les journalistes seront certainement en bas, dit-il à son neveu.

— Je vous interdis de sortir...

Dufresnay s'emporta de façon spectaculaire.

— Commissaire, laissez-les au moins s'expliquer. S'ils disent vrai, vous serez couvert de ridicule avant la fin du jour, et croyez que, de mon côté, je ne vous ménagerai pas.

Ils crurent que Dauran allait exploser à son tour, mais en moins d'une minute il réussit à avaler la couleuvre, à reprendre sa physionomie bonasse et accepta de discuter avec Giuseppe et Kusko.

*

* *

Descendant aux garages souterrains par le monte-charge, Mike se retenait pour ne pas expédier d'un solide coup de pied l'un des six teckels confiés à sa garde. Il n'en pouvait plus, mais estimait qu'il n'était pas encore définitivement sauvé. Il lui fallait quitter la résidence et gagner le bois.

Pour se débarrasser de miss Helen, il avait dû ruser. À bout d'arguments, il avait réussi à l'enfermer dans la chambre à coucher des teckels, au fond de la nursery. Grâce à l'isolation phonique, personne ne l'entendrait avant au moins une heure.

Il fit embarquer les six petits chiens sans beaucoup d'égards à bord de la 2 CV, et s'installa au volant. Maintenant, il s'agissait de quitter le coin sans trop de difficulté. Il fut étonné de ne trouver personne tout en haut de la rampe bétonnée, suivit l'allée qui conduisait à la rue.

Un agent de police lui barra le passage, puis s'approcha de la portière.

— Je suis le chauffeur des Duray-Didot, dit-il en s'efforçant d'atténuer son accent américain. Je vais promener les chiens.

L'agent jeta un coup d'œil à l'arrière, vit les six petites bêtes en train de mastiquer dans le vide.

— Eh bien ! je vous souhaite bien du plaisir, dit-il. Moi, j'ai un cocker et quand il faut le sortir le soir, c'est déjà une corvée. Alors six, ça doit être folichon.

Il fit signe de passer et Mike se retrouva un peu éberlué dans la rue. Puis la joie du triomphe lui monta au cerveau, et il se mit à hurler :

— Youpi !

Il eut l'impression que les chiens n'appréciaient pas, mais il s'en moquait. Un peu étonné tout de même qu'ils ne s'installent pas pour lui grignoter les oreilles ou glisser de son épaule sur ses genoux, en recommençant tout aussitôt comme s'ils jouaient au toboggan, il jugea inutile de s'en inquiéter.

Un peu plus loin, il s'immobilisa dans une rue déserte et appela ses amis. Cela lui demanda quelques minutes avant de les obtenir, et il entendait en bruit de fond les six petites mâchoires en train de mastiquer quelque chose.

Juste comme il allait se retourner, Joss se manifesta.

— Mike ?

— Ouais ! Je vais au Bois. Vous me suivez ?

— Où es-tu ?

Il donna le nom de la rue.

— Une fois là-bas, je boucle les bêtes en vitesse et je vous rejoins à bord du tube.

— Rien de nouveau pour Kusko ?

— Non. Et de toute façon ça sent trop le brûlé. Faut filer et le plus vite possible.

— Bien, on te suit.

Peu à peu, alors qu'il roulait vers le bois, Mike ressentit un vague malaise. Il avait l'impression que les chiens lui marquaient leur hostilité par leur silence. Comme s'ils se doutaient qu'il allait les abandonner dans quelques instants. Il haussa les épaules, s'efforça de penser à autre chose.

Soudain, dans le rétroviseur, il découvrit leurs regards. Les six teckels se trouvaient au fond de la voiture, sur l'espèce de plate-forme surélevée et moelleuse d'où ils pouvaient suivre la circulation. Les douze yeux le fixaient.

— Bon sang ! jura-t-il.

Ce n'étaient plus les yeux doux et humides des teckels, mais ceux sanglants et haineux de chiens à demi sauvages.

— Je suis complètement idiot, pensa-t-il.

À cet instant, il entendit un grondement, crut que c'était extérieur à la voiture, puis comprit que les six chiens l'émettaient ensemble en parfait unisson. Un grondement qui ressemblait à celui d'un danois ou d'un berger allemand.

— Pas possible !

Il voulut se rassurer et prit une petite voix pour leur parler affectueusement.

— Les petits chiens-chiens ? Sont contents hein, d'aller au bois, les petits chiens-chiens. Vont mordre la noreille au môssieur. Qui c'est qui va mordre la noreille au môssieur ? Afi ? Bif ? Caf ? Peut-être Duf ? Oui, c'est ça, Duf va mordiller la noreille à son papa. Viens, mon coco, viens mordiller la grosse noreille de papa.

Satisfait, il vit Duf se redresser et s'approcher lentement, le regard... Un regard fou et sanguinaire ! En une seconde, il comprit ce qui allait se passer, et hurla avant que le teckel ne plante cruellement ses petites dents dans son lobe droit.

— Pas fou, non ?

Un type sortait à moitié de sa voiture par la vitre baissée, tout en roulant et en se touchant le front d'un index rageur.

— Cinglé, va !

Mike essayait de se débarrasser du teckel qui, non content d'avoir mordu, ne voulait plus lâcher prise. Il traversa ainsi l'avenue de Neuilly, faisant fuir piétons et automobilistes devant lui.

— Duf, couché... Sale bête, va ! Si je te chope, je t'étrangle !

Il en vit un autre passer dans le rétroviseur, essaya de garantir son oreille gauche, mais Bif fut plus rapide que lui. Il mordit de toutes ses forces, et Mike zigzagua une nouvelle fois sur la chaussée. On criait derrière lui.

Dans le tube, Joss et Lou ne comprenaient rien à ce qui se passait dans la 2 cv.

— Rien à faire, il n'a jamais pu s'habituer à cette bagnole, expliquait Joss. Regarde ces embardées. Pourtant, ce n'est pas bien difficile. Faut appuyer carrément sur le champignon.

Lou se rongait les ongles.

— Tu as vu la vieille ? Il a failli la renverser. Mais il ne va pas aller bien loin. Regarde le flic, là-bas, qui galope vers l'avertisseur de police secours.

Joss accéléra et vint à hauteur de Mike. Lou se pencha vers la 2 CV.

— Fais attention. On va finir par se faire remarquer.

Puis il découvrit les chiens, crut qu'un débordement d'affection leur faisait entourer Mike.

— Je savais pas qu'il était bon avec les animaux. Sont en train de le dévorer d'amour, les six clebs.

Joss dépassa Mike puis, après avoir pris de la distance, se gara le long du trottoir. Il vit arriver la 2 CV qui occupait, de droite à gauche, une bonne partie de la chaussée.

— On peut pas aller plus loin. Il n'atteindra jamais le bois comme ça, fit Lou. Fais-lui signe.

— On va créer un attroupement, si on l'arrête. Là-bas, on sera plus tranquille.

Mike conduisait en aveugle. Les six chiens l'assaillaient de tous côtés. Deux avaient culbuté par-dessus son épaule et mordaient à belles dents ses mollets, ce qui provoquait les soubresauts de la voiture. Les deux autres s'attaquaient à ses mains.

« Sont enragés », pensa-t-il.

Il se vit contaminé, obligé de suivre un traitement dans un hôpital.

— Au secours !

La douleur à la main droite le fit braquer à gauche. Il traversa la chaussée, monta sur le trottoir.

« La rue qui disparaît », pensa-t-il.

Il la retrouva enfin, s'obstina à regagner la droite, coupant la route à un énorme poids lourd. Le chauffeur tira son frein à main, passa sur le marche pied pour mieux se faire entendre, mais un coup d'accélérateur imprévu, un coup de dents de Caf, l'éloignèrent rapidement vers le bois.

Bientôt, il sema la perturbation parmi les bonnes d'enfants et les nurses, suivi par Joss et Lou, pâles comme des morts et qui ne se rendaient même pas compte qu'une D.S. noire roulait derrière eux.

— Votre gars, il est fou ou quoi ? demanda le commissaire Dauran,

— Simplement un peu énervé. Il y a de quoi. Deux cent cinquante millions à l'arrière de sa 2 CV.

La voiture était d'ailleurs très chargée à l'arrière.

— Une cachette splendide, dit Kusko qui se pavanait à l'arrière de la D.S., un havane à la main. Et quelle astuce, commissaire, pour sortir

les diamants en toute tranquillité.

— Je me demande, fit le commissaire songeur, comment vous avez pu vous douter de cette cachette.

— Mais voyons, commissaire. Il y a eu d'abord ce Mike embauché comme chauffeur chez les Duray-Didot. Un complice dans la place. Et puis, hier soir, nous avons surpris les deux autres dans le parc, acquérant la preuve qu'ils n'avaient pu sortir ce coffre lourd de deux cents kilos. Je savais que ce coffre ne pourrait sortir qu'à bord d'un véhicule. Je n'ai eu qu'à procéder par élimination. Aucune Bentley, aucune Mercedes, même pas une D.S. ne pouvaient le contenir.

— Vous connaissiez ses mesures, saviez qu'il était encombrant, alors ? demanda le commissaire soupçonneux.

— Mon neveu avait eu l'occasion de le voir dans le bureau de M. Dufresnay.

— Et il est sous la plate-forme des chiens ?

— Certainement, monsieur le commissaire. Dans un instant, Mike, le chauffeur, va s'arrêter. Ses complices et lui doivent procéder au chargement du coffre dans le tube Citroën. Sinon, pourquoi ce véhicule ?

— Bien sûr, reconnut le commissaire. De toute façon, vu sa conduite désastreuse, nous avons un bon motif pour fouiller la voiture.

Derrière, suivait une autre D.S. avec un assortiment complet d'inspecteurs et d'agents.

CHAPITRE XVI

Dans la voiture enfin immobilisée, Mike n'osait plus bouger, terrorisé par les teckels de plus en plus furieux. Dès qu'il esquissait un geste, six gueules le happaient en même temps, avec un automatisme effrayant, comme si les six bêtes ne faisaient qu'un, n'obéissaient qu'à une volonté collective. Une image hideuse flotta dans son esprit en plein déséquilibre, celle d'un roi des rats, ce phénomène extraordinaire que l'on découvre parfois, six à douze rats liés par la queue, auquel la légende populaire prête des pouvoirs exceptionnels.

— Le roi des teckels, pensa-t-il, ce sont eux.

Le tube s'arrêta à sa hauteur, et Lou sauta à terre, s'approcha de la portière. Il croisa le regard suppliant de Mike et s'immobilisa.

— Descends, qu'attends-tu ?

Joss le rejoignit.

— Qu'est-ce qu'il attend ?

— Sais pas. On dirait qu'il meurt de trouille.

Puis il découvrit le regard de Duf et sursauta.

— Tu as vu ce chien ? Ses yeux...

— Quoi, ses yeux ?...

Joss s'approcha, puis s'immobilisa, se tourna légèrement vers Lou sans cesser d'observer le chien.

— T'as raison. Des yeux comme ça... J'ai vu les mêmes dans la fosse aux loups d'un zoo.

— Ouais ! fit Lou. M'est avis qu'on ferait mieux de pas s'attarder trop près. Ces bêtes-là sont enragées. Et Mike n'ose plus bouger.

— Il a une oreille qui saigne.

Les deux hommes échangèrent un regard angoissé.

— Si ces bestioles sont enragées, Mike lui-même...

Ils commencèrent de reculer, et Mike qui, un temps, avait espéré qu'ils le délivreraient, comprit qu'ils l'abandonnaient lâchement. Il se mit à hurler, s'interrompit net. Les six bêtes électrifiées par ses cris enfonçaient leurs dents dans sa chair.

Ses deux amis remontaient dans le tube, mais ne démarraient pas tout de suite. Il y avait donc un espoir. Lou agitait un objet derrière le pare-brise et il comprit, tendit prudemment la main vers le talkie-walkie posé sur le siège de droite. Il enfonça la touche, attendit.

— Mike... on est désolé...

— Pas tant que moi, murmura-t-il, les dents serrées.

— Sont complètement cinglés, hein ?

— Complètement. Suis leur prisonnier. Dès que j'esquisse un

mouvement, ils mordent au sang.

— Au sang ! s'exclamèrent les deux autres.

Puis Joss ajouta, après quelques secondes d'un silence pénible :

— Écoute, Mike... Des chiens soudain furieux... Y'a qu'une explication. Sont devenus enragés. T'as dû faire quelque chose qu'il ne fallait pas.

— Quoi, beugla Mike ulcéré. Moi j'ai fait quelque chose à ces sales cabots que je peux pas piffer ? Ils ont commencé dix minutes après mon départ. Je conduisais sans m'occuper d'eux.

— T'emporte pas, conseilla Joss. Faut envisager la situation avec sang-froid, mon vieux. Nous, on ne peut pas t'aider. On pourrait se faire mordre et ça suffit d'un.

— Pour de bons copains, vous êtes de bons copains, ricana Mike.

— Ce seraient des morsures normales... Mais s'ils ont la rage, on sera fichu en quarantaine. Tous les trois. Si Lou et moi, on évite ça, on pourra veiller sur toi, te rendre visite, t'apporter des oranges... Tu vas essayer de sortir. Faudrait pas qu'il s'en échappe un, sinon c'est la catastrophe.

— Pourriez pas au moins faire diversion en tapant à la vitre de derrière, par exemple ?

Joss et Lou hésitèrent imperceptiblement.

— N'ayez pas peur, ajouta Mike plein d'amertume, elle est costaud et vous ne risquez rien.

Ils descendirent du tube et contournèrent la 2 CV pour se présenter à la custode arrière. Ils tambourinèrent avec leurs ongles, et l'un des teckels réagit le premier en se précipitant comme un fou. Il écrasa son nez contre la vitre.

— Complètement dingue ! murmura Joss.

Mais les autres suivaient, avec la même fureur, cognant de toutes leurs forces la custode. Mike ne demanda pas son reste et descendit à toute vitesse.

— J'ai bien cru qu'ils me dévoreraient vivant.

Les habits déchiquetés, les oreilles sanglantes, il était dans un état pitoyable. À quelque distance de là, le commissaire Dauran décida de passer à l'action.

— Vous venez ? proposa-t-il à ses deux invités.

— Non, dit Kusko. Nous assisterons au spectacle d'ici. Nous pourrions gêner vos hommes.

De la deuxième D.S., les inspecteurs et les agents descendaient également. Dans le lointain se plaignait l'avertisseur de police secours. Kusko s'étira d'aise.

— Pourquoi les chiens sont-ils furieux ? demanda Giuseppe.

— Hier au soir, j'ai déposé quelques brins d'une certaine plante. Sur la cachette du coffre. Elle rend les chiens fous pendant quelques

heures puis tout rentrera dans l'ordre.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi.

— Pour les empêcher de fuir trop rapidement. Ils ont suffisamment attiré l'attention de la police pour être obligés de rendre des comptes. J'ignorais comment se déroulerait exactement l'affaire. J'ai pris le maximum de précautions.

Joss, en voyant tous ces hommes se diriger vers eux, avait voulu alerter ses amis.

— Attention ! Des flics !

Un mouvement de panique les emporta vers le tube, mais déjà une demi-douzaine de pistolets se braquaient sur eux.

— Sur place ! hurla le commissaire Dauran. Le premier qui bouge, je le plombe !

Les trois Américains levèrent les mains. Joss reprenait vite son sang-froid.

— On ne va pas nous ennuyer pour quelques chiens enragés, tout de même. Tenez-vous bien, les gars, et ça s'arrangera.

Le commissaire s'approchait d'eux, goguenard.

— Alors, on voulait filer, en laissant ça ?

Il désignait la voiture.

— Oh ! vous savez, dit Mike. On n'y tient pas tellement.

— Ah ! oui. Vous n'y tenez plus... Mais cette nuit, vous y teniez, hein ?

Les laissant perplexes, il marcha vers la voiture, s'immobilisa net, frappé par sa découverte. Son inspecteur principal préféré le rejoignit.

— Randau, ces teckels...

— Oui, patron... Louches.

— Drôles d'yeux, hein ?

— Faudrait peut-être appeler la brigade des chiens avec un maître-chien.

— Attends. On ne va pas se ridiculiser aux yeux de toute la préfecture pour quelques teckels suspects, hein ?

— Bien sûr, patron.

— Faut trouver un moyen. Nous avons aperçu les roulottes d'un cirque en venant. Va chercher le dompteur et le matériel dont il pourra disposer.

Randau se mordit les lèvres.

— Vous croyez, patron, que ?...

— Tu préfères que la Préfecture rigole pendant un mois ?

— Non, patron. On y va.

Le commissaire revint vers les trois Américains que ses hommes tenaient en respect. Un inspecteur lui tendit les passeports.

— Ah, yankee, hein ?... Faudra avertir Interpol.

— Oui, patron.

Joss devint très pâle et n'osa pas regarder les deux autres. Mike, trop heureux d'avoir échappé aux teckels, souriait béatement, ce qui irrita le commissaire.

— Dites, vous !... Croyez pas qu'en rendant les teckels cinglés vous m'empêcherez de fouiller la voiture. Pas mal, votre astuce, mais elle ne servira absolument à rien.

Mike perdit son sourire.

— Mais je ne leur ai rien fait, moi, à ces cabots. Tout le monde m'accuse... C'est une erreur judiciaire.

Dans la 2 CV, les six teckels, alignés le long des vitres, hurlaient à la mort et, malgré les vitres fermées, tous pouvaient entendre cet appel funèbre.

— Monsieur !... C'est intolérable ! Ces pauvres bêtes !... Je suis membre de la société protectrice des animaux et...

Le commissaire s'inclina devant la vieille dame.

— Si le cœur vous en dit... Je vous autorise à vous rapprocher, et vous verrez.

Elle revint aussi vite.

— Mais ces chiens ?...

— Demandez à ces messieurs. Ils sont pour quelque chose dans leur état.

Il fallut protéger les trois Américains. Kusko suivait la scène d'un œil très intéressé.

— Nous pourrions repartir, proposa Giuseppe.

— Pas du tout. N'oublie pas le chèque dans le portefeuille de ce cher commissaire. On ne sait jamais. Imagine que quelqu'un lui vole sa veste. Il faut attendre.

Randa revint avec le dompteur du cirque *Universal Star*, et une roulotte de matériel.

— Ne recule pas devant les moyens, constata Kusko plein d'admiration. La police française, c'est quelque chose tout de même. À New York, on aurait envoyé un gaz somnifère dans la voiture.

Les garçons de piste installaient le couloir à fauves, depuis la 2 CV jusqu'à une petite cage destinée à recevoir les six teckels. Pour finir, ils entrouvrirent la porte, disposèrent une bâche pour que les six chiens ne puissent s'échapper par le haut. Puis ils se mirent à secouer la 2 CV, la soulevèrent sur deux roues pour la vider de son contenu canin. Les uns après les autres, les six teckels hargneux se retrouvèrent dans le couloir à fauves. Peut-être l'odeur de leurs prédécesseurs dans cet étrange conduit les épouvanta-t-elle, car ils se mirent à courir de toutes leurs pattes, s'engouffrèrent en vrac dans la cage, se tassèrent dans un coin, s'imbriquèrent, ne formèrent plus qu'une seule masse de couleur noire.

Joss, Lou et Mike avaient suivi l'opération avec inquiétude.

— Curieux comme la grenouille est enfoncée à l'arrière, avait constaté Joss.

— Et les gars du cirque ont eu besoin des inspecteurs pour la soulever. Faut croire qu'elle est drôlement lourde, ajouta Lou.

Mike n'ayant pas épuisé tous les délices de son soulagement, ne disait rien. Dès que la voiture fut vide, le commissaire voulut se précipiter, mais son inspecteur principal le retint.

— Attention à la bave.

— Pas de coupures sur les mains, on peut y aller.

En moins d'une minute, ils avaient trouvé le moyen de soulever la plate-forme à chiens. Et, dessous, le commissaire découvrit un coffre-fort trapu.

— Amenez les Américains !

Ils approchèrent. Joss commençait de comprendre et découvrait que la machination était si bien montée qu'il ne leur restait aucune chance de s'en sortir.

— Oh ! qu'est-ce que c'est ? dit Lou toujours gaffeur. On dirait un coffre-fort.

Le commissaire approuva :

— C'est un coffre-fort, en effet. Celui de M. Dufresnay, volé cette nuit. Volé par vous trois. Surpris par le retour du concierge et de son oncle, vous avez renoncé à le sortir cette même nuit, et cet homme, Mike Rothe, vous a indiqué où il pourrait être caché jusqu'au lendemain.

Les trois hommes ne l'écoutaient plus. Leurs yeux se braquaient sur une longue silhouette aux cheveux blancs et laineux, qui rompait l'ankylose de ses jambes en faisant quelques pas autour de la voiture de police.

CHAPITRE XVII

Giuseppe vida sa coupe de champagne d'un trait.

— J'oublierai jamais le baiser de M. Dufresnay quand on lui a rapporté son coffre intact. Un des plus beaux moments de cette histoire. Il nous a tous les deux pressés sur son cœur.

— Et tu n'as pas eu honte ? soupira Julia.

— Non. Nous lui avons donné une grande joie, à cet homme.

— Une grande frayeur aussi.

— Oui, mais la joie a tout effacé, et il est tellement heureux qu'il a décidé de prendre des vacances, lui qui n'est jamais parti. Sa femme est folle de joie. Ils vont faire une grande croisière aux Antilles et peut-être passeront-ils quelques semaines en Floride.

Paola surprit le regard de son fiancé Laurent. Il venait de lever les yeux vers le chèque de quarante-cinq millions, provisoirement encadré et accroché au mur.

— Nous le toucherons dans quelques jours seulement, avait dit Giuseppe. On peut bien le regarder, non ?

Dans l'après-midi, ils assistèrent au départ des Dufresnay.

— Drôle d'idée de partir un samedi, dit Julia d'une voix bizarre. Tu ne trouves pas, Giuseppe ? C'est bien rapide.

— Pourquoi pas ? répondit son mari en toute sérénité.

Elle haussa les épaules. Fallait-il lui dire que les Dufresnay avaient congédié leurs domestiques avec une indemnité de trois mois ? Que certains disaient que le diamantaire se trouvait en difficulté depuis quelque temps, et que le vol de son coffre l'aurait peut-être sauvé si Kusko et Giuseppe Particci ne l'avaient retrouvé ? Elle tourna le dos à la fenêtre, jeta un regard songeur au chèque encadré. Giuseppe avait voulu le garder jusqu'au lundi. Quarante-huit heures au cours desquelles les Dufresnay pouvaient traverser l'Atlantique, se réfugier dans un de ces pays d'Amérique du Sud où on ne pourrait jamais les retrouver.

Julia soupira. Elle n'était certaine de rien, mais estimait que cette croisière tombait bien à propos. Pourtant, elle ne fit rien pour communiquer ses doutes à son mari. Elle le laissa à sa joie. Peut-être prenait-elle ses désirs pour des réalités. On ne saurait que demain si le chèque était approvisionné ou non.

— Alors ? fit Paola à voix basse. Qu'as-tu décidé ?

Laurent la regarda en souriant.

— Ce que tu voudras.

— Nous sommes jeunes.

— Oui.

— On ne prend pas l'argent ?

— Comme tu voudras, dit-il.

Elle lui serra doucement la main.

— Tonton, du champagne, soufflait Pietro dans l'oreille de Kusko.

Mais en douce, hein, sinon maman va hurler.

Kusko emplît son verre puis fit discrètement l'échange avec celui du petit garçon.

— Tu retourneras en Amérique ?

— Certainement pas, répondit l'oncle de Cincinnati.

— Mais tu vas déménager, c'est triste.

— Je n'habiterai pas très loin. J'ai déjà une petite idée sur une nouvelle fabrication.

— Tu ne peux pas quitter ta clientèle du coin.

— Comme tu le dis.

Et il cligna de l'œil à l'intention de son petit neveu qui buvait en hâte le contenu de sa coupe.

— En attendant, tu restes ici et tu coucheras dans ma chambre.

Kusko sourit.

— Tu as encore des histoires à me raconter.

— Oh ! oui. Les plus terribles même. À côté, d'elles, tes « Incorruptibles », c'est de l'eau de rose.

Pietro gloussa :

— Je me demande où tu vas les chercher.

— Mais s'indigna joyeusement Kusko, ce sont des histoires vécues, authentiques !

À son tour, Pietro lui cligna de l'œil.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
KREMLIN-BICÊTRE
(VAL-DE-MARNE)

DEPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 1968

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE

V1.1 – numérisé en avril 2017



G. JARNAUD

Un oncle d'Amérique, c'est toujours bon à prendre, même lorsqu'il s'installe chez vous comme s'il était chez lui, s'amuse à distiller clandestinement du whisky et à orner les fenêtres de pots de marijuana. La famille de Giuseppe Particci, concierge d'une résidence luxueuse, s'en accommoderait assez bien.

Mais lorsqu'il s'avère que le tonton terrible est traqué par trois terribles gangsters venus tout droit des U.S.A. pour le transformer en passoire, il y a un instant de flottement. On ne va pas le laisser mourir comme ça, l'oncle d'Amérique ! La famille Particci passe à l'offensive dans des conditions assez curieuses. On ne lésine pas sur les moyens. Ils veulent la guerre, ces réchappés de la chaise électrique ? Ils l'auront, mais à la napolitaine. C'est moins sanglant.

PRIX : F 3,80 T.C.